LES ASSISES MORALES DE L'ALLEMAGNE HITLÉRIENNE

L'Allemagne hitlérienne apparaît à beaucoup une nouveauté déconcertante, un défi porté à nos notions les plus élémentaires, les plus solidement établies de droit, de liberté, de respect de la vie et de la personnalité humaines, idées qui constituent le patrimoine commun à tout Européen civilisé. Et il est juste de reconnaître que cette Allemagne nouvelle, par la bouche de certains de ses représentants, semble prendre plaisir à souligner cet antagonisme fondamental entre le « Deutschtum », c'est-à-dire le Germanisme, et ce qu'ils appellent dédaigneusement nos « idées occidentales » — et « Occident » signifie ici toujours: déclin, décadence. Mais devant une manifestation qui a pris une pareille ampleur et qui s'affirme avec une pareille persistance, il ne suffit pas de s'étonner, ou de s'indigner, ou de se moquer. Il faut d'abord examiner et essayer de comprendre.

Car, outre que cette Allemagne prétend fonder un ordre civilisateur nouveau, elle se réclame, elle aussi, d'une tradition, à la fois religieuse, morale et spéculative qui, à la suite d'une des crises les plus troublantes que jamais peuple ait traversées, se traduit aujourd'hui simplement dans l'ordre des réalisations politiques. C'est dire que, pour comprendre cette Allemagne nouvelle, il ne suffit pas de suivre les nouvelles au jour le jour, ou de lire les enquêtes improvisées que nous rapporte d'Allemagne quelque littérateur en quête de nouveautés sensationnelles ou quelque correspondant de journal qui, armé d'un calepin, d'un kodak, de quelques lettres

de recommandation, a pris le train de Berlin et s'en est allé interviewer, d'après un questionnaire tout préparé, quelques notabilités arbitrairement choisies. Il faut, sous la façade des faits et des opinions, pénétrer jusqu'à cette réalité plus profonde qui nécessairement échappe au visiteur et ne se livre qu'à celui qui, à la fois par l'étude du passé et la méditation du présent, s'est initié à la vie intime de tout un peuple.

Et d'abord il faut nous mettre en garde contre une première cause d'erreur. Il ne s'agit pas ici d'un mouvement *politique*, dans le sens que nous donnons en France à ce mot, et qui puisse entrer dans les cadres de nos conceptions politiques françaises. L'Allemagne hitlérienne n'a pas, à proprement parler, de programme politique et, du reste, elle ne se soucie pas d'en avoir. Car on ne qualifiera pas, je pense, de programme politique ces vingt-cinq articles, passablement décousus, voire contradictoires, que certain jour, dans les tout premiers temps, au cours d'une réunion publique tenue à Munich, le 25 février 1920, Adolf Hitler a jetés dans la bataille, simplement pour servir de signe de ralliement, et où il se bornait à poser quelques jalons provisoires, à indiquer quelques directives à toute cette jeunesse, très disparate et de provenance multiple, qui alors déjà commençait à affluer autour de sa personne. On y chercherait vainement la moindre indication touchant la forme que revêtira un jour le futur Etat, — monarchie, république ou dictature, parlementarisme, syndicalisme ou corporatisme, — questions qui lui apparaissent alors tout à fait secondaires. Ou, si on préfère, le programme hitlérien tenait dans un simple appel, dans ces deux mots-forces incessamment répétés: « *Deutschland erwache!* » (Réveille-toi, Allemagne! ») Et aujourd'hui encore, dans cette Allemagne enfin réveillée, le national-socialisme ne se présente pas du tout comme une formule de vie politique, mais comme un plan de régénération totale, à la fois physique, matérielle, économique, raciale, morale et religieuse, comme une conception ou plutôt une vision d'ensemble du monde, — ce que les Allemands appellent:

« *Eine Weltanschaung* » — et ce que nous appellerions plus simplement : une mystique, une foi nouvelle.

J'insiste sur ce mot de *foi.* Car c'est par là que l'hitlérisme (bien que Hitler lui-même soit catholique et que le mouvement ait eu son premier berceau en Bavière) s'apparente secrètement à la Réforme luthérienne. Nietzsche, avec ce don prodigieux de prévision qui le caractérise, écrivait il y a cinquante ans ce mot prophétique qu'on dirait d'aujourd'hui : « Luther représente toujours pour nous autres Allemands l'événement le plus récent. » C'est qu'en fait la Réforme luthérienne a été le premier grand *réveil* de la conscience allemande, celui qui a imprimé à la mentalité allemande une empreinte décisive et indélébile. Elle s'est communiquée ensuite à l'Allemagne même catholique et non croyante. La foi au dogme luthérien a disparu: mais l'esprit, l'empreinte subsiste. D'abord parce que Martin Luther est resté un des hommes les plus populaires de l'Allemagne — *der deutsche Mann* — un représentant typique de la race. Et sans doute nous ne nous passionnons plus aujourd'hui pour les controverses théologiques qu'a suscitées sa Réforme: mais nous avons toujours sous les yeux les conséquences pratiques incalculables qu'elle a déclenchées et qui s'y trouvaient impliquées. Le pape d'alors s'imaginait d'abord qu'il ne s'agissait, comme il disait, que d'une « querelle de moines ». Il reconnut bientôt son erreur, le jour où se produisit le premier grand événement d'où l'on a coutume de dater la Réforme: la querelle au sujet du trafic des indulgences et l'affichage par le docteur Martin Luther, professeur de théologie catholique, à la porte de l'église du Château de Wittenberg, des fameuses 95 thèses condamnant cette pratique. Du coup, le débat sortait des séminaires théologiques et entrait dans le domaine public; il devenait l'affaire sensationnelle du jour, dont s'emparèrent les passions populaires, qui se discutait dans toutes les chaires des églises ou des universités, dans les auberges et sur les places publiques, aux foires et aux marchés et jusqu'au fond des campagnes les plus reculées. A la voix tonnante de Luther, l'Allemagne « se réveilla » et l'on vit une pre-

mière fois déferler une vague de nationalisme xénophobe sous le couvert de la religion: haine du papisme, haine du « romanisme », c'est-à-dire de l'Eglise romaine, de la hiérarchie romaine, du système romain, et apologie de la conscience allemande, de la foi allemande, de la liberté évangélique allemande, — autant de formules, de revendications, qui naquirent et se propagèrent par une germination spontanée. Autant de sympathies aussi, éparses dans les diverses classes et les divers ordres de la société d'alors, — Chevaliers d'Empire, villes d'Empire, Universités, savants humanistes, paysans, bas clergé — tous, hier encore ennemis, aujourd'hui rassemblés et comme fondus au même creuset par l'appel enflammé du jeune Réformateur, sympathies qui lui firent cortège pendant son voyage quasi triomphal à Worms, où l'Empereur Charles-Quint l'avait cité à comparaître devant la Diète germanique, en 1521. Et l'on vit cette chose inouïe: devant cette Diète imposante, où se trouvaient rassemblés toutes les puissances temporelles et spirituelles, l'Empereur, les Princes de l'Eglise et les Princes laïcs, les Chevaliers d'Empire, les villes libres et impériales, les représentants des différents ordres de la société et les plus hautes lumières théologiques, on vit ce petit moine allemand, seul, la main appuyée sur la Bible, tenir tête à toutes les autorités du ciel et de la terre.

Cette protestation du moine Luther est restée le geste symbolique qui domine toute l'histoire des idées morales en Allemagne, — un peu l'équivalent de ce qu'a été pour nous la prise de la Bastille. L'histoire de l'Allemagne se présente ainsi comme une succession de réveils, de sursauts, d'efforts individuels quasi surhumains, suivis presque régulièrement de guerres ou de catastrophes inouïes. Et voyez aussi le caractère particulier de cette *foi* luthérienne. Bien à tort on a cru y reconnaître une formule anticipée de la liberté de pensée ou de conscience. Rien de plus inexact. A l'autorité de l'Eglise, Luther a simplement substitué l'autorité de la parole littéralement inspirée. Le Réformateur poursuit d'une haine implacable la raison des philosophes scolastiques

ou aristotéliciens de son temps, — cette « catin », *diese Hure*, comme il l'appelle dans son langage imagé et populaire — dont les prétentions scandaleuses ne tendraient à rien moins qu'à rendre superflu le sacrifice sanglant du Sauveur. Et Luther ne croit pas davantage à la liberté humaine. Il éprouve à l'endroit de l'individu un pessimisme foncier. C'est l'abîme qui le sépare des humanistes de son temps. Car il est, lui, l'homme de la prédestination, de la servitude volontaire, de l'esclavage passionné. « Ou esclave du Péché, ou serf de Dieu », à ce dilemme il accule les fausses prétentions d'un soi-disant libre arbitre humain. Il n'y a point de moyen terme, point d'échappatoire. Mais dans cette servitude, quelle exaltation, quelle transfiguration, quelle confiance inébranlable et héroïque! Qu'on se rappelle simplement la dernière strophe du fameux choral de Luther:

Alors que le monde serait peuplé de diables, et qu'ils feraient mine de vouloir nous avaler, nous n'éprouverions aucune crainte. Qu'ils nous prennent tout, corps et biens, honneur, femme et enfants! Grand bien leur fasse (*Lass fahren dahin!*) Ils n'en tireront nul profit. *A nous restera l'Empire!*

Das Reich muss uns doch bleiben !

Quelle puissance de recrutement dans cette *Marseillaise* luthérienne de la Foi dont le chant de victoire sonne comme un défi lancé au monde entier! Faut-il voir en Luther une sorte de Hitler avant la lettre? La question est à l'ordre du jour. On en trouve journellement les échos dans les journaux. Elle a même failli provoquer un schisme. A-t-on remarqué que, si l'hitlérisme ne rencontre plus aucune résistance ouverte et déclarée, ni chez les ouvriers, docilement enrégimentés dans le nouveau Front du Travail allemand, ni chez les instituteurs, ni chez les professeurs, — il s'est pourtant heurté à une citadelle qui n'a pas capitulé et devant laquelle il a reculé. Une partie du clergé luthérien a osé faire une résistance, ouverte et courageuse, à la mise en régie que prétendait lui imposer le nouveau régime, représenté dans la personne d'un commissaire d'Empire,

M. Jäger, et d'un évêque d'Empire imposé, M. Müller. On a vu alors d'innombrables pasteurs destitués, expulsés de leurs chaires, des évêques mis en état d'arrestation, des foules soulevées par un vent de révolte sacrée et des professeurs de théologie, les seuls, parmi les professeurs d'université, qui n'ont pas reculé devant un schisme qui risquait de déchirer l'Allemagne luthérienne en deux camps ennemis, — d'une part une Eglise d'Etat et d'autre part une Eglise de libre confession. Tout se ramenait en somme à cette question: « Faut-il voir en Luther un simple réformateur religieux, ou peut-on faire de lui coûte que coûte un apôtre au service du nationalisme hitlérien? » Or, il est bien certain que Luther a toujours entendu se cantonner strictement dans le domaine religieux. « Mon royaume n'est pas de ce monde », cette parole de l'Evangile, il l'a répétée à tout venant, à tous, chevaliers d'Empire conspirateurs ou paysans révoltés, qui auraient voulu l'entraîner dans les luttes politiques ou nationales de son temps. Et d'ailleurs sa condamnation à Worms et sa mise au ban de l'Empire, suivies d'une séquestration temporaire au château de la Wartebourg, mirent brusquement fin à cette carrière d'agitateur révolutionnaire et nationaliste où il ne s'était engagé qu'à son corps défendant. A partir de ce jour, l'agitateur fera place au Réformateur autoritaire, uniquement soucieux de formuler le Dogme et d'organiser son Eglise.

Si la Réforme luthérienne au XVIe siècle a été le premier réveil allemand, il s'en faut cependant qu'elle ait apporté à l'Allemagne une formule d'unité, et les guerres religieuses qu'elle a déchaînées marquent une des plus grandes catastrophes allemandes: la Guerre de Trente Ans, suivie d'un complet morcellement politique. Il faut attendre jusqu'au début du XIXe siècle pour voir se produire un second réveil, cette fois-ci non plus sur le plan *religieux*, mais bien déjà sur le plan *national*. La cause inconsciente de ce réveil fut l'Empereur des Français, Napoléon, et les historiens allemands d'aujourd'hui, non sans raison, saluent en lui un des bienfaiteurs involontaires de leur pays. N'est-ce pas lui qui a commencé à

mettre un peu d'ordre latin dans le chaos germanique? A la place de cette poussière de principautés minuscules et de baronnies d'Empire qui se chiffraient par centaines, il a créé quelques grands Etats vassaux, Saxe, Bavière, Wurtemberg, Bade. Il a doté les Pays rhénans d'un de ces appareils administratifs qu'en ce temps-là l'Europe nous enviait encore; il a appelé les Rhénans à bénéficier des bienfaits du Code Napoléon et a ainsi éveillé un peu partout le besoin d'une législation uniforme. Enfin et surtout, sa folie conquérante a suscité en Allemagne un sentiment national tout nouveau dont l'unanimité dépassait de beaucoup les anciens patriotismes locaux d'autrefois, hessois, bavarois, saxon ou prussien. La bataille d'Iéna en 1806, qui faillit être si mortelle à l'amour-propre prussien, marque à cet égard une date décisive dans l'évolution nationale de l'Allemagne. Avant Iéna, c'est l'Allemagne humaniste et cosmopolite du XVIII[e] siècle. Après Iéna, voici l'éveil soudain de ce nationalisme allemand qui va changer le caractère et les mœurs de l'Allemand et jeter dans le monde des revendications jusqu'alors insoupçonnées. Tout l'effort des philosophes, des historiens, des littérateurs, des linguistes, voire même des musiciens de l'Allemagne du XIX[e] siècle tendra, à partir de ce jour, à définir le caractère allemand — le *Deutschtum* — dans son opposition avec le reste de l'humanité et à déposer dans l'âme de tous les Allemands un fonds commun de croyances, d'aspirations, de revendications, bref une *Idée de l'Allemagne* qui se résumera dans cette affirmation: « Nous sommes le peuple élu, le peuple de l'avenir; nous sommes la conscience supérieure de l'humanité. »

C'est avec les *Discours à Nation allemande* prononcés au lendemain d'Iéna, pendant l'hiver 1807-1808, par le philosophe Fichte dans les salles de l'Académie de Berlin, que nous assistons à ce réveil du nationalisme allemand. Plus d'une fois, pendant que le philosophe haranguait son auditoire, le roulement des tambours français qui défilaient dans les rues de Berlin couvrit la voix de l'orateur. L'Empereur avait ses mouchards partout. Il dédaigna ce chétif idéologue. En quoi il se trompa lour-

dement. L'*Idée* allemande, pour la première fois lancée dans le monde par ce professeur illuminé, allait éveiller des échos à des profondeurs insoupçonnées et fanatiser tout un peuple.

Et voyez combien le problème est différent en France et en Allemagne. En France, l'unité nationale était alors un fait accompli. Elle a précédé l'unité morale. Elle est attachée à un territoire, à un pays nettement délimité. On dit chez nous « le pays » quand on veut dire « le peuple » ou « la nation ». La maison française existe, une maison qu'au cours des siècles la nature et l'histoire nous ont construite et meublée de grands souvenirs. Il est vrai que la bonne harmonie, hélas! ne règne pas toujours entre les habitants de cette maison. Mais enfin, Dieu merci, aux heures du danger, le patriotisme français domine ces querelles et il court à la frontière, défendre ce « pays », cette continuité historique symbolisée par une terre et des morts. Au contraire, l'Allemagne, du temps de Fichte, n'existe pas. Elle n'existe ni comme pays, ni comme unité nationale. Elle n'est qu'une construction d'idéologue, un postulat, un mythe. Lorsque Fichte, dans ses discours, définit l'Allemagne « *das Urvolk* », ce qui veut dire: « Le peuple primitif », il ne veut pas dire par là que ce peuple est plus ancien, historiquement, que les autres peuples, — ou encore lorsqu'il le définit « *das Volk schlechtweg* », ce qui veut dire: « Le peuple tout court, le peuple en soi », il n'entend pas par là qu'il existe seul dans la réalité. Il n'existe même pas du tout et Fichte parle, non en historien, mais en philosophe idéaliste. Il veut dire que ce peuple est un postulat de la Raison, un Principe générateur éternel et métaphysique qui ne tire pas sa réalité de la nature et de l'histoire, mais d'une sorte de prédestination qui l'obligera tôt ou tard à s'engendrer lui-même par la foi qu'il a en lui-même et par la conscience qu'il prend de cette prédestination.

Et en partant de ce Principe générateur, Fichte conclut à la supériorité du peuple allemand, qui est appelé à se *faire* lui-même en tirant toute sa réalité de la Foi en sa mission et des promesses dont il est dépositaire. C'est

en somme simplement la transposition, cette fois, au bénéfice du peuple allemand, de l'alliance conclue jadis entre Jéhovah et le peuple juif et des promesses faites par Dieu à son peuple élu, au Peuple de Dieu. Ainsi le peuple allemand peut dire aux autres peuples de la terre: « Vous êtes des idolâtres, des païens, des impurs, des corrompus, des dégénérés. Nous sommes le seul peuple vraiment vivant, à qui appartient l'avenir. » Non pas que chez Fichte cette foi se traduise par l'attente d'un Messie. Mais il estime qu'il se produira une sorte de sélection parmi les peuples. Il en est qui aujourd'hui déjà laissent échapper les énergies spirituelles, esclaves de quelque irrémédiable torpeur, d'un mirage matérialiste ou d'un dogmatisme religieux — et vous devinez qu'il s'agit des peuples latins, en particulier de la France. Mais c'est précisément parce qu'il n'est pas, comme les autres, un simple produit de la nature et de l'histoire, parce qu'il n'est pas quelque chose de *déjà fait* que le peuple allemand a conservé intactes, au moins au fond de quelques consciences illuminées dont Luther a été la plus éminente, les énergies religieuses, spirituelles et génératrices qui feront de lui le peuple éternel. Et le rayonnement de ces hautes consciences par la parole, par le véhicule de cette langue primitive, de cet idiome sacré qu'est la langue allemande, régénérera d'abord le peuple élu tout entier, et ce rayonnement finira par régénérer toute l'humanité, le monde entier. L'Allemagne, Force de Régénération dans le monde, — voilà donc la Foi allemande, la mystique nationaliste dont Fichte est le père spirituel et dont il a donné la formule, en quelque sorte *ne varietur,* dans ses Discours à la Nation allemande. Des détails pourront être modifiés. D'autres signes distinctifs du Germanisme, du *Deutschtum,* pourront être proposés: le sang, la race, la couleur des cheveux, ou la forme du crâne ou enfin telle autre qualité ou vertu considérées comme spécifiquement germaniques. Mais on peut dire que désormais le moule est préparé. Il recevra, selon l'heure, selon les besoins de la cause, les contenus les plus variés.

Si Fichte a le premier formulé en philosophe les reven-

dications fondamentales du Deutschtum, de la mystique nationaliste allemande, il n'en reste pas moins qu'entre la théorie et la pratique il y a un abîme. Cet abîme, c'est proprement là ce qu'on pourrait appeler le *problème allemand*. Pendant plus d'un siècle, ce problème va être le cauchemar des diplomates; il va enfiévrer et finalement ensanglanter l'histoire du XIXe siècle de ses guerres et de ses catastrophes. A un moment donné, en 1849, on aurait pu croire qu'une solution pacifique se produirait et donnerait naissance à une Allemagne démocratique, parlementaire et libérale, conforme à la fois aux aspirations nationalistes des idéologues allemands — représentés alors surtout par les universités et par les étudiants groupés dans la *Burschenschaft* — et conforme aussi à nos idées occidentales, démocratiques et libérales. A la suite de la Révolution de 1848 en France, des émeutes similaires éclatèrent à Berlin et dans différentes villes d'Allemagne. Une Assemblée nationale fut même élue au suffrage universel et se réunit à Francfort: ce fut le fameux Parlement de Francfort composé surtout d'idéologues et de professeurs. Mais la Constitution de Francfort de 1849, qu'ils élaborèrent péniblement, arriva trop tard, alors que depuis longtemps la réaction avait partout rétabli l'ordre dans la rue, et le roi de Prusse refusa d'accepter la couronne impériale que lui offraient des mains si plébéiennes. Ainsi le nœud gordien de l'unité allemande, que vainement l'Assemblée de Francfort s'était attachée à débrouiller, un homme allait le résoudre cette fois-ci à la prussienne, *igni et ferro*, par le fer et le feu. Et ce fut la solution bismarckienne. Elle s'imposa, après l'échec de toutes les autres.

L'Empire allemand bismarckien s'appelle le Deuxième Reich, — par où on le distingue nettement du Troisième Reich, qui est l'Allemagne hitlérienne d'aujourd'hui. Il a d'ailleurs assez mauvaise presse. Certes, par les victoires qu'il a remportées sur les champs de bataille, il a gonflé le cœur des Allemands d'un orgueil d'autant plus insolent qu'il succédait à un passé plein de cruelles humiliations. Il a aussi gorgé d'or la convoitise des capi-

talistes allemands par l'afflux inespéré des milliards français qui allaient bientôt susciter les plus scandaleuses spéculations. Mais on lui reproche, à ce Deuxième Reich, de n'être pas sorti des entrailles mêmes du peuple allemand. Cette couronne impériale offerte à Versailles en petit comité à un Hohenzollern par les autres princes allemands, ses pairs, elle a été un cadeau fait, on dirait plutôt « imposé » par des généraux et des diplomates, au peuple allemand, sans la participation effective de ce peuple. Toute l'œuvre de Bismarck restera entachée de ce vice initial. On peut dire qu'elle est un chef-d'œuvre d'équivoques et de compromis. Car enfin ce Reich bismarckien, est-ce un Etat unitaire, ou est-ce une Confédération d'Etats? Bien malin qui le dira! C'est un Etat unitaire, puisqu'il y a un Empereur et un Reichstag commun. Mais c'est aussi une Confédération puisqu'il y a, en outre, un roi de Prusse, un roi de Bavière, un roi de Saxe, un roi de Wurtemberg, un grand-duc de Bade et deux douzaines d'autres petits Etats, voire même une République de Hambourg, qui envoient leurs délégués à une Diète fédérale, véritable congrès de diplomates. Est-ce une monarchie absolue ou une monarchie parlementaire? L'une et l'autre thèse peuvent se soutenir, puisqu'il y a un Parlement allemand, élu au suffrage universel, mais que d'autre part ce Reichstag ne possède aucun des droits constitutionnels qui font un Parlement moderne, et notamment qu'il n'a pas devant lui de ministres responsables. Et si nous entrions dans le détail des législations qui régissent les rapports du Reich et des Etats, qui règlent le fonctionnement de ces multiples rouages administratifs, quel enchevêtrement de principes et de compétences contradictoires! Mais voici qui est plus grave encore: cet Empire bismarckien porte dans son sein des ennemis intérieurs dont il n'arrivera jamais à bout. Et je ne parle pas des Alsaciens-Lorrains, des Polonais, des Danois protestataires. Je songe à cette longue et décevante lutte, connue sous le nom de *Kulturkampf*, que Bismarck engagea contre le parti du Centre et contre la hiérarchie catholique et qui se termina en somme pour lui par une capitulation. Je songe à cette

persécution non moins brutale qu'il entreprit contre les socialistes allemands rejetés hors le droit commun, lutte dont l'issue, non moins humiliante pour le Chancelier de fer, entraîna finalement sa démission en 1890. Il partit, emportant avec lui les plus sombres pronostics sur l'avenir de cette œuvre qu'il sentait malgré tout menacée et compromise, et sur ce jeune empereur qui l'avait si brutalement congédié et dont il prévoyait, d'un regard froid et lucide, la politique d'aventures et de catastrophes.

Justement alors, dans cette dernière décade du XIXe siècle, un symptôme nouveau se dessina, dont l'importance a échappé aux contemporains et qui n'a pris toute sa signification qu'aujourd'hui, dans l'Allemagne hitlérienne. Il s'agit d'un nouveau réveil, cette fois-ci de la jeunesse allemande qui a reçu en Allemagne le nom de *Jugendbewegung*, ce qui veut dire « mouvement de la jeunesse ».

En 1897, un étudiant en droit, Karl Fischer, groupe quelques élèves du Lycée de Steglitz, près de Berlin, et entreprend avec eux des excursions à pied. Ainsi naquit l'association dite des *Wandervoegel* (Oiseaux migrateurs) dont l'imitation se répandit à travers toute l'Allemagne avec une rapidité foudroyante. Rien de plus anodin en apparence. Des caravanes d'excursionnistes, avec casquettes d'étudiants, ruban en sautoir, cols rabattus, largement échancrés (les Schillerkragen), culottes courtes, molletières enroulées autour des jambes, s'en vont, chantant en chœur et emboîtant le pas à un guitariste enrubanné. Ils partent par monts et par vaux, véritable migration de la jeunesse, pour reprendre contact avec la terre, avec les éléments de la nature, avec la liberté des bois. A première vue, on pourrait voir chez ces *Wandervoegel* allemands les précurseurs de nos Scouts et de nos Eclaireurs. Attention, pourtant! En Allemagne, les choses sont plus compliquées et cachent toujours des dessous inquiétants. A vrai dire se prépare déjà dans ces randonnées romantiques une révolution invisible de la jeunesse allemande, et de ces Wandervoegel descendent en droite ligne les chemises brunes et les S.A. de la jeunesse hitlérienne d'aujourd'hui. Comprenons de

quels troubles profonds cet esprit nouveau traduit les symptômes.

Nous trouvons à l'origine des causes multiples. D'abord cette crise, à la fois biologique, sentimentale et morale, qui, au seuil de la jeunesse, dans tous les pays, révolutionne l'être intime, mais qui en Allemagne revêt un caractère d'acuité particulièrement dangereux et surtout un caractère collectif. Chez nous, en France, cette révolution n'atteint que des individus isolés, elle ne se manifeste guère que dans les hauts sommets de la littérature et en tout cas elle ne met qu'exceptionnellement en cause les fondements même de la société, de la vie morale, religieuse ou nationale de tout un peuple. Ce qui caractérise au contraire la *Jugendbewegung* en Allemagne, c'est qu'ici l'incorporation d'une génération nouvelle dans cette continuité que représente l'histoire d'un peuple représente un fait massif, qu'elle suscite un antagonisme violent entre le sentiment que cette génération prend d'elle-même et de sa vie, et la génération qui la précède. Or, cet antagonisme allait revêtir, à la fin du XIX[e] siècle, un caractère de gravité toute particulière.

En effet, au cours du XIX[e] siècle, l'Allemagne a subi une transformation radicale. De 1840 à 1913, la population de ce pays a exactement doublé; elle a passé de 33 à 66 millions. Pense-t-on qu'un pareil accroissement puisse s'effectuer sans provoquer des bouleversements profonds? Au début du siècle, l'Allemagne est encore un pays agricole; les deux tiers de la population vaquent aux travaux des champs. A la fin du siècle les proportions sont exactement renversées, un tiers seulement habite la campagne et les deux autres tiers sont parqués dans de vastes agglomérations urbaines et dans des centres industriels. L'Allemagne romantique des poètes et des musiciens, des Eichendorf, des Weber, des Schubert, est devenue le pays fiévreux et surpeuplé, le « peuple sans espace », *Volk ohne Raum,* pour reprendre le titre du fameux roman qui est devenu un des bréviaires de la génération hitlérienne, — un peuple de techniciens, d'ingénieurs, de chimistes. S'imagine-t-on ce que cette mutation brusque a entraîné de changements dans les

mœurs, ce qu'elle représente de traditions ébranlées, de sensibilités déracinées, d'activités morales désaxées? Et encore ne voyait-on pas alors les sept millions de chômeurs de ces dernières années. Voilà donc le premier symptôme que traduit cette nouvelle *Jugendbewegung* : le désaxement moral d'une génération qui a perdu le contact avec les réalités premières et qui n'est plus capable d'une adaptation normale et saine à la vie.

Ce n'est pas tout. Plus s'accroît la population, plus s'accuse la disproportion entre les générations, plus se dessine l'excédent d'une jeunesse qui s'intégrera difficilement dans des cadres devenus trop étroits pour elle et créés par les aînés. En 1910, sur 65 millions d'habitants, on comptait 22 millions d'enfants de moins de 15 ans et près de 6 millions et demi de jeunes hommes entre 15 et 25 ans. La pyramide allemande s'est élargie ainsi de plus en plus par la base; l'Allemagne est devenue un peuple en majorité de « jeunes », juste au moment où chez nous le contraire se produisait: notre pyramide s'élargissait par le sommet et se rétrécissait par la base, au point de devenir presque une pyramide renversée sur sa pointe, c'est-à-dire que nous devenions un peuple en majorité de « vieux ». Seulement, en Allemagne ces jeunes classes, en prenant conscience de leur nombre prodigieux et de leur dynamisme accumulé et refoulé, vont s'irriter de se voir ainsi comprimées et à l'avance condamnées à subir un ordre vieilli, imposé par les aînés, dirigé et exploité par les aînés. Ajoutez-y le chômage qui, plus récemment, a exercé ses ravages surtout parmi la jeunesse. Et vous le prévoyez déjà: la lutte sociale revêtira en Allemagne de plus en plus le caractère, non d'une lutte de classes, mais d'une lutte entre les générations, entre les jeunes et les vieux.

Cependant ce n'est pas encore à l'ordre politique et social que les *Wandervoegel* oseront s'en prendre: l'armature de fer de l'Empire allemand est encore intacte et trop puissante, et il faudra qu'elle soit au préalable brisée par la guerre, pour que la Révolution de la jeunesse puisse faire son entrée dans ce domaine aussi. Les *Wandervoegel* des débuts du xxe siècle cherchent

simplement à s'évader de toutes les geôles étouffantes, à se retrouver dans un monde qui sera *leur* monde, où ils se choisiront eux-mêmes leurs guides, leurs conducteurs, leurs chefs de file, en un mot leur *Führer* — car ce vocable fatidique a fait alors son entrée avec les *Wandervoegel* de 1900 — c'est-à-dire le recruteur auquel ils s'attachent par un lien tout personnel, tout sentimental, quasi mystique de camaraderie héroïque, et qui de son côté parle leur langage, partage leurs goûts et leurs aspirations. Cette jeunesse nouvelle considère qu'elle n'est pas une étape préliminaire qui conduit à l'âge mûr. Elle est au contraire l'âge privilégié, le plus riche, le plus beau, le plus héroïque. De là un complet renversement des valeurs dont nous ne percevons qu'aujourd'hui les lointaines conséquences. De là aussi chez ces jeunes une mégalomanie tout à fait caractéristique. Chaque jeune Allemand d'aujourd'hui est convaincu que le monde ne commence qu'avec lui, tout au moins qu'il est appelé, lui, à créer un monde tout nouveau, et il se sent investi d'une « mission » héroïque, sacrée, surhumaine. En présence de cette prétention des jeunes, toutes les valeurs du passé sont périmées, abolies; les anciennes hiérarchies, les anciennes croyances doivent s'effacer devant ce sentiment que crée parmi eux la communauté de l'âge et du sang, le simple fait qu'ils sont « la jeunesse ». Sans cet état d'esprit préparé par la *Jugendbewegung* on ne comprendra rien à « l'hitlérisme » qui en a recueilli l'héritage. C'est dans cette atmosphère à la fois de mégalomanie juvénile et de messianisme qu'il a grandi; c'est dans les rangs de la jeunesse allemande qu'il a recruté d'abord ses premiers adhérents, ses chefs, ses troupes, ses apôtres et ses martyrs.

Survint la guerre mondiale et, pour l'Allemagne, la catastrophe où s'est effondrée l'armature de l'Empire bismarckien et qui a été suivie d'une subversion totale de toutes les traditions, de toutes les disciplines, de toutes les motions d'ordre et d'autorité. Ce sera, cette fois, la coupure irrémédiable, réalisée par les faits, entre le monde des vieux et le monde des jeunes. Le monde des vieux, ce sera cette lamentable Allemagne de Weimar à qui

était échu le peu enviable héritage de faire la liquidation de la défaite, de signer une paix humiliante, d'accepter ou de faire semblant d'accepter le fardeau des réparations, la menace des sanctions, et qui, pour gagner les bonnes grâces des Alliés, a instauré un régime parlementaire, plus ou moins imité de l'étranger, mais où s'exagèrent encore les défauts d'un système politique qui n'a jamais pris racine dans la mentalité allemande. Weimar, c'est ce que les jeunes appellent « le Système » importé de l'étranger, c'est-à-dire « l'Anti-Nation ». Système impopulaire, s'il en fut, système mensonger aussi, puisqu'il ne vivra que de faux-fuyants et, selon le mot d'un de ses plus illustres représentants, de « finasseries ». Dès les premiers jours se dessinera ainsi parmi la jeunesse allemande un esprit de rébellion, un *activisme* nouveau qui déclarera une guerre sans merci à ce régime abhorré et se mettra en révolte ouverte ou cachée, contre l'ordre légal, contre ce gouvernement issu de la défaite et qui a accepté la défaite.

Dans les débuts, cet *activisme* n'est guère représenté que par une poignée de jeunes aventuriers qui s'enrôlent dans une foule de petites formations militaires qu'on a appelées « des corps francs », — *Freikorps,* — formations le plus souvent illégales et qu'on voit surgir, du jour au lendemain, sur tous les points du territoire où l'on se bat encore, dans le Baltikum, en Haute-Silésie, et puis dans la Ruhr. Peu importe l'ennemi, russe, letton, polonais ou français, — pourvu qu'on se batte, pourvu que la guerre continue. Le vrai but, ce n'est pas tant de défendre les frontières que de maintenir l'esprit du front, de combattre par tous les moyens le pacifisme à l'intérieur, sous quelque forme qu'il se manifeste. Vraie mentalité de lansquenets et de prétoriens. Un chef de bande, qu'il s'appelle Ehrard ou Rossbach, recrute sa petite brigade, laquelle lui est dévouée corps et âme, porte ses initiales en guise d'insignes, imite ses manières, son langage, jusqu'à ses tics. On se croirait revenu au temps du camp de Wallenstein. S'il n'y a pas d'ennemi extérieur à combattre, on se bat dans la rue, on dirige les mitrailleuses contre l'ennemi intérieur; on

conspire, on complote, on fait régner un terrorisme systématique dont les assassinats d'Erzberger et de Rathenau furent les manifestations les plus éclatantes.

D'ailleurs, ces corps francs, comme aussi la Reichswehr noire qui en a recueilli les débris en 1923, — véritable pépinière où se préparent les attentats terroristes et les assassinats politiques, — n'ont eu qu'une existence éphémère. Ils disparaissent à mesure que tous les éléments de guerre civile sont refoulés par l'armée légale, par la Reichswehr, chargée de rétablir l'ordre intérieur. Ces corps francs n'avaient d'ailleurs attiré à eux qu'une clientèle assez spéciale, toujours la même, d'aventuriers, de risque-tout, de jeunes bourgeois déclassés ou dévoyés. Pas un seul ouvrier syndiqué n'en faisait partie. A leur place on voit naître, de 1923 à 1930, des formations de combat sous une étiquette cette fois nettement politique — les organisations politiques de combat (*die politischen Kampfbünde*). Il y en eut de gauche, il y en eut de droite. Parmi les organisations de gauche, la plus connue fut la fameuse *Bannière d'Empire* (le *Reichsbanner*), ainsi nommée parce qu'elle avait adopté comme drapeau la bannière noir-rouge-or aux couleurs de la République allemande et s'était donné comme tâche de servir de rempart à la Constitution de Weimar. Parmi les organisations de droite, la plus connue était celle des *Casques d'acier* (*Stahlhelm*) qui, primitivement, n'était qu'une association d'anciens combattants dont le Président d'honneur était le vieux maréchal von Hindenburg. L'esprit qui régnait là-dedans était un esprit spécifiquement prussien et conservateur. Il s'agissait de rappeler par de solennelles parades, par un étalage de drapeaux et d'uniformes resplendissants, les souvenirs glorieux de l'ancienne armée impériale, de faire flotter devant les foules les couleurs interdites de l'ancien drapeau impérial rouge-blanc-noir, et peut-être aussi de préparer les voies à une restauration des Hohenzollern. Toutes ces organisations politiques de combat — et elles étaient légion! — allaient être balayées du jour au lendemain par une lame de fond venue des profondeurs; — je veux parler maintenant du mouvement hitlérien.

Qu'est-ce qui en a fait le succès foudroyant? C'est d'abord qu'il s'attachait à un *homme*, et non pas à un *programme*. Mais d'où vient cet ascendant irrésistible d'Adolf Hitler? Ni de son physique, ni de son rang. Son extérieur, extrêmement plébéien, n'a certes rien de césarien. Il a toujours fait le désespoir des photographes et on ne se figure pas un buste de Hitler sculpté dans du marbre. Les statuaires chargés de cette tâche ingrate choisissent en désespoir de cause le bronze ou le bois. Mais son immense popularité tient précisément, au moins en partie, à ses attaches plébéiennes. Autrichien de naissance (il est né à Passau, petite ville près de la frontière bavaroise), il a commencé ses études au collège, sans pouvoir les terminer. Très jeune orphelin, il est parti pour la capitale, Vienne, et là a tenté la carrière de dessinateur-architecte. Il n'y connut que la noire misère. Réduit à se faire embaucher comme ouvrier à la tâche, il doit à cet apprentissage amer de la vie de connaître les milieux prolétariens, et il a découvert l'impuissance radicale de toute idéologie bourgeoise, dès qu'il s'agit de parler aux masses et de se faire écouter d'elles. Quand vint la guerre, il obtint de pouvoir s'engager, quoique Autrichien, dans l'armée bavaroise. Simple soldat, agent de liaison, il revendiqua l'honneur de remplir les missions les plus périlleuses, reçut deux graves blessures, dont la dernière le laissa sur le champ de bataille de l'Yser à demi asphyxié par les gaz et aveugle pour de longs mois. C'est alors qu'il eut l'idée, lui, ouvrier manuel qui pendant toute la guerre a porté la capote *feldgrau* du simple soldat, sans aucun titre, sans aucune ressource, sans argent et sans entregent, de régénérer, à lui tout seul, l'Allemagne et d'engager une lutte sans merci contre un régime abhorré. N'est-ce pas de nouveau un de ces gestes symboliques qui ne devait pas manquer de rappeler aux Allemands celui du petit moine de Wittenberg, Martin Luther, tenant tête, lui aussi, à toutes les puissances de la terre et du ciel? C'est encore un de ces « réveils », ou plutôt un de ces ouragans déchaînés périodiquement à travers l'histoire, dont l'Allemagne est cou-

tumière, mais un ouragan, cette fois, singulièrement réfléchi, discipliné et tenace.

Hitler est-il orateur? Il est mieux et pis que cela. Son éloquence brutale, calculée pour les masses, enfonce à coups de massue toujours le même clou dans les cerveaux les plus récalcitrants. Ajoutez à cela le magnétisme fascinateur du regard, auquel un léger strabisme donne parfois une expression cruelle. Il parle volontiers d'une voix sourde, étranglée, mais qui tout à coup éclate en rugissements formidables. D'ailleurs, tout le monde rugit aujourd'hui en Allemagne. C'est le nouveau ton. J'ai entendu un prédicateur rugir, même en lisant l'Evangile. Hitler, disais-je, est un ouragan, mais c'est un ouragan singulièrement réfléchi. Car il possède une remarquable compréhension de la psychologie des masses et il a porté à la suprême perfection toute une technique de la suggestion et de la propagande. C'est là sa grande nouveauté. Avant lui, il y a eu bien des orateurs et des tribuns, — les Stöcker, les Naumann, — qui savaient eux aussi empoigner un auditoire en excitant ses passions. Mais leurs triomphes étaient purement oratoires et, partant, éphémères. Hitler a nettement compris que les discours, pour si éloquents qu'ils soient, ne constituent qu'une faible part de la tâche d'un propagandiste. Il ne s'agit pas de faire applaudir son éloquence, — autant en emporte le vent! — il s'agit d'agir en profondeur, de provoquer l'adversaire en champ clos et de l'anéantir en s'emparant de la salle de réunion où il s'est rendu, par une stratégie irrésistible, où la violence, c'est-à-dire les arguments frappants, ou, comme disent les hitlériens, « l'argumentation bracchiale », jouent un rôle au moins égal à celui de la persuasion par la parole. Le Führer a lui-même raconté dans son livre *Mein Kampf* (Mes luttes), certaines de ces batailles, notamment la mémorable bataille du 4 novembre 1921, dans une immense salle de brasserie de Munich où, au milieu des bouteilles, des bocks, des chaises qui volaient, et des blessés qu'on emportait tout ruisselants de sang, une phalange de 46 gardes du corps a foncé dans l'auditoire

en une suite de charges bien dirigées et a fini par réduire au silence 800 communistes. Ce soir-là, le petit carré sacré reçut du chef le titre de *S.A.* — ***Sturm-Abteilung*** — (section d'assaut) — et il devint le noyau de la nouvelle milice hitlérienne, l'instrument de propagande désormais indispensable au nouveau parti. Pendant toute cette première période de recrutement, on vit ces sections d'assaut, vêtues de chemises brunes, portant un brassard rouge avec l'insigne de la croix gammée, aller de ville en ville, de village en village, sans en omettre un seul, suivant un plan minutieusement établi, véritable plan de mobilisation. En quelques semaines, il leur est arrivé ainsi d'organiser parfois 70.000 réunions. Le parti prit dès lors du haut en bas le caractère d'une discipline et d'une hiérarchie toute militaire, incarnée à tous les degrés dans la personnalité d'un chef, lequel, sans conseil ni délibérations, décidait souverainement et n'était responsable de ses décisions qu'à l'échelon supérieur. Du même coup se précisa une méthode nouvelle de sélection qui, dans le nouveau Reich, a remplacé les titres, les recommandations ou le scrutin électoral. Cette sélection s'est faite au jour le jour dans la S.A., et elle a fourni au nouveau gouvernement ses cadres tout préparés et ses chefs désignés à l'avance pour les postes et les fonctions où les événements eux-mêmes les avaient portés. Quand on feuillette quelque album illustré qui nous apporte les photographies de cet état-major hitlérien, on est frappé de la juvénilité des physionomies dont la plupart accusent un âge de moins de trente ans. Pareil régime ne conviendrait sans doute pas à un autre peuple que l'Allemagne: mais les résultats sont là. Ceux qui ont vu ce pays avant 1930, au moment de la plus profonde décomposition morale, et le revoient aujourd'hui, sont obligés de reconnaître que le moral de toute une nation a été singulièrement redressé en ce court laps de temps.

Je dis: le moral. Car ce qui fait la force de l'hitlérisme, et certains diront: sa faiblesse, c'est qu'il repose uniquement sur la foi. Il n'est pas sans intérêt de rappeler la première grande révélation que Hitler a reçue dans

son enfance. Elle lui fut donnée par une représentation de *Lohengrin,* à laquelle il assista à l'âge de 12 ans au petit théâtre de Linz. C'est de ce jour que date son culte pour Richard Wagner et sa prédilection pour cette œuvre particulière. Et *Lohengrin,* n'est-ce pas d'un bout à l'autre une glorification de la Foi? Voyez déjà cette foule que nous trouvons, dès le lever du rideau, si malléable, si suggestionnable, toujours prête à clamer: *Heil! Heil!* La voici qui acclame pour commencer l'Empereur Henri l'Oiseleur, le maître lointain de l'Empire, qui n'apparaît qu'accidentellement, appelé dans le Duché de Brabant par l'accusation portée contre Elsa, la fille du duc défunt, accusée d'avoir fait disparaître son jeune frère, l'héritier présomptif, le jeune Gottfried. Mais à l'appel d'Elsa, Lohengrin, envoyé par le Saint-Graal, apparaît, éblouissant, traîné par un cygne. Il bat en duel l'accusateur félon, et du coup c'est à lui que s'adressent les ovations. Il épouse Elsa. Il est le nouveau maître qui présidera aux destinées du duché. Mais, rappelé par le Saint-Graal, il repart. Au moment de quitter, il rend à sa forme première le jeune Gottfried, traîtreusement métamorphosé en cygne par la sorcière Ortrud. Ainsi l'héritier présomptif, rendu au duché, s'avance souriant, au milieu de nouvelles ovations unanimes. Tout cela se passe en une seule journée, au cours de laquelle ces braves Allemands ont acclamé successivement trois maîtres différents, et chaque fois avec le même loyalisme. Et voyez maintenant l'épreuve que Lohengrin a imposée à sa jeune épouse. Il ne pourra séjourner auprès d'elle que si elle prend l'engagement de ne s'enquérir ni de son nom, ni de sa provenance, ni de son titre. Au moindre doute, à la moindre curiosité, adieu le beau rêve!

Cette même mystique wagnérienne de la Foi qui ne tolère aucun doute auréole de son nimbe la figure du Führer allemand. C'est en elle qu'il puise toutes ses forces; elle est l'unique support légal de sa mission mystique. S'il porte le titre de Chancelier, c'est par nécessité plutôt que par goût. A la mort de Hindenburg, il refuse le titre de Président d'Empire. Pourquoi? C'est qu'il n'a que faire d'un mandat précis, temporaire et

limité. Il a « réveillé » l'Allemagne, comme Lohengrin est apparu à Elsa, et il lui faut maintenant organiser ce Troisième Reich, rêve éblouissant, dont la réalisation, d'après ses estimations, prendra au moins mille ans. Théoriquement, ses pouvoirs ne doivent donc expirer qu'après mille ans. Et ce même nimbe mystique de la Foi auréole aussi ce Troisième Reich qui, si vous y regardez de près, est bien un *mythe* plutôt qu'un Etat réel. Car un Etat, au moins pour nos cerveaux rationalistes et politiciens français, c'est une Constitution qui départage les fonctions et les pouvoirs; ce sont des partis et des programmes politiques où se formule la volonté populaire; c'est enfin un contrôle parlementaire. Mais rien de pareil ne saurait convenir au Troisième Reich. La volonté unanime du peuple, elle est incarnée dans le Führer, qui seul sait lire la pensée secrète de la foule qu'elle-même ignore et ne peut reconnaître que quand le Chef la lui présente. S'il permet de se manifester à cette volonté populaire, c'est uniquement par les acclamations ou par un plébiscite qui lui-même n'est et ne doit être qu'un acte de foi. Imagine-t-on un absolutisme plus illimité, un pouvoir personnel plus incontrôlable? Et cependant, par un étrange paradoxe, cet absolutisme prétend seul réaliser l'expression unanime de la démocratie et réaliser le vrai socialisme.

Cette prétention de l'Etat hitlérien se justifie d'abord par une mystique de la Race. L'Etat, tel que nous l'entendons, apparaît aux Allemands une fiction purement juridique, « le plus froid des monstres froids », comme disait Nietzsche. C'est une construction purement juridique, une forme vide et sans contenu, si la race ne lui donne une substance concrète et n'y fait circuler un sang artériel et vivifiant. Qu'est-ce donc que la race? On en chercherait vainement dans les écrits racistes une définition précise. Cette définition de la race s'appuie-t-elle simplement sur des indices physiques, — couleur des cheveux et des yeux, forme du crâne, etc.? Mais où trouver encore chez les peuples d'Europe une race, en ce sens, homogène et pure? Certes pas en Allemagne.

Même le théoricien officiel du racisme, M. Günther, est bien obligé de le constater.

> Corporellement et spirituellement, écrit-il, tous les hommes d'aujourd'hui sont des produits hybrides, continuellement exposés à toutes les aberrations.

En vérité, ce critère biologique est beaucoup trop étroit et il faut faire intervenir d'autres facteurs encore, psychologiques, religieux, moraux, historiques. Un peuple, dira-t-on, c'est une communauté populaire, — *eine Volks-Gemeinschaft,* — communauté morale et spirituelle qui se définit surtout par tout ce qui s'oppose à elle et la nie. De même que chez Fichte le peuple primitif et pur que sont les Allemands s'oppose aux peuples dérivés, corrompus et impurs (et Fichte songeait surtout aux latins), — pareillement l'Allemagne raciste se définit par ses antipodes, et ces antipodes, c'est l'esprit juif. Je dis l'*esprit* juif, et non la *religion* juive. Car l'antisémitisme allemand ne s'inspire pas de motifs confessionnels. Pas davantage les Juifs ne constituent à ses yeux une minorité ethnique. Ils évoquent avant tout l'idée d'un agent de décomposition morale de la race qui a envahi en Allemagne la littérature, la presse, la politique, autant que la finance et le négoce. Ou plutôt il faut voir dans le judaïsme un danger intérieur qui a exercé tout particulièrement ses ravages en Allemagne. Car il y a, d'après Hitler, un éternel duel entre le principe « aryen », fondé sur le culte des diversités raciales et nationales, sur les supériorités créées par la nature et par le sang, d'une part, et d'autre part l'esprit juif, qui s'attache à la destruction systématique de toutes ces croyances et de toutes ces valeurs qui procèdent du *sol* et du *sang* (*Boden und Blut*). Ce qui triomphe avec lui, c'est l'Intellectualisme calculateur, opposé à la Foi héroïque; est qualifié de juif tout ce qui systématiquement critique, dénigre, persifle et ricane, mais à quoi manquera toujours le ton du commandement et la foi qui sauve. Bref, ce qui domine l'histoire, c'est le duel éternel entre l'« Esprit » juif et le « Sang » aryen. Pour régénérer ce sang aryen, il faut donc commencer par le préserver de tous les alliages qui

le corrompent. Il faut ensuite sélectionner une race supérieure, grâce à la stérilisation de tous les éléments irrémédiablement morbides, grâce aussi à une culture intensive de toutes les activités du corps et du caractère, par un entraînement sportif, militaire et héroïque de la jeunesse. Voilà la première tâche urgente et vraiment vitale d'épuration et de sélection, auprès de laquelle les fantaisies d'un littérateur décadent ou les sarcasmes d'un pamphlétaire à la Henri Heine pèsent d'un poids bien léger.

Et voici une seconde tâche, non moins urgente et vitale que la précédente; reconquérir à cet évangile raciste le monde du travail, les masses avec leur labeur et y associer le pas lourd des bataillons ouvriers. Cette double tâche ne se trouve-t-elle pas à l'avance indiquée par le double titre que s'est donné le parti qui est à la fois « national » et « socialiste »? Déjà au temps de son séjour à Vienne, alors qu'il n'était encore qu'un ouvrier trimardeur en quête d'un gagne-pain, Hitler s'était posé cette question: N'y aurait-il pas moyen de capter les organisations socialistes, tout en leur conservant leur élan révolutionnaire, c'est-à-dire de les dépouiller de leur idéologie marxiste, pour les enrôler sous les drapeaux d'une nouvelle Foi nationale? D'où vient cette alliance conclue entre « socialisme » et « internationalisme »? Un beau jour, la vérité lui apparut aveuglante; c'est que le socialisme primitif a été faussé et que l'agent de cette déviation, c'est de nouveau l'esprit juif, représenté cette fois dans la personne et la doctrine du grand théoricien de l'Internationale: Karl Marx. Car ce Karl Marx n'était ni un ouvrier, ni un Allemand. C'était un intellectuel déraciné et sans patrie, qui s'était emparé de la direction du mouvement ouvrier pour l'asservir à ses desseins secrets de domination. Et comment aurait-il su, lui, le métèque, ce qu'est le vrai peuple, qui est raciné dans sa terre, rattaché à une certaine communauté humaine et nationale, par la langue qu'il parle, par la religion, par les mœurs, par une foule de liens cachés et de traditions séculaires dont il porte en lui le respect et l'amour inné? A la place de ce peuple, avec ses diver-

sités, ses fêtes, ses chants, son instinctive joie de vivre et sa religion du travail, Karl Marx a forgé la fiction d'un prolétariat, masse amorphe, homogène, partout identique à elle-même, classe purement négative et exclue, qui ne se définit que par des négations : le prolétaire n'a *pas* de propriété, n'a *pas* de famille, n'a *pas* de patrie. Ainsi le marxisme a travaillé à déraciner encore davantage le travailleur de son milieu, à le désolidariser d'avec tout ce qui ne représente pas les intérêts matériels et immédiats de sa classe. Il l'a posé en paria, en forçat du travail qui, n'ayant que des chaînes à briser et des revendications à formuler, ne se sent plus lié à la communauté au milieu de laquelle il vit et dont il parle la langue, par aucun lien, par aucun attachement, par aucun devoir, par aucune obligation. Et puis le marxisme n'est pas né en Allemagne. Il est né en Angleterre, où Karl Marx a vécu presque toute sa vie en réfugié politique. C'est là qu'il a emprunté aux économistes anglais, aux Adam Smith, Malthus, Ricardo, tout son arsenal économique. Mais il n'a pas su en tirer une conception nouvelle, originale et vraiment positive de la valeur propre du travail. Il a vu dans le travail une simple exploitation, c'est-à-dire, comme les économistes bourgeois, une marchandise qui n'est pas payée à l'ouvrier son juste prix et sur laquelle le capitaliste prélève un produit illicite. Mais c'est là une conception toute bourgeoise, toute mercantile, à laquelle répugne d'instinct le travailleur allemand. Car l'Allemand a la religion du travail. Il aime le travail pour le travail, parce qu'il satisfait en lui un besoin primordial de sa nature, parce que l'Allemand ne se sent vraiment heureux que quand il travaille à l'intérieur d'un ensemble qui le fait participer à un rythme commun, à une discipline commune, à une œuvre commune. Deux siècles d'éducation militaire dans l'armée prussienne ont fait de lui l'automate impeccable, avec des qualités inimitables de précision, de ponctualité, de maîtrise exercée sur tous les réflexes; ils lui ont surtout inculqué ce goût de la discipline où d'autres peuples voient une servitude, mais où il trouve, lui, sa fierté, — bref, ils lui ont inculqué toutes

ces qualités qui font la valeur spécifique du travail allemand et qui lui permettront de remporter un jour sur le marché mondial la grande victoire allemande du Travail.

Et n'est-on pas stupéfait, quand on lit l'histoire de ces trois dernières années en Allemagne, de voir avec quelle rapidité, devant cette propagande hitlérienne, la Sozialdemokratie marxiste, après avoir occupé pendant quatorze ans toutes les avenues du pouvoir, a baissé pavillon? Il a suffi d'un lieutenant et de dix hommes de la Reichswehr, pour mettre en fuite le gouvernement socialiste prussien, Braun et Severing. Un trait de plume a suffi ensuite pour transformer le 1er mai en fête nationale allemande et pour fondre les syndicats et les organisations socialistes dans le nouveau Front Commun du Travail allemand — *die deutsche Arbeitsfront* — dirigé, ou plutôt commandé par le docteur Ley, émanation directe du Führer. Et le grand plébiscite qui a suivi, le 12 septembre 1933, n'a-t-il pas apporté au nouveau régime 95 % des voix allemandes, c'est-à-dire, en somme, la presque totalité des voix socialistes et même communistes? Ici aussi, dans le monde du travail, l'Allemagne s'est « réveillée ».

Mais ces résultats ne sont intéressants que parce qu'ils préparent les voies à une éducation nouvelle de la jeunesse par une conception nouvelle du travail qu'on pourrait appeler: le travail *militarisé*. C'est là la grande nouveauté du Troisième Reich. Chose curieuse ! Ici encore l'idée est partie d'abord de la jeunesse elle-même. Dès l'année 1924, quelques bandes de *Wandervoegel*, environ 250 excursionnistes, se rendant en Bulgarie, avaient été frappés de l'institution d'un service de travail obligatoire qui faisait appel à la jeunesse du pays en vue d'intensifier la production agricole. Les *Wandervoegel* allemands se sont dit: « Voilà qui ferait aussi notre affaire, à nous autres, Allemands! » Et de se mettre aussitôt au travail. Ainsi se sont constitués ces « camps de travail » dont l'exemple, donné d'abord en Silésie, en 1929, s'est répandu comme une traînée de poudre. En septembre 1931 déjà plus de 200.000 Allemands avaient

fait une période plus ou moins longue dans de pareils camps, généralement comme terrassiers. Je ne m'étendrai pas sur l'intérêt économique que peut présenter la question: il s'agit de travaux d'utilité générale, travaux de défrichement, de construction de routes ou de canaux, etc., qui ne tentent pas l'industrie privée. Plus important est l'aspect moral, social et surtout national de cette institution. Il s'agit de transformer ces périodes passées dans les camps de travail où ne s'enrôlaient primitivement que des volontaires, en un service de travail *obligatoire*, véritable mobilisation de la jeunesse allemande et succédané du service militaire. Il s'agit d'entraîner là cette jeunesse à la fois au travail manuel, à l'éducation physique intensive et à une préparation militaire qu'on intitule, par euphémisme: sport militaire. On compte surtout sur cet « *Arbeitsdienst* », c'est-à-dire sur ce service de travail obligatoire et militarisé, pour opérer un rapprochement entre les différentes classes sociales, entre travailleurs de l'industrie, paysans et intellectuels et pour créer ainsi une communauté nouvelle du travail, fondée sur la camaraderie et la discipline toute militaire qui doivent régner dans ces camps. On a pu lire dans les journaux que désormais les étudiants n'auront accès aux Universités qu'après avoir accompli dans l'un de ces camps de travail un stage d'abord fixé à six mois, actuellement, et, pour des raisons d'économie, limité à dix semaines. Dans un discours radiodiffusé et prononcé l'automne dernier, à l'occasion de la fête de la Moisson, le Chancelier Hitler, non sans quelque ironie, a exposé tous les bienfaits que retireront messieurs les Intellectuels, futurs instituteurs, professeurs, assesseurs ou magistrats, de ces stages qui les obligeront à planter là leurs bouquins, leurs salles de cours, leurs bibliothèques, à prendre en main la pioche ou la bêche et à entrer en contact quotidien avec le peuple qui peine et qui laboure. Même les jeunes filles allemandes sont enrôlées par le nouveau service du travail. Les unes sont envoyées dans les milieux ouvriers des grandes villes, pour aider à faire le ménage, à soigner les enfants, à raccommoder le linge, bref à exé-

cuter les besognes qui accablent les mères de famille, jour après jour. D'autres vont dans les campagnes où elles partagent l'activité et les soucis de la paysanne, qui généralement n'a pas les moyens de faire appel à une aide étrangère, dans le ménage, à l'étable, au jardin, aux champs. Et n'est-ce pas là du socialisme pratique et agissant, qui vaut mieux que toutes les belles déclamations sur l'égalité et la fraternité? Ainsi toute cette jeunesse apprendra à penser et à agir « sous le signe de la collectivité ». Comme l'écrivait récemment dans le *Bulletin international de l'Enseignement ménager,* publié à Fribourg, en Suisse, une congressiste française qui a assisté au congrès de l'enseignement ménager convoqué cet été à Berlin, dans un rapport sur « le service du travail et les jeunes filles » :

> L'idée qui en ce moment domine toute l'organisation scolaire en Allemagne est la suivante : préparer une jeunesse résolue à faire tous les sacrifices exigés en vue de réaliser la grandeur du peuple allemand. Servir son pays de tout son être, dans une abnégation complète de soi-même vis-à-vis de la communauté, tel est l'idéal qui lui est proposé : « Le travail pour ton peuple, c'est là ta noblesse. »

Ai-je réussi à vous donner un aperçu très sommaire de cette Allemagne nouvelle que nous voyons grandir à nos portes? Dans un article intitulé *Deux Congrès,* M. Wladimir d'Ormesson en a fait naguère un tableau saisissant, d'où je détache simplement quelques notations et quelques aspects:

> Congrès du parti national-socialiste à Nuremberg. Cinq cent mille jeunes gens, tous taillés sur le même modèle, grands, blonds, l'œil bleu, imberbes. Tous vêtus de la même manière: chemise au col ouvert sur la poitrine, bretelles, culottes, jambes nues. Quatre par quatre, ils arrivent par la route, sac au dos, un bâton ferré à la main, ayant parcouru des kilomètres et des kilomètres en chantant, presque religieusement, des hymnes graves. La nuit, ils couchent sous la tente. Une sorte d'immense camp de jeunes athlètes et de croisés... Le Führer est arrivé en avion. Des chants, des prêches, des exercices. Cin-

quante mille « ouvriers » défilent, la pelle sur l'épaule, et quand ils la présentent au Führer, un prodigieux éclair d'acier claque dans le ciel. L'armée elle-même est mobilisée. Des escadrons manœuvrent. Des artilleurs dressent leurs batteries. Les services techniques : télégraphistes, sans-filistes, repéreurs, etc., se multiplient. D'un demi-million de poitrines s'échappe le cri « *Heil Hitler!* » et cinq cent mille bras se dressent dans un serment aveugle et sans réserve.

Et voici un autre congrès, cette fois quelque part dans une ville française que je ne nommerai pas:

Deux mille hommes mûrs. La plupart vieux. Barbiches, moustaches, beaucoup de barbes. Les ventres bedonnants dominent. Peu de muscles. En revanche, trop de lorgnons, vestons noirs, cols mous, bottines. Les militants arrivent par petits paquets, surtout par le train, quelques-uns en auto. Aucun, sans doute, n'a pris l'avion. Et on peut être sûr que pas un seul n'est venu à pied. Avant d'aller siéger, ils s'éparpillent dans les cafés : « Garçon, un byrrh... Pour moi, une limonade »... Puis, dans la salle du Congrès, des discours, des scrutins. Mais aussi des conciliabules, des conspirations, des intrigues. Pourtant, tout s'arrangera au dernier moment, et l'on applaudira le « président ».

Entre ces deux Congrès, n'est-ce pas toute l'opposition qu'il y a entre une *mystique* et une *politique?*

Que cette jeunesse hitlérienne nous plaise ou ne nous plaise pas: c'est là une autre question. Nous ne pouvons nous empêcher de trouver qu'il y a dans l'étalage théâtral de cette Foi allemande, dans ces mobilisations en masse de la jeunesse militarisée, quelque chose de provocant, voire de menaçant, et dans ce fanatisme nouveau nous soupçonnons bien des arrière-plans inquiétants de barbarie et de férocité refoulées. J'imagine que beaucoup de Français préfèrent nos ventres bedonnants: ils sont du moins plus rassurants. Mais enfin cette jeunesse hitlérienne est là. Elle s'est abattue sur l'Allemagne, comme une avalanche ou comme un raz de marée. Or, une avalanche, un raz de marée, cela ne se raisonne pas. On construit un barrage ou un abri derrière

lequel, l'arme au pied, on attend ce qui va venir. Et dès lors la question se pose; cette avalanche s'assagira-t-elle, ou du moins s'humanisera-t-elle? Notre avenir en dépend. Car la paix de l'Europe ne peut être maintenue, ou plutôt établie (elle n'existe encore qu'en paroles), que solidairement, grâce à un statut concerté où entreront toutes les diversités, aussi bien politiques que nationales. C'est là notre solution française. Seulement, nous ne devons pas oublier que ce statut n'est qu'une façade, qu'il ne peut être établi et garanti à coups de programmes, de délibérations, de pactes et de traités seulement. C'est là que commence notre illusion juridique. Il faut qu'en même temps naisse un esprit nouveau de compréhension mutuelle. En particulier, nous, Français, nous nous imaginons trop facilement que le monde entier doit être fait comme nous, penser et sentir comme nous, adopter non seulement nos modes, mais nos principes éternels, politiques ou philosophiques. Nous nous croyons volontiers les seuls dépositaires du bon goût et de la raison dans le monde. Il serait temps que nous mettions enfin un peu le nez à la fenêtre, que nous regardions ce qui se passe, se fait et se dit hors de chez nous et que nous ne ressemblions pas éternellement à ce Parisien dont se moquait déjà l'auteur des *Lettres persanes*, et qui, à la vue d'un étranger qu'on lui disait venir de Perse, s'écriait: « Oh! Monsieur est Persan! Comment peut-on être Persan? » Car l'humanité n'est pas *une*, partout identique à elle-même. Elle est multiple et diverse. Rien ne serait plus dangereux que de se laisser leurrer par le masque trompeur d'une identité fictive, posée comme principe universel et abstrait, alors que l'évolution de la vie se fait en réalité partout dans le sens de la diversité croissante et que ce sont précisément ces diversités qui s'éveillent partout en Europe depuis un siècle et que c'est aussi de ces diversités que prennent de plus en plus conscience les nouvelles élites et les jeunesses européennes. Voilà la première leçon que le spectacle de l'Allemagne hitlérienne propose à nos méditations.

En voici une autre et qui me paraît non moins essen-

tielle. N'est-ce pas un signe des temps que la lutte, à l'heure actuelle, est moins entre les partis politiques et les classes sociales qu'entre « jeunes » et « vieux », — et j'entends par « jeune » tout homme, quel que soit son âge, qui porte encore en lui la faculté d'apprendre, de s'enthousiasmer, de se transformer et de se renouveler? Sommes-nous un peuple de « jeunes » ou de « vieux »? Avons-nous, nous aussi, une jeunesse « française »? Toute la question est là. Selon la réponse que nous y donnerons, notre sort est d'avance réglé, en dépit de tous les traités et de tous les statuts.

Je voudrais, pour terminer, rappeler brièvement une poésie composée par un des éducateurs de la jeunesse allemande, le plus grand poète actuel de l'Allemagne, Stefan George, mort il y a juste un an. Cette poésie, intitulée *der Weltkrieg* (la Guerre mondiale), a été écrite dans les premiers mois de la grande guerre, mais elle est tellement prophétique qu'elle pourrait aussi bien s'appliquer au temps présent. Le poète répond à ses amis qui s'étonnaient de le voir ne pas s'associer à leurs deuils ni mêler sa voix à leurs chants de triomphe anticipés:

« Les larmes que vous versez aujourd'hui, leur dit-il en substance, il y a longtemps que je les ai pleurées. La guerre était déjà là: mais vos yeux ne la voyaient pas. Vous pleurez aujourd'hui sur des hécatombes effroyables, — mais personne ne parle des meurtres silencieux, des crimes invisibles commis depuis des siècles contre la vie et qui s'appellent: le sang d'une race appauvri ou vicié, les sources de la vie taries ou contaminées, et la foi éteinte chez une jeunesse qui ne lève plus ses regards vers les figures héroïques qui sont les dieux tutélaires de la Cité? Vous croyez à la victoire? Entendez-vous par là les décisions, toujours révocables, d'un passager coup de force, ou un déplacement de frontières, qui n'atteint jamais dans ses profondeurs la terre et les cœurs, les semailles et les morts? Ou peut-être songez-vous à un traité qui prétendrait vainement enchaîner l'avenir? La victoire n'est pas ce que vous croyez. Elle consiste dans la régénération intérieure, physique et spirituelle, d'un peuple, et dans l'élan héroïque d'une jeunesse qui vénère

les dieux de la Cité et se sent dépositaire des promesses de l'Avenir. »

Et voici, traduits en une prose bien plate, les trois derniers vers où se résume cette prophétie:

« La décision, elle est déjà inscrite dans les étoiles: vainqueur sera le peuple qui sait abriter ses dieux tutélaires à l'intérieur de ses frontières, et maître de l'avenir celui qui sait se transformer à temps. »

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LA RÉACTION DU COCUAGE

—

En matière d'alcools, le professeur Keller est éclectique, je dirai même cosmopolite, si ce terme pouvait s'appliquer à un bon Allemand. Le goût se pervertit, tout dégénère, les traditions s'effacent. Nous avons absorbé trop de coktails américains et de champagne français. Eh bien, je ne désespère pas, car il me suffit de boire une gorgée de nos vins du Rhin pour effacer le goût des tisanes sucrées et des vitriols homicides.

Hochheimer, Liebfraumilch, Rüdesheimer! C'est l'âme de la vraie Allemagne que je retrouve en vous, nobles crus, verts et dorés comme le vieux fleuve!

Ce soir-là, nous avions débuté par du gin « Old Tom ». Keller vidait son verre avec une roideur britannique et restait silencieux, mais avec la vodka et le caviar son attitude changea brusquement. Il voulut m'embrasser sur la bouche. « L'âme d'un peuple procède de la terre qu'il foule et la sève de la terre est dans le vin », m'expliqua-t-il.

Je lui fis observer que la taverne étant fréquentée depuis la guerre par tous les invertis de Berlin, son geste pouvait être mal interprété. Il cligna de l'œil dans la fumée, en approuvant ma réserve. Sur quoi, il se leva et alla dire deux mots à l'oreille du gérant. Ce bel homme, à tournure d'officier, d'apparence athlétique, mais à la moelle pourrie, qui venait tous les matins à l'hôpital se faire piquer entre cuir et chair, s'éloigna, en levant les pieds comme à la parade, pour revenir avec une sorte de poupon sur les bras. Les langes écartés, on entrevit, dans un moïse d'osier, une bouteille à panse trapue, opalisée par cette poussière subtile qui flotte dans les bonnes caves et nulle part ailleurs, un au-

thentique Tokayer, digne de la table d'un empereur — ou plutôt d'un ambassadeur soviétique — ayant conservé, malgré les vicissitudes de l'époque, sa virginité impolluée par les chimistes falsificateurs.

— L'alcool réchauffe le cerveau de l'homme, dit le professeur en se servant. C'est un engrais utile à l'éclosion des idées philosophiques. Rien qu'à humer ce bouquet, je me sens devenir plus génial.

Mais son lyrisme tomba en apercevant ma coupe vide, et il déplaça la bouteille de son côté.

Des souvenirs d'avant-guerre flottaient dans ma mémoire, confondus avec des réminiscences littéraires. Je commençais à me sentir « confortable ». Une fumée épaisse se stratifiait jusqu'aux ampoules du plafond. Quand la porte intérieure tournait, des exhalaisons de bétail humain, mêlées à des relents de bière, atteignaient mes narines. Les ondes d'un Pick-Up se frayaient un passage à travers des îlots de buveurs, suivant le chemin de moindre résistance. On distinguait, à travers les nuages de Ravenklau, les déesses familières de ce lieu, dangereuses à tous, sauf au professeur, qui possédait des précisions sur leur état, avec leurs pédigrées et les courbes statistiques. Il les dénombrait du regard comme un berger ses brebis.

— Cette petite en face de nous, si discrètement nue, c'est Gretha. Elle a des yeux verts et des manières de chatte. Ne la fréquente pas, Otto, même si elle te payait ses faveurs. Ce n'est pas trahir le secret professionnel que de t'avertir, car peu ignorent le nom du mal qui la ronge par le bas sans altérer son teint virginal. Il lui a été donné par l'ex-archiduc, et elle l'a bien rendu, — à d'autres, — car elle est prodigue de ses biens. Cette syphilis aristocratique, greffée sur une tuberculose plébéienne, lui dispense la translucidité liliale de son visage, dont s'engouent les banquiers, derniers idéalistes de notre époque utilitaire. Moi-même, sans verser dans le dilettantisme, j'ai subi l'attirance de sa morbidité et me fait pencher sur sa chair profanée. Sa voisine, tu ne saurais dire si l'intérêt médical seul ou la « libido »

peux en tâter. Je l'ai blanchie pendant la guerre et, sauf récidive, elle est inoffensive. L'éphèbe, debout à sa droite, est dans le même cas. Il se plaît au commerce des femmes, mais n'achève jamais la conversation. C'est un professionnel sérieux, décoré comme tu le vois, sans doute pour services secrets rendus à l'état-major. Et celle-là? As-tu remarqué la forme du nez et les cicatrices du cou?

— Professeur, vous avez la manie professionnelle de voir partout des avariés. Nous ne sommes pas à l'hôpital, mais dans la meilleure taverne de Berlin.

— Une certaine habitude me permet de découvrir dans un corps, sain d'apparence, les tares acquises et les stigmates héréditaires. Mais à propos, toi-même, n'es-tu pas sujet aux maux de tête?

— Non, je vous assure...

— Sait-on, sait-on jamais? continua-t-il en me scrutant par-dessus ses lunettes. Cet écartement entre les deux incisives est le signe de Hutchinson. Viens à ma clinique, et l'on fera ton Wassermann.

Une fine sueur humecta mes tempes.

— Les Grecs étaient bien heureux, m'écriai-je. Ah ! faire l'amour librement, sans cette appréhension plantée comme une écharde dans nos meilleures heures. Maudit Spirochète! Bourreau au service de la chrétienté, nous rappelant sans cesse que les joies charnelles sont mauvaises!

— Ne sois pas injuste! dit Keller d'un ton de reproche. Que deviendrions-nous, médecins, sans le tréponème? Mais sans faire intervenir ces considérations, il faut admirer l'activité de ce vieux compagnon de la race humaine. Il blesse et excite mystérieusement la cellule nerveuse. C'est le ferment grâce auquel se réchauffent les talents, éclosent les génies. Gœthe n'aurait peut-être pas conçu son Faust, Leibnitz sa Monadologie, et moi-même la théorie des affections mycosiques, si nos ascendants n'avaient porté dans leurs moelles quelques tréponèmes égarés.

Il leva son verre dans la direction de ses voisines.

— Je bois à nos putains, à nos belles avariées, animatrices des activités intellectuelles, laboratoires des œuvres incréées et des pensées d'avenir, vestales impures, attisant le feu qui consume nos méninges.

Il se rassit en réprimant un hoquet.

— Vois-tu, Otto, un être vivant n'est pas quelque chose de bien défini. Il se transforme, évolue, meurt à chaque instant. Des millions de germes vivent à ses dépens et sont cependant nécessaires à son existence. Là où le vulgaire ne voit qu'une plaie répugnante, l'homme de science discerne le heurt ou l'alliance des infiniment petits, la naissance et la décomposition, jumelles inséparables. Il n'y a pas une place dans le corps humain où mon scalpel ne se soit enfoncé. J'ai recueilli, concentré, analysé, tous les excrétas, humeurs et suintements de la chair. Comme un bon chasseur, j'ai débusqué la mort couvant dans son nid tiède; eh bien, je ne saurais dire encore ce qui est utile ou nuisible à la vie. Tout participe à sa substance, concourt à son développement et à sa destruction. Nous pourrons isoler quelques éléments, déterminer des directions, mais non pas la résultante de l'ensemble. La vie est plus qu'une complexité et on ne peut même parler de hasard, car la loi des grands nombres est en défaut.

— La vie est l'ensemble des forces qui résiste à la mort, hasardai-je.

— Ouais!

— Un déséquilibre perpétuel, selon Pasteur. Hammarsten la définit comme un substratum dynamique; Guy, comme l'inverse d'une entropie. Kuss affirme que la cellule est sécrétée par le microzyma. Pour d'autres, c'est un quantum, le lieu de résonance des activités externes, une énergie potentielle qui se dégrade.

— Tu vas avoir mal à la tête et accuseras ensuite calomnieusement le vin. Mon petit Otto! Tu sais tenir les cartes et caresser les femmes. Tu es de plus un excellent biberon, mais si tu veux conserver mon estime, reste dans les domaines qui te sont familiers.

— J'ai eu un second prix de biologie, ripostai-je un peu piqué.

— Je sais, je sais, mais ne recommence pas.

— Kuss lui-même...

— Kuss est un âne bâté. Des inepties bien diluées sont inoffensives, mais son cours est un précipité, un conglomérat de toutes les inepties. Et qu'attendre d'un homme ne buvant que de la bière?

Il avala une gorgée de vin et fit claquer sa langue.

— Définir la vie. Ach! mein Gott !

J'insistai :

— Pourtant, la vie se manifeste par des phénomènes bien définis : assimilation, reproduction, sénescence.

— Le cristal aussi se transmet par germe, se régénère et meurt.

— Mais cette propriété de transformer à son profit des éléments différents est bien la caractéristique fondamentale de la vie.

— Non! c'est le souvenir. Tout corps animé réagit aux activités extérieures et en garde une empreinte. Le protoplasme a de la mémoire. Nous gardons non seulement la trace de nos propres expériences, mais encore de celles des ancêtres les plus lointains. Les derniers chaînons se perdent aux confins des temps, dans la matrice où s'élabora le premier germe vivant. Chaque heure passée augmente la complexité de nos cellules nerveuses, la richesse de notre sang. Car la vie est le point sensible où la nature prend conscience d'elle-même, et le sang est la quintessence de la vie. Nous, biologistes, épelons ce grimoire où l'on pourrait découvrir tout l'univers.

Satisfait de son éloquence, il fit une pause, puis reprit:

— Sans aller aussi loin, il est facile de constater que la plupart des troubles dans l'économie laissent des modifications durables. Un enfant est touché par la tuberculose. Il guérit. Cependant, trente ans plus tard, l'injection d'une goutte de tuberculine permettra de déceler le stigmate indélébile. Je ne m'étendrai pas sur tous les exemples analogues. Il n'est pas d'écolier qui ignore

aujourd'hui les effets de la vaccination. Mais n'apparaît-il pas évident que ces phénomènes sont généraux et doivent s'étendre bien au delà du pondérable, de ce pondérable auquel nous astreignent provisoirement nos moyens d'analyse. Nos préoccupations morales mêmes influencent l'équilibre bio-chimique de nos humeurs et l'expression du peuple : « se tourner les sangs », traduit vulgairement une vérité profonde.

Je ne pus réprimer un bâillement. Certes, j'apprécie l'éloquence du professeur Keller, mais j'aime mieux l'entendre à l'amphithéâtre, de loin, plutôt qu'en tête à tête. Comme certains tableaux, ses qualités bénéficient de la distance. Il est toujours un peu fatigant, mais lorsqu'il boit, il devient insupportable. J'avais assez d'écouter son cours à la Faculté pour qu'il m'en rabattît encore les oreilles à la Weinstube. Je lui en voulais de m'avoir gâché la soirée et le plaisir de contempler ma voisine aux yeux verts, sans y mêler d'abominables images. Que j'eusse aimé ses chatteries!

Suivant une habitude après boire, je me laissai aller à une rêverie érotique et caressais en imagination ce corps gainé d'un cuir si fin, — spécial à certaines blondes, — sans coutures, mais affiné par endroits, aux places intimes, plus chaudes d'être rapprochées du cœur. Un brusque éclat de voix me rendit au monde extérieur.

— ...oui, parfaitement, le présent, l'avenir, le passé.

A ce moment, je me représentais le docte professeur, vêtu d'un caraco de pilou, en savates, près d'un crocodile empaillé et lisant gravement l'avenir de Gretha dans un marc de café aux reflets pourpres. Cette imagination grotesque m'incita à rire et il se méprit sur le sens de cette gaîté.

— Une goutte de sang recueillie à l'extrémité de ton doigt, entends-tu, Otto? une seule goutte, et je te dirai si ton grand-père a fréquenté des putains ou si ta petite amie t'a fait un cadeau indésirable.

Cette dernière phrase fit renaître en moi une appréhension d'un ordre différent.

— Docteur, vos procédés d'analyses s'étendent-ils à l'embryologie?

— Certainement, la gestation entraîne une modification des sécrétions endocrines et humorales.

— Oui, mais pourrait-on établir un diagnostic précis avant l'apparition de tout signe physique?

— Ce qui est vrai pour le fruit doit l'être pour la graine. Les différences sont quantitatives et non qualitatives. Il n'y a pas coupure, mais transformation, graduation, apport, évolution. Ainsi procède la nature, ajouta-t-il, et pour nous, biologistes, la Nature n'a pas de secrets.

Sa suffisance commençait à m'exaspérer.

— Dites-moi, Maître, mon cher Maître, supposons... une hypothèse, bien entendu, que votre femme vous trompe. Eh bien, pourriez-vous en faire la preuve? Ah! ah!... une preuve scientifique, j'entends...

Je me mordis les lèvres. Personne n'ignore que Frau le doktor Keller a des faiblesses, sauf, naturellement, son mari.

Il me jeta un regard par-dessus ses lunettes :

— Voilà une singulière question!

— Je plaisantais. Avouez qu'il y a des circonstances où la biologie même n'est d'aucun secours.

— Vraiment?

J'affectais un maintien assuré.

— Rappelez-vous la phrase de Salomon : « Il y a trois choses qui ne laissent pas de traces : le poisson dans l'eau, l'oiseau dans l'air, et l'homme dans... » Ah! ah! parfaitement.

Il parut s'absorber dans la contemplation de son verre. Je voyais les bulles monter, s'agglomérer, puis éclater avec un petit bruit. Diable d'homme! à quoi songeait-il?

— Ne m'en mettez pas au défi! dit-il brusquement.

— Quoi?

Il tira une cigarette d'un étui de cuir.

— Un cadeau de ma femme, dit-il, en me le tendant. C'est de la peau de Guppy, une grenouille très rare.

— Je sais, fis-je, heureux de cette diversion; elle porte ses petits sur son dos, dans des alvéoles cutanées.

— Tu confonds avec la Pipa d'Amérique; celle-ci est une mère de famille moins dévouée.

Un silence tomba.

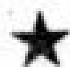
Le maestro s'approcha et joua à nos oreilles un petit air avec un marteau et une scie incurvée. Il ne recueillit qu'un regard indigné du professeur, qui suivait le fil de son idée :

— Même si la fusion du gamète mâle et de l'ovule n'a pas lieu, il y a absorption, échanges osmotiques. Il n'en faut pas plus pour impressionner les éléments sensibles du sang. Zola a écrit, je crois, un roman sur ce sujet. Les littérateurs sont des ânes bâtés, mais, à force de dire des sottises, ils peuvent parfois effleurer la vérité. Il s'agit d'une femme mariée dont l'enfant ressemble moralement et physiquement à un amant de jeunesse, le premier homme qui l'a possédée en lui révélant la volupté. C'est l'imprégnation de la vierge par le premier mâle. Dans tous les haras, on a observé des cas analogues.

J'allais répondre, lorsqu'un garçon annonça que le bar allait fermer. Keller se leva, endossa péniblement sa pelisse, et nous sortîmes avec quelques consommateurs attardés. La neige avait cessé de tomber. Les rues étaient désertes. Quelques flocons tourbillonnaient encore dans le ciel, imperceptiblement blanchi par l'aube. Un frisson me secoua.

— Marchons un peu, veux-tu?

Au seuil de sa demeure, mon compagnon me souhaita le bonsoir d'un air préoccupé...



Deux semaines plus tard, ayant besoin de quelques tubes de sérum anti-diphtérique, je me rendis au Bioanstalt et, en sortant, tombai sur Keller.

— Ce brave Otto, on ne t'a pas vu souvent à la Faculté, ces jours-ci.

Et, comme j'alléguai de vagues excuses :

— Te rappelles-tu notre soirée à la Weinstube? Nous

étions un peu gris, hein! Excellent Tokayer! Je lui dois l'inspiration de ma découverte : *La Réaction du Cocuage.*

Me prenant par le bras, il me fit rebrousser chemin.

Le Bioanstalt, annexe de l'hôpital Friedrich der Grosse, où l'on traitait les contagieux, transformé par la suite en institut biologique, a pris depuis la guerre une extension à la fois scientifique et commerciale. On y poursuit, sous la direction de Keller, des recherches désintéressées, mais n'importe qui peut y faire effectuer des analyses ou acquérir des vaccins. Le tarif est élevé, mais les produits sont excellents. Officine d'apothicaire et centre d'étude, laboratoire et épicerie, son organisation est bien caractéristique de notre époque. On projette de démolir le bâtiment et d'édifier des laboratoires plus adéquats aux méthodes modernes de la science médicale. En attendant, quelques malades y végètent encore. Pour moi, la vieille annexe ne manque pas de charme. C'est un couvent désaffecté, autour duquel on a groupé de petits pavillons. Les murailles sont vétustes, les escaliers de pierre, les chambres carrelées de briques rouges. On a placé un peu partout des calorifères et des ampoules électriques, sans parvenir à dissiper l'ombre glaciale et cette sorte de mélancolie qui émane des anciens cloîtres. Le jardin est resté intact avec ses buissons rabougris, ses allées herbeuses, et son puits aux ferronneries rouillées. Les malades, logés dans l'aile gauche du bâtiment, crachaient de leur fenêtre dans la verte rondelle de l'eau, mais l'Administration — cette empêcheuse de cracher en rond — a fait boucher le puits et distribuer des crachoirs. Privés de leur unique distraction, les plus valides descendent parfois dans la venelle, la figure mal rasée, un calot sur la tête, la pipe à la bouche, et regardent la fumée des usines se mêler aux nuages gris. En nous voyant, ils esquissaient un vague garde-à-vous, peut-être suggéré par la capote de réforme leur servant de robe de chambre. Le professeur les présentait rapidement au passage :

— Müller, syphilis tertiaire et alcoolisme; Schlauer Kerl, ex-colonial, dysenterie amibienne, aucun intérêt; Goberstein, en observation, prétend avoir été mordu par un chat enragé. Ah! celui-là, c'est mieux : réflexe plantaire inverse et convulsions cloniques. Il a inventé une nouvelle danse de Saint-Guy, et son autopsie ne manquera pas d'intérêt. Pour tout dire, nous l'avons hospitalisé dans ce but. A son entrée, on lui donnait quelques mois à vivre, et voilà trois ans qu'il mange, boit, fume aux frais de l'Administration. C'est un véritable abus de confiance. Comprends-tu cela? un abcès du cervelet, la moelle épinière en purée, et il joue aux cartes, triche, et essaye de violer son voisin de lit lorsque l'infirmier est absent. Alcoolique par-dessus le marché, il aura une fin conforme à ses goûts, car je me propose d'en conserver les meilleurs morceaux.

Très en train, Keller sautillait sur ses petites jambes sans prendre garde à la boue.

— Prenons le raccourci, mon laboratoire se trouve derrière le « Sept ». Il faut que je te tienne en singulière estime pour t'admettre à le visiter. Personne n'y entre jamais, sauf moi et ma collaboratrice.

Je connaissais déjà le pavillon de biologie. Au rez-de-chaussée loge le concierge, auquel une lèpre — en lui rongeant les lèvres et le nez — a procuré cette sinécure. Il soigne les chiens, ratisse les allées, répare la faïence et les machines pneumatiques. Crucha, une petite souillon campagnarde, — de provenance directe, — est plus spécialement dévouées aux génisses fleuries de bubons à vaccin. Elle aide aussi l'infirmière à soutirer, une fois la semaine, non pas du lait, mais cinq ou six pintes de bon sang hémopoïétique aux juments de l'écurie.

Au temps où le professeur entreprenait des recherches sur la tuberculose aviaire, on avait placé partout des poulaillers, et tous les employés se nourrissaient d'œufs frais. Maintenant, le caquetage s'est tu, et seule subsiste l'armée innombrable des réactifs vivants : ratons et cobayes. Il y a des cages dans la cour, sur l'es-

calier, sur les planches des murs et sous le lit de l'assistante titulaire. Elle s'accommode fort bien de ce voisinage, déplorant seulement les petits cris qui la réveillent la nuit. Nous la trouvâmes dans la salle d'hémolyse. Assise devant une table, elle préparait des milieux de culture : eau peptonée, sucrée, glycosée, lactée; bouillons de viande ordinaire ou de Liebig; bouillons de viscères, plus nutritifs; extraits de bile, gélatine, fragments de légumes pour les cocci végétariens, et la gélose, aliment cher entre tous aux germes pathogènes. Par une burlesque association d'idées, je songeai à la « Bonne Ménagère » de Chardin, la pièce, avec ses carreaux rouges, ses tables de faïence, sa verrerie et cuivrerie, ses lapins résignés, son odeur persistante de choux et d'urine, pouvant à la rigueur évoquer quelque cuisine de nos bons restaurants.

— Il y a des lettres pour vous, monsieur le directeur général.

Mais Keller dédaigna le courrier pour me faire les honneurs de son home. Ici le cabinet de travail: machines à écrire, téléphone, livres rongés par les acides, empoussiérés de cendre de tabac, journaux, revues, prospectus; fumier de papier vers le bas et sentant encore l'encre fraîche à la cime, amoncelés en vrac, en piles, en ballots, ou déficelés, écroulés, entrepénétrés — pouvant servir de siège et de lit de repos. Là, le laboratoire : éviers, porcelaines, mortiers, cristallisoirs, centrifugeurs, balançes, séchoirs, pompes à vide, et les presse-papiers des microscopes sous les ampoules voilées. Un peu plus loin, les étuves, avec la respiration asthmatique des becs de gaz, en veilleuse, dans un halo frémissant de chaleur. Des verres coniques contenaient des sérosités de la plèvre, du péricarde et du péritoine, des liquides céphalo-rachidiens, des glaires, des caillots foncés flottant dans un sérum rose pâle ou citrin. Des mucosités lactescentes voisinaient avec de grands bocaux couleur d'ambre ou de topaze brûlée.

Quelque chose sursauta à notre approche, et deux rubis disparurent dans l'ombre, derrière un grillage.

C'était un lapin blanc, vétéran couvert de glorieuses cicatrices, mithridatisé par cent maladies, toutes contractées au service de la science, la mascotte du professeur.

Il lui tendit sans succès une feuille de chou.

— Ce lapin n'a vraiment d'appétit qu'avec une fièvre de... cheval! Imagine-toi qu'il va jusqu'à réclamer lui-même sa piqûre pathogène. Pour le moment, il est au vert, car nous allons lui inoculer le typhus exanthématique. Une épidémie virulente sévit en Asie Mineure. Trente mille hommes ont déjà péri. J'ai là quelques échantillons de bacilles, arrivés ce matin même par avion.

Ayant poussé une porte, j'aperçus, dans des casiers, des milliers d'éprouvettes bouchées par du coton roussi, et des boîtes de Pétri à demi pleines de gélatine. Toutes étaient rangées avec un ordre méticuleux, pourvues d'étiquettes et de signes-repères. Keller les regardait avec l'allure satisfaite d'un propriétaire champenois devant sa cave bien garnie.

— Voilà un centre de culture unique au monde. On pourra m'opposer les collections biologiques de Moscou et de l'institut Rockefeller. Inférieur en nombre peut-être, je les bats en qualité. Ici, rien que des espèces sélectionnées, bien vivantes, en pleine forme. Quelques-unes viennent de très loin. Ces embryons de filaires ont été rapportés d'Egypte et j'ai recueilli moi-même ces œufs de trématodes dans les marais de Bancoorah. Il y a trois ans, je faisais partie d'une commission sanitaire au Bengale. Mes compagnons, médecins, ingénieurs, officiers, s'intéressaient aux mœurs indigènes, au paysage, à la chasse au tigre, moi au bacille de Hansen. Ah! mon cher, quelle moisson de documents! A observer des formes à peine mentionnées dans les livres, j'éprouvai une émotion comparable à celle d'un collectionneur découvrant une pièce rare dans la boutique d'un brocanteur.

» Une sorte d'instinct me guidait vers quelque paillote indigène. On l'eût crue inhabitée, mais bientôt, dans l'obscurité, je discernai le blanc de deux scléroti-

ques virant lentement dans ma direction, une forme humaine vaguement argentée par place. Des guenilles du pagne, confondues avec les chairs en lambeaux, se dégageait une puanteur insupportable. Je refermai le rideau d'herbe, car il m'eût semblé indécent de voir la lumière du jour éclairer cette abomination.

» Parfois je tombai sur toute une nichée de lépreux. Les hommes frottés de bouse, les membres noueux comme des sarments de vigne, avec des fanons de peau salpêtrée traînant jusqu'au sol; quelque vieille sorcière accroupie, des mouches collées sur les paupières, endormie, peut-être morte sous la filasse de ses cheveux, ou une matrone, obèse, attachée au sol par une jambe squameuse plus grosse que sa taille. Des enfants nus, le ventre bombé, se cachaient dans la paille en poussant des cris aigus. On eût dit, avec leur peau farineuse, de gros rats albinos.

» C'est à Bancoorah qu'il me fut donné de voir un cas de lèpre peut-être unique au monde, le *Facies léonis*, — décrit par Pline dans le vingt-septième livre de son Histoire Naturelle, — et qu'on croyait disparu depuis l'antiquité, balayé comme une souillure de la surface du globe. Bancoorah était remarquable aussi par un marais où les indigènes avaient accoutumé de jeter les cadavres d'hommes et d'animaux. Le soleil exaltait la pestilence de cette fosse commune. Imagine-toi une sorte de plaie du sol, verte de pus, jaune de sanie, crémeuse sur les bords. Une merveilleuse purée de mort. Je serais retourné dans l'Inde rien que pour revoir ce marais-là; mais, depuis lors, les Anglais sont intervenus. On a malencontreusement drainé, cicatrisé la plaie, et les parasites sont allés pondre ailleurs.

» Vers la fin de la guerre, le typhus, apporté par les réfugiés polonais, s'abattit sur la Slovaquie. Les hommes mouraient comme des mouches. On brûlait les cadavres, les maisons contaminées et les agonisants, sans parvenir à arrêter le développement du fléau. De toute la commission sanitaire, une infirmière seule échappa, qui me rapporta ces Proteus X-19.

» Cette ampoule vient encore de plus loin. Je ne la donnerais pas pour son pesant d'or. Elle contient de la moelle épinière d'un gorille poliomyélytique, laquelle servira à préparer une « souche », puis du sérum. Le gorille fut infecté et sacrifié dans sa patrie natale : le Cameroun, et on confia l'ampoule à un voyageur complaisant qui se rendait en Europe, — car ne t'imagine pas qu'on peut expédier une culture de poliomyélite comme une boîte à cigares. Une petite note recommandait simplement : « Fragile; doit être placé dans de la glace. » Sur le bateau et dans le wagon-restaurant où il prit place, notre homme, un débrouillard, remit l'ampoule au maître d'hôtel, en le priant de la déposer dans une chambre frigorifique. La moelle virulente voisina donc avec les quartiers de viandes et les bouteilles de champagne. Si le verre s'était rompu... Brr...! tiens, j'aime mieux ne pas y penser !

» La responsabilité d'un biologiste est parfois terrible. Et que de soins pour conserver la vitalité de ces embryons, les adapter à de nouveaux milieux, transformer leurs caractères, les éduquer! Il faut opérer graduellement sur des familles successives et, parfois, durant des années, avant de les pouvoir utiliser pour la préservation ou la guérison des maladies qu'ils déterminent. Il y a ici des cultures dont la souche remonte à plus de six lustres. »

Il tapa sur un gros registre.

— J'ai là des parchemins permettant de suivre leur filiation, attestant leur origine, oserais-je dire, leurs titres de noblesse. Cette race de bâtonnets biliés a trente ans d'existence, et ces virus rabiques descendent directement de ceux recueillis par Pasteur dans la moelle d'un chien enragé.

Dans les tubes ensemencés, on distinguait à la loupe les noyaux originels autour desquels s'agglutinaient les lignées les plus récentes, graduellement amincies sur les bords. Des colonies véhémentes avaient crevé la surface du bouillon, grimpaient sur les parois de verre, auraient envahi le laboratoire, seraient parties à la con-

quête du monde, sans le bouchon de coton qui les emprisonnait; d'autres se dissimulaient au fond : moisissures amies de l'ombre, anaérobies qu'un peu d'oxygène mettait mal à l'aise. Dix générations de vibrions septiques avaient vu le jour dans cette couveuse à thermostat, menacées d'anéantissement à la moindre différence de température, et le professeur ne pouvait encore se souvenir sans frémir du froid accidentel qui avait fait périr la fleur d'une aristocratique lignée, dépouillée peu à peu de sa virulence.

— Certaines espèces, m'expliqua-t-il, s'étiolent en dépit de toutes les précautions. Issues des riches foyers de pestilences orientales et transportées dans nos serres, elles finissent par s'éteindre, mais la plupart s'acclimatent et profitent à merveille.

Un mince sourire joua sur ses lèvres.

— Tu ne saurais imaginer à quelles fornications peuvent se livrer les plus banaux des microbes : noces incestueuses, accolements doubles, multiples, tout leur est bon.

— Ces organismes inférieurs...

Il m'interrompit.

— Inférieur? un microbe! Un petit grain de vie capable de réaliser couramment, en quelques secondes, le miracle que l'Eternel accomplit sur la personne d'Adam après toute une éternité de méditation. Mais pouvoir engendrer sans collaboration, par abandon d'une partie de soi-même, c'est être supérieur à la Mort.

Avec un stylet de platine, il agita un bain visqueux.

— Ici, Onan est fécond et sa petite famille bénie du Seigneur prolifère à miracle dans cette bonne confiture.

Tout à son affaire, il ouvrait des tiroirs, entassait les boîtes de Pétri comme un garçon de café les soucoupes, alignait des plaquettes, réglait les microscopes. Il me montrait les bacilles de Koch dans les deux phases de leur évolution, les sphérules, d'acquisition récente, et les vieux bâtonnets chers aux poètes romantiques, fouisseurs indolents de nos alvéoles pulmonaires, plongés dans une géhenne de sérum bilié, leur enveloppe

graisseuse dissoute, et se mourant à leur tour de consomption.

— Voici d'autres bâtonnets sur frottis. Ces fragments de cils sont des vibrions cholériques nageant dans une goutte d'eau salée, et ces petits poulpes des amibes de la dysenterie.

Ce fut ensuite le tour des bons microbes, — dont le mercantilisme s'est emparé, — les levures, les ferments lactiques vendus par les crémières dans de petits pots exprès et, en passant, quelques espèces rares, exigeant des lits de gélose ou de peptone glycosés.

— Tu peux être assuré que ces champignons ne manquent de rien, affirma mon cicerone.

Et, sans me laisser le temps de souffler :

— Passons maintenant à un autre rayon. Ces orgues de verre sont des tubes à hémolyse. Quel peintre pourrait tirer de sa palette cette gamme de rouges, étendue depuis le brun jusqu'au vermillon! Que dis-tu de ces tons rouillés, de ces feuilles mortes, de ces capucines, de ces caillots vineux, de ce velours cramoisi, de ce pourpre royal. Le sang! Comme je comprends certains sadiques! Cette liqueur magnétique, cette boue tiède, ce doit être une volupté de la voir couler d'un corps jeune et sain. Nous, quand nous la recueillons, c'est souillée, viciée, tournée comme du lait suri. Ces sangs appartiennent à tous les spécifiques de la ville. Chaque tube porte, comme tu le vois, une date et des chiffres de référence. Il y a de quoi jeter le scandale et le déshonneur sur les meilleures familles de Berlin...

» Mais voilà une petite fiole qui touche plus directement à l'objet de notre entrevue. Au fait, cette question dont tu croyais m'embarrasser, jetée dans la conversation comme une plaisanterie, depuis longtemps déjà je me l'étais posée. Eh bien! ce soir-là, à la Weinstube, dans les fumées de l'ivresse, j'ai entrevu la solution. Ce n'était encore qu'un embryon difforme, mais elle a pris corps depuis. J'ai déjà fait de nombreuses expériences, et toutes ont abouti à des résultats positifs. Au fond, rien de plus simple. *Il s'agit de faire ap-*

paraître dans le sang de la femme un anticorps spécifique du mâle qui l'a possédée. Connais-tu Müller?

— Votre garçon de laboratoire ?

— Mais oui, tu as l'air de tomber des nues. Müller vient de se marier avec la blanchisseuse du dispensaire. Une petite créature charmante et sage! Ça, je puis te l'affirmer. Lorsqu'elle était jeune fille, elle venait m'apporter mon linge. Un matin, j'étais encore couché, elle entre et pose sur mon lit une paire de chaussettes et des chemises bien empesées. J'entr'ouvre un œil et vois deux joues et une coquine de gorge, quatre rondeurs tentantes en diable et à bout portant, si l'on peut dire. Tu l'ignores peut-être, mais je suis un homme du matin. Les meilleures idées me viennent le matin. Bref, mon cher, j'ai reeu une calotte, oui, moi, le professeur Keller. Mais nous sortons du sujet. Les jeunes époux s'adorent et nous pouvons présumer qu'elle n'a pas encore d'amant. Eh bien, voici un sérum où entre un peu de sang du mari. Je verse une goutte de ce flacon et encore de celui-là.

Il inclinait l'éprouvette devant la lumière; la goutte s'élargissait, le liquide prenait une teinte foncée, virait au violet.

— Et maintenant, à la femme. Je place les deux échantillons dans cet analyseur. Vois, contrôle : *les raies occupent la même position et leurs teintes sont identiques.*

» Passons de la combinaison binaire à la ternaire, plus commune. Il s'agit d'une personne de ma connaissance. Je tairai donc son nom et celui de son complice. *Ici on peut déceler dans chaque sérum mâle une raie caractéristique verte et rouge qui, combinées, donnent la teinte orange intermédiaire, précisément fournie par le sang de l'épouse adultère.*

— Si j'ai bien compris, votre appareil permet d'additionner les effets colorés correspondants aux différents « antigènes » mâles?

— Parfaitement. Et de comparer la couleur résultante à celle de la « sensibilisatrice » formée dans le

corps de la femme, si ses partenaires ont bien rempli leurs devoirs.

» La mesure reste valable pour les éléments très nombreux mais toujours distribués suivant une figure déterminée. On peut se représenter une sorte de rosace: des satellites mâles gravitant autour d'un centre femelle. La Nature semble avoir une prédilection pour la symétrie rayonnante. Au fond, je me demande...

— Quoi donc, mon cher professeur?

— Si une femme qui trompe son mari n'obéit pas... comment dirais-je... à une impulsion supérieure, à une nécessité conforme aux besoins de l'espèce. Le cocuage a été pratiqué à toutes les époques et par tous les peuples de la terre; son origine se confond avec la naissance de la première famille. Il n'est pas de tradition plus répandue, et le sang de millions de cocus coule en chacun de nous qui sommes, dans les langes encore, des cocus en puissance. Je présume que le groupement de trois unités constitue un progrès sur celui de deux unités seulement; le premier doit donner un ensemble plus harmonieux, une forme triangulaire d'équilibre plus stable.

» Prends garde, mon ami : il y a dans cette observation les germes d'une théorie philosophique, très ample, susceptible d'être confirmée par les théories modernes sur la constitution de la matière; mais je doute qu'elle soit de nature à apaiser les cocus, en général peu sensibles au raisonnement. Pourtant, je ne désespère pas de voir cette espèce s'améliorer comme il apparaît déjà par les maris complaisants. Les sentiments évoluent au cours des siècles. Vois comme le rut a été perfectionné. Toute une forêt a poussé autour du tronc originel.

» Nous arriverons sans doute un jour à effacer jusqu'à la trace de cette bestiale jalousie, héritée de nos ancêtres. Le partage sera non seulement admis, mais apprécié. On verra alors des humains groupés, vivre en symbiose parfaite, échanger des sentiments agréablement combinés. On pourrait même imaginer des échan-

ges entre satellites voisins, d'autres liaisons encore plus complexes, mais là ma réaction serait en défaut. Il en est de même si la sensibilisation est de date lointaine. Mais il ne faut pas être trop exigeant; c'est déjà assez beau comme cela. »

Je hasardai une objection:

— Deux individus ne peuvent-ils fournir les mêmes aglutines?

— La probabilité est de un sur cent mille: celle des exceptions aux lois scientifiques les mieux contrôlées. Cet appareil est un spectographe-photomètre perfectionné; la moindre différence de nuance ou de position spectrale ne peut passer inaperçue.

— Voici maintenant du sérum de vierge. J'ai eu, tu le conçois sans peine, beaucoup de mal à m'en procurer, car la réaction exige l'apparition des humeurs postpubères. Examine cette éprouvette. Que vois-tu ?

— Rien.

— C'est cela, transparence absolue. Blancheur, symbole de la virginité, neige, fleur d'oranger, voile de mariée! La science confirme le préjugé populaire, matérialise en quelque sorte une image ingénue. Jeu de langage, ou correspondance, accord? Certaines idées s'imposent à nous pour des raisons que la raison est impuissante à percevoir. Il y a, entre les êtres et les choses, les mots mêmes, des affinités subtiles. Les poètes les perçoivent quelquefois.

Il resta un moment songeur.

— Qu'est-ce donc, cela? Parcelle de vérité, une preuve que nos efforts ne s'égarent pas ? Oui ! je le crois, il n'est pas qu'illusion, mirage, artifice, le petit royaume édifié par l'homme, mais un reflet de l'Autre.

Keller avait accoutumé de jeter ainsi dans une conversation les conclusions de ses méditations en négligeant les chaînons intermédiaires. Je le suivais difficilement. Avait-il fait réellement une découverte importante, s'abusait-il sur lui-même, ou, hypothèse plus probable, se jouait-il de mon ignorance? Je me souvins de cette plante poussée dans un bocal, cristallisation

chimique qu'il avait voulu faire passer à mes yeux pour une génération spontanée. Comment prendre au sérieux ces propos à bâtons rompus, entremêlés de coq-à-l'âne et de plaisanteries? Je l'épiais, scrutant la petite ride au coin des paupières, par laquelle il se trahissait involontairement, mais son visage était grave et fermé. Il donnait l'apparence d'un homme calme, sûr de lui, mais je m'aperçus que ses doigts tremblaient en se refermant sur le col d'une pipette.

— Tiens cela, mais prends garde, il n'en faut pas perdre une goutte. C'est une liqueur infiniment précieuse, c'est le sang de ma femme, de ma chère Dorothée.

— Comment, vous voulez...

— Oui! Je n'ai pas encore tenté l'épreuve. Je tenais à ta présence. J'ai dû me procurer par ruse un peu de ce sang précieux. Comment lui expliquer? Et puis, ma Dorothée n'aurait pas compris. Elle n'aime pas les expériences, vois-tu. Elle méprise la science. Ce matin encore, elle m'a dit : « Tu passeras chez ma couturière, nous dînons chez les Goldchmidt, et ma robe doit être prête pour samedi.

» — Mais, ma chérie, j'ai un travail important...

» — Une grenouille à disséquer, sans doute? »

— Conçois-tu cela, Otto? Une grenouille! Au moment où j'allais tenter l'expérience décisive de ma carrière! Ainsi sont les jolies femmes. Poitrine pesante et tête légère. Et nous les aimons! Ah! pourquoi ne m'a-t-il pas été donné d'avoir des instincts contre nature, comme tant d'autres! S'il n'était pas trop tard, j'aurais tenté de me rééduquer. Non! pas ce flacon, l'autre. Verse toi-même une goutte; une, exactement. Glisse cette lamelle dans l'objectif. Maintenant, regarde, oui, toi-même, je le veux!

Sa voix s'était imperceptiblement altérée; il eut l'air d'être à bout de souffle, puis, avec une brusquerie qui me fit sursauter :

— Qu'attends-tu ? Tire l'oculaire, règle la vis ! Eh bien ?

— Je ne distingue rien.

— Comment? Quelle teinte?

— La solution est incolore.

— Tu es aveugle!

Il me bouscula, colla à son tour l'œil contre l'oculaire et resta quelques secondes comme un homme pétrifié.

— Blanc... C'est impossible! Voyons, j'ai pourtant procédé avec rigueur.

Il se mordit les lèvres, et je compris qu'il récapitulait mentalement toutes les phases de l'opération.

— Aucune erreur possible. Ma théorie est en défaut ou... ma femme est vierge!

Il partit d'un éclat de rire.

— Vierge, qu'est-ce que tu dois penser de moi, mon brave Otto?

Et, allumant une cigarette, redevenu très calme :

— Allons, il faut en prendre mon parti. Je me suis fourvoyé. Logique, raisonnement, lois! Peuh! aucune solidité. Ce rond de fumée. Un souffle passe et il ne reste rien. Tu avais raison, et Salomon aussi. Les maris seront trompés sans le savoir, et celà vaut peut-être mieux ainsi. C'est fini! N'en parlons plus!

— Mais...

— Tu n'as pas encore compris? Quel empoté! Je me suis gaussé de toi, mon pauvre Otto. Et maintenant je désire être seul. Tu connais le chemin. Bonsoir!

Je le quittai, passablement interloqué. Toute la soirée, cette histoire me trotta par la tête. Je fis des rêves absurdes, mais le lendemain je n'y songeai plus. La taille de ma petite amie commençait à s'arrondir et, avec les examens de fin d'année, c'est plus qu'il n'en faut pour rendre soucieux un étudiant. Quelques semaines se passèrent, lorsque je reçus une lettre à l'entête de la Faculté :

Mon cher Otto,

Lorsqu'un terme fait exception dans une série régulière, il ne faut pas conclure immédiatement à l'erreur. Il peut se trouver en deçà de la fonction ou sur une coupure. Il est

de la biologie comme des mathématiques où l'ambiguïté surgit « au passage à la limite ». Plusieurs solutions se présentent, et rien ne guide le choix en faveur de l'une d'elles. Ma formule est exacte, sauf au point où les extrêmes se touchent; car si le blanc est l'homogénéité et la candeur parfaite, il peut être aussi un composé d'impuretés, de tous les vices, de *toutes les couleurs.*

HANS KELLER
Professeur démissionnaire de la Faculté de Berlin.

Je relus cette singulière missive sans comprendre, puis soudain j'entrevis la vérité. Il y a dans l'infortune conjugale, lorsqu'elle touche autrui, des éléments de comique bien connus. Je fus secoué d'un rire irrésistible, dont le paroxysme confinait à l'hystérie; si bien que Maria accourut de la pièce voisine.

— Qu'as-tu?

Je m'assis et, un peu calmé, m'essuyai les yeux.

— Ma chérie, c'est la faute à Keller, un homme remarquable, mais cocu... au delà de toute expression!

— Je ne trouve pas ça drôle, me répondit Maria, qui est une petite femme posée, avec beaucoup de tête.

S. S. HELD.

CHANT FUNÈBRE

Près du col rempli d'ombre où le soleil s'éteint
Sans éclairer le ciel d'un feu même lointain,
Octobre va mourir parmi les feuilles d'ambre,
Et, debout près de lui, son frère aîné, Septembre,
Pâle, silencieux, serré dans son manteau,
Ressemble aux vieux bergers qui n'ont plus de troupeau,
Tandis qu'au fond des bois, grimpant de roche en roche,
Novembre fait sonner un pas qui se rapproche.
Septembre a soupiré... Le jour tombe... Ils sont las,
Ils se sont reconnus, mais parlent presque bas.

SEPTEMBRE

Voyageur des brouillards qui te crois jeune encore,
Et qui viens du pays funèbre où je descends,
Demain j'aurai franchi le fleuve sans aurore,
Et toi, sur les rochers que la rouille dévore,
Tu seras le pasteur des songes finissants.

Je résigne en tes mains, sans colère et sans plainte,
Le sceptre de bois mort et le manteau de roi.
Plus loin que le Léthé, j'irai chercher l'empreinte
De tes pas échappés au sombre labyrinthe.
Mais qu'une étoile, au moins, brille dans le ciel froid!
J'ai peur...

NOVEMBRE

Tous les oiseaux sont morts dans le feuillage.
Le vent qui, trop longtemps, fit gémir de douleur
Les sapins, sur la crête, est mort... Le gel ravage
Les airelliers sanglants, les herbes de l'alpage,
Et flétrit chaque nuit quelque dernière fleur.

SEPTEMBRE

Mais quand je dépassai la maison forestière,
De cèpes frais coupés le seuil était couvert.

Ils avaient, ce matin, poussé dans la bruyère.
Si l'âme des grands bois ne meurt pas tout entière,
Pourquoi périr moi seul sans attendre l'hiver?

OCTOBRE

Quel inutile écho trouble mon agonie
Et parle du matin quand je ferme les yeux?
Moi qui t'avais chassé, ma victoire est finie.
Du fond des jours anciens ton âme inassouvie
Prétend-elle après moi renaître aux mêmes lieux?

D'un rêve, hélas! trop beau, tu n'as su te défendre,
Si dans tes faibles mains tu penses retenir
Les vendanges d'un mois déjà réduit en cendre.
Pour mieux blesser mon cœur tu viens me faire entendre;
Septembre, ton sanglot qui rend le souvenir.

L'orgueil de tes matins, en vain tu le célèbres.
Certes, si tu vivais, tu sentirais mon bras
Sur toi s'appesantir. Mais tout cède aux ténèbres.
En mourant je te livre aux puissances funèbres:
Tu peux les supplier, elles n'écoutent pas.

NOVEMBRE

Notre dernier moment, sitôt notre naissance,
Est un dieu familier que nous choisit le Sort.
L'inexorable Hiver dans mon sillage avance:
Moi-même, en triomphant, j'ai perdu l'espérance.

SEPTEMBRE

La mémoire et l'amour me suivent dans la mort.

Tant qu'une feuille fraîche au vent du ciel frissonne,
Tant qu'un lit noir de mousse enfonce sous mes pas,
La fille du ravin, quand le jour abandonne
Le carrefour humide où ne passe personne,
Près des cascades pleure et m'appelle tout bas.

C'était... Je me souviens du torrent qui résonne
Dans la longue douceur d'un crépuscule en feu.
Les châtaigniers sur nous renversaient leur couronne
Transparente; la combe, en ce précoce automne,
N'était qu'un fleuve d'or montant vers le ciel bleu.

Des clairières du soir cette nymphe était reine.
Moi, seulement épris d'un mirage trompeur
Qui reculait toujours plus loin de frêne en frêne,
Ses yeux lourds de désir me troublèrent à peine.
Vers un but inconnu je suivis mon erreur.

Quel inquiet démon, pour achever ma perte,
Fermait alors mon cœur aux plaintes de l'amour?
Cette enfant, par l'eau vive et la montagne offerte,
Voyant l'été jaunir dans la pénombre verte,
Songeait qu'il serait vain d'attendre mon retour.

Je disais: « Grâce aux dieux, mon destin qui commence
M'offrira n'importe où d'autres soirs aussi beaux. »
Et soudain, je fus seul devant la nuit immense:
Hostile, un croissant d'or brilla dans le silence
Des pins chétifs veillant sur les derniers coteaux.

Ciel consumé d'ardeur, lumière avant la brume,
Et toi, dans l'herbe haute enfonçant tes bras nus!...
Quand je revins, à l'heure où le couchant s'allume,
Les feuilles et les fleurs chaviraient sous l'écume
Des grandes eaux. Mon cœur ne vous retrouva plus.

Pourtant, Nymphe des prés, tu demeures vivante
Dans ces monts que l'hiver a clos derrière moi.

NOVEMBRE

Cette image d'amour que ta tristesse invente
A fui. N'en cherche plus la couleur décevante,
Et quand il faut partir, maîtrise ton émoi.

SEPTEMBRE

Les reflets dont le peuple innombrable m'escorte,
Dans l'ombre, dans l'hiver, commencent à pâlir.

NOVEMBRE

Le brouillard, en tombant des cimes, les emporte.
Il te pousse avec eux jusqu'à la sombre porte
Où la Nuit vous attend pour vous ensevelir.

LOUIS PIZE.

LA MAISON CONRART
OU
LE BERCEAU DE L'ACADÉMIE

—

I

La rue Saint-Martin, à Paris, n'a point cessé d'être marchande, mais l'est aujourd'hui avec moins d'honneur que jadis, car elle abrite plus d'un commerce, et les ruelles qui y débouchent appartiennent aux mauvais garçons et aux folles filles dont la fontaine Maubuée est le rendez-vous. Il n'en allait pas de même au XVII[e] siècle, elle était alors en bon renom: qui avait là pignon sur rue était qualifié honorable homme et passait pour notable à juste titre.

Sensiblement de même largeur que maintenant, elle était bordée par des maisons dont les plus neuves alternaient la pierre et la brique en assises régulières; les autres, construites principalement en bois, présentaient sur la voie publique les saillies successives de leurs étages jusqu'au faîte aigu coiffé d'ardoise. Point de numéros, des enseignes. De grosses bornes préservaient les façades, et permettaient aux cavaliers de se mettre commodément en selle. Au milieu de la chaussée coulait un ruisseau que les pluies enflaient parfois et que se gardaient alors de côtoyer, crainte d'éclaboussures, les bourgeois qui estimaient avoir droit à tenir le haut du pavé.

Il y avait déjà dix ans que le roi Henri était mort, assassiné dans sa grand'ville, et que régnait Louis XIII, lorsqu'un beau jour de 1620, sortit du logis placé sous l'enseigne de *L'Echarpe royale* un jeune homme austè-

rement vêtu de noir. Agé de dix-sept ans, il était brun, maigre et pâle, avec de beaux yeux remplis de feu dans un visage plutôt disgracié. Il fit quelques pas, regarda autour de lui, puis, ayant sorti de sa poche des jarretières garnies de rubans nacarat, il les enfila vivement à ses chausses et assujettit à ses souliers les roses que la mode exigeait pour qu'on fût galant. Il passa ensuite la main, non sans ennui, sur ses cheveux coupés trop court à son gré, enfonça résolument son chapeau, et continua son chemin d'un air dégagé en chantonnant les vers qu'il avait rimés pour une belle d'un quartier d'où il entendait bien s'élancer vers d'autres conquêtes:

Adieu donc, belle bourgeoise
Pour qui j'ai tant soupiré;
Mon mal est désespéré :
Le poulailler de Pontoise
Me doit emmener demain,
Si ton cœur, belle bourgeoise,
Me doit emmener demain,
Si ton cœur n'est pas humain.

On entendra la sonnette
Qui fera drelin din din,
Et tout le long du chemin
Quelque panier qui craquette;
Cependant, je pars demain,
Si ton cœur n'est pas humain.

Aurais-tu bien le courage
De me voir, le vent au nez,
Assis entre deux paniers,
Comme un vrai coq de bagage?
Cependant, je pars demain
Dedans ce bel équipage,
Cependant, je pars demain
Si ton cœur n'est pas humain.

Le portail de Saint-Merry dépassé, il allait gaillardement vers la place de Grève et le tir à l'arc, quand il s'arrêta pétrifié à la rencontre soudaine d'un vieillard dont le sévère aspect lui rentra dans la gorge la fin du dernier couplet. Celui-ci s'était arrêté aussi, face au jeune

muguet, si près que leurs têtes se touchaient ou peu s'en fallait. Sans lui dire mot, mais le regardant droit dans les yeux d'une façon singulièrement impérative, il lui fit signe de faire demi-tour. Valentin Conrart, tout penaud, suivit son père et rentra derrière lui dans la maison dont la porte bardée de fer se referma sur eux.

Intérieurement, on eût pu s'y croire à Bruges ou Amsterdam aussi bien qu'à Paris. Eclairée par de petites vitres serties de plomb, la salle où le père et le fils étaient entrés, tendue de cuir fauve, avait des coins d'ombre où étincelaient seuls les cuivres chaque jour frottés par les bras vigoureux d'une servante flamande, et de la poutre médiane du plafond descendait un lustre semblable à ceux qui se voient encore en Hollande dans les synagogues et les temples. Une cheminée à grand manteau se détachait sur le fond d'une tapisserie où des personnages représentatifs des Vertus étaient immobiles, comme s'ils n'eussent pas été moins anxieux que le jeune homme d'entendre ce que son père allait dire. Mais Jacques Conrart n'eut garde de parler, et c'était d'autant plus inutile que déjà, dépouillant de lui-même les malencontreux rubans, son fils les avait jetés à terre. Il lui montra seulement la devise de leur famille inscrite avec leurs armoiries sur le vitrage : *Fugat omne vœnenum* (*Loin de moi tout poison!*) Puis il lui désigna du doigt le portrait d'un personnage rigide et pâle, vêtu comme au temps des guerres de religion; il posa une Bible reliée en parchemin blanc sur la table de chêne ciré qui occupait le centre de la pièce, et sortit, laissant à ses réflexions Valentin encore interdit.

§

Si l'année 1603 avait vu naître à Paris l'aîné de ses fils, Jacques Conrart, lui, bien que signant « bourgeois de Paris », avait reçu le don de la vie à Valenciennes, mais de tragiques événements lui avaient fait quitter de bonne heure le Hainaut.

Vers 1560, en effet, les doctrines de Calvin commencèrent de s'y répandre malgré les Espagnols, maîtres alors des « Pays-Bas catholiques ». C'est ainsi qu'à Valen-

ciennes, deux parpaillots qui se prétendaient diacres et s'étaient mêlés, Dieu sait comment, de chasser le diable du corps d'une fille possédée, condamnés à être brûlés sur le marché à l'aube du 27 avril 1562, mais délivrés par un tumulte populaire, avaient acquis de ce chef le surnom de « maubrûlés ». Puis, en juin 1566, sévirent des brise-images que favorisait entre autres Pierre Conrart, échevin de la ville. Leur fureur n'épargna même point les ex-voto déposés devant une image miraculeuse de la Vierge, dans la chapelle Saint-Pierre, « qui est, dit le chroniqueur Simon le Boucq, au rang de la maison échevinale de Valentienne ». Les troubles avaient été tels qu'en novembre de la même année le sire de Noircarmes, envoyé par la duchesse de Parme, dut entamer le siège d'une cité qui ne se rendit qu'après une opiniâtre résistance, le 23 mars 1567 à midi.

C'était le dimanche des Rameaux.

A l'entrée de la ville, écrit l'historien Pierre d'Outreman, les soldats rencontrèrent des troupes de femmes et d'enfants, portant des rameaux verts en main, et d'un accent lamentable implorant la foi et miséricorde des vainqueurs. Il n'y eut ni massacre, ni pillage.

Mais il ajoute:

Les plus coupables de ces troubles et révoltes furent appréhendés et exécutés. L'espace de deux ans entiers, on ne vit presque semaine où l'on n'exécutât à mort quelque bourgeois, et souvent un bon nombre à la fois, ce qui donna tant de frayeur, même aux bons et innocents, que plusieurs quittèrent volontairement la ville et le pays, et allèrent chercher du repos, emportant quant à eux une partie des manufactures et du trafic.

Pierre Conrart fut l'un des suppliciés. Le 18 janvier 1568, il monta avec dix-neuf autres bourgeois sur l'échafaud dressé en face de la chapelle Saint-Pierre, près la Croix-au-Ceps. Quant à ses enfants, Jean Conrart, « mercier », cité à comparaître aussi devant le duc d'Albe, les emmena en France avec lui, et c'est ainsi que, parvenu à l'âge d'homme, Jacques Conrart, fils du malheu-

reux échevin hennuyer, épousa, le 14 juillet 1602, la fille d'un échevin parisien qui était lui-même d'origine valenciennoise, Valentin Targer. Elle avait nom Péronne; il en eut trois fils et deux filles.

Jacques Conrart conserve en son cœur l'amour de sa patrie d'origine, — opprimée, estime-t-il, par le double joug de Rome et de Madrid, — puisqu'il a donné à son premier-né ce nom de Valentin qui rappelle une ville autrefois fondée par l'empereur Valentinien; mais la mémoire brûlante des heures affreuses, du martyre enduré par son père pour l'intégrité de la foi, ne le quitte pas et communique à sa vie entière une austérité passionnée. Il a élevé son fils dans ces souvenirs et dans cette austérité, dans le culte de Genève et l'horreur de « Babylone ». Même il a poussé le rigorisme — et qui sait? l'antipapisme — jusqu'à ne vouloir lui faire apprendre latin ni grec, le destinant aux finances plutôt qu'aux dangereuses lettres, et craignant surtout pour lui l'air contagieux du monde.

A quoi bon la langue de l'Eglise Romaine, puisque Marot a traduit les psaumes pour la Sainte Eglise? On les chante en français au temple de Charenton où la famille Conrart va chaque jeudi assister à la Cène. Ce jour-là, une sœur de Jacques, Marie, qui a épousé un gentilhomme de la maison du Roi, Muisson, — autre Valenciennois d'origine, — se joint avec ses enfants à la petite troupe. Il est tacitement convenu que sa fille aînée, Madeleine, épousera un jour Valentin, d'autant qu'à défaut de beauté elle montre les vertus solides qui font le bonheur durable d'un foyer.

Pourquoi faut-il qu'une sœur de Péronne, Marie Targer, ait épousé un catholique de Dreux, Godeau! A quinze ans, leur fils Antoine marque déjà la plus regrettable frivolité de caractère; il s'étudie à se parer pour plaire, rehausse de talons rouges sa petite taille, abuse des rubans et des aiguillettes, s'essaie à rimer des bouquets à Iris, incite — qui pis est! — Valentin à en faire autant. A quoi cela peut-il les mener l'un et l'autre?

Jacques Conrart roule aujourd'hui ces pensées dans sa

tête. Il songe aussi à son voisin Gombauld, logé à l'enseigne du *Barillet* dans une chambre de la rue des Etuves, car Job n'était pas plus pauvre. Il en a pitié, d'autant que ce poète est bon calviniste, mais il regrette de l'avoir pris parfois dans son carrosse pour aller à Charenton. Gombauld a dû faire lire à Valentin ce roman qu'il polit et repolit sans cesse, *Endymion,* où, jadis amoureux de la reine Marie de Médicis, il l'a représentée sous les traits de Phœbé; telles fréquentations, telles lectures ne valent rien pour la jeunesse.

Et, cependant, demeuré debout dans la salle où son père l'a laissé en proie au regard fixe de Pierre Conrart, Valentin est assailli par les souvenirs de la persécution et le remords d'avoir voulu se déguiser en mignon de cour. Repris par ses hérédités, il s'accuse en son cœur, infidèle à la race des martyrs, d'avoir cherché l'occasion du péché. Lui qui chantait tout à l'heure un air du siècle, il entonne le psaume du repentir, il implore le sévère Jéhovah de l'Ancien Testament:

Las, en ta fureur aiguë,
Ne m'argue
De mon fait, Dieu tout-puissant...

Puis, la tête baissée, il se remet au travail entrepris sous la direction de David Lixe, ministre de Charenton; il copie pour le libraire les Mémoires de Plessis-Mornay, gentilhomme normand, pilier de l'Eglise Réformée aux temps désastreux de la Ligue.

II

En cette même année 1620, Jacques Conrart meurt.

Valentin devient chef de famille, mais sa mère est là pour le guider et l'appuyer. Femme forte au sens biblique du mot, pour laquelle il aura toujours autant de respect que d'affection, elle veille à l'éducation de ses deux autres fils, Jacques et Pierre, autant qu'à celle de ses filles, Marie et Péronne. En tout, les desseins du père sont suivis et continués: 1624 voit reconstruire le temple de Charenton plus vaste et plus beau, en même

temps que le premier volume des *Mémoires* de Plessis-Mornay paraît sous les noms de David Lixe et Valentin Conrart.

Trois années ensuite, sa fortune permet au jeune homme d'acheter la charge extrêmement honorable de « conseiller-secrétaire du Roi et de ses finances, maison et couronne de France ». Sa joie serait grande si, à l'automne de 1627, Louis XIII et Richelieu n'entamaient le siège de la Rochelle, citadelle maritime où se sont renfermés ses frères, les irréductibles Protestants de l'Ouest. Il leur faudra, hélas! capituler par la famine au bout de onze mois. Durant ce temps, le cœur de Valentin Conrart n'a battu que pour eux: ce n'est pas lui, certes, qui souscrirait à l'ode triomphale écrite alors par Malherbe!

L'année suivante, toutefois, la grâce d'Alais semble un bienveillant statut accordé aux Réformés, un gage de paix durable entre eux et les catholiques. Le petit-fils du martyr respire: sans que sa conscience le lui reproche, il peut désormais faire aux lettres la part qu'elles réclament impérieusement dans sa vie.

Il apprend, sinon le latin, dont au témoignage de Balzac il ne fut pas tout à fait ignorant — « Je crois que vous êtes un imposteur, et que si vous n'avez pas appris le latin, il vous a été révélé » — du moins assez d'italien et d'espagnol pour converser en ces langues, que les belles du temps ne lui eussent pas permis d'ignorer. Il a plus de souci de leur plaire qu'à sa cousine Madeleine Muisson, et si sa mère le presse d'épouser celle-ci, il sait l'écarter doucement avec la déférence qu'il lui doit. Au besoin s'excuserait-il sur sa santé qui, dès lors, n'est pas trop bonne.

L'effort qu'il faisait, assure Tallemant des Réaux, la peine qu'il se donnait et la contention d'esprit avec laquelle il travaillait, lui envoyant tous les esprits à la tête, il lui vint une grande quantité de bourgeons; pour cela, car c'était une vilaine chose, il se rafraîchit tellement que ses nerfs débilités (outre qu'il est de la race des goutteux) furent bien plus susceptibles de la goutte qu'ils n'eussent été.

Même en cet état d'ailleurs, la passion de rimer l'agite encore et lui fait écrire, rival de Faret ou de Saint-Amant, telle chanson bachique:

Ote-moi cette limonade,
C'est un breuvage de malade.
Donne-moi de ce vin nouveau,
Mais donne-le-moi sans mélange.
Je n'en veux point de ce tonneau,
Prends garde qu'on ne me le change.

Son rouge a pour moi tant de charmes
Que je veux porter pour mes armes
De gueule à la bouteille d'or,
J'entends à la bouteille pleine
De ce jus tiré du trésor
Ou d'Argenteuil, ou de Suresnes !

....
Le vin de la basse Allemagne
Est un petit vin de campagne
Qui ne sert qu'à laver les reins,
Mais celui de notre Champagne,
D'Aï, d'Avenay, Laon et Reims
A peine le cède à l'Espagne.

Ainsi le futur secrétaire de l'Académie fait-il ses premières armes dans une carrière où il doit apporter par la suite plus de gravité, mais sans jamais renoncer entièrement au droit de se divertir de ses fonctions par un élégant badinage.

Pour l'heure, il se contente de loger son cousin Antoine Godeau, quand celui-ci vient de Dreux à Paris, porteur d'un bagage accru chaque fois de sonnets aiguisés en *concetti* ou de ballades imitées de Voiture. Puis les deux jeunes gens font la connaissance d'un garçon de leur âge et de leur monde, qui est leur voisin. Fils d'un notaire de la rue des Cinq-Diamants, Jean Chapelain, comme Godeau, est petit de taille, mais a de hautes visées: il n'ambitionne pas moins que d'être le premier poète de sa génération. Tout nimbé des rayons qu'a versés sur lui la Phœbé d'*Endymion,* Gombauld, en possession d'une gloire indiscutable, patronne sans jalousie cette renom-

mée naissante et préside, olympien, les réunions littéraires qui se tiennent rue Saint-Martin.

§

Car vers 1629 est régulièrement constitué le cercle Conrart: on nomme déjà ainsi chez la vicomtesse d'Auchy et à l'hôtel de Rambouillet, où ses membres ne sont pas inconnus, la discrète et mince académie destinée à s'appeler un jour l'Académie française.

L'historien de celle-ci, Pellisson, a retracé cet humble début en une page célèbre:

Environ l'année 1629, quelques particuliers logés en divers endroits de Paris, ne trouvant rien de plus incommode, dans cette grande ville, que d'aller fort souvent se chercher les uns chez les autres sans se trouver, résolurent de se voir un jour de la semaine chez l'un d'eux. Ils étaient tous gens de lettres et d'un mérite fort au-dessus du commun : M. Godeau, maintenant évêque de Grasse, qui n'était pas encore ecclésiastique; MM. de Gombauld, Chapelain, Conrart, Giry; feu M. Habert, commissaire de l'artillerie; M. l'abbé de Cérisy, son frère; M. de Serizay et M. de Malleville. Ils s'assemblaient chez M. Conrart, qui s'était trouvé plus commodément pour les recevoir et au cœur de la ville, d'où les autres étaient presque également éloignés. Là, ils s'entretenaient familièrement, comme ils eussent fait en une visite ordinaire, et de toutes sortes de choses, d'affaires, de nouvelles, de belles lettres. Que si quelqu'un de la compagnie avait fait un ouvrage, comme il arrivait souvent, il le communiquait volontiers aux autres, qui lui en disaient librement leur avis; et leurs conférences étaient suivies, tantôt d'une promenade, tantôt d'une collation qu'ils faisaient ensemble. Ils continuèrent ainsi trois ou quatre ans, et, comme j'ai ouï dire à plusieurs d'entre eux, c'était avec un plaisir extrême et un profit incroyable; de sorte que, quand ils parlent encore aujourd'hui de ce temps-là et de ce premier âge de l'Académie, ils en parlent comme d'un âge d'or, durant lequel, avec toute l'innocence et toute la liberté des premiers siècles, sans bruit et sans pompe, et sans autres lois que celles de l'amitié, ils goûtaient ensemble tout ce que la société des

esprits et la vie raisonnable ont de plus doux et de plus charmant.

Telle était, avant la lettre, cette Salente instituée sans bruit dans Paris. On ne s'étonne pas que Fénelon ait ajouté plus tard au texte original ce bref et délicat commentaire, par lequel justice est rendue au père d'une Académie dont Richelieu voulut être le protecteur: « Chacun croit être dans la maison de M. Conrart, qui en fut le berceau. » Maison prédestinée, puisque déjà placée sous l'enseigne de *L'Echarpe royale.*

Le logis, assurément, est des plus propres, la société, choisie, et la collation qu'on y prend, exquise. Voyons-y réunis, comme sur une estampe d'Abraham Bosse, la troupe de ces gens de lettres dont plus d'un a l'air cavalier: Gombauld avec sa fraise antique et ses façons cérémonieuses, Chapelain qui n'a pas encore pendu son épée au croc, Godeau soucieux de porter des canons à la dernière mode, le maître de céans satisfait, quant à lui, si son col de fine toile hollandaise tranche nettement sur son pourpoint noir; n'allons pas oublier l'abbé de Cérisy, qui prélude aux prélats, et son frère le commissaire aux maréchaux de France, que l'Académie voudra toujours s'agréger. Assis autour d'une table revêtue d'un tapis vert, celle-ci est jonchée de livres et de papiers, jusqu'au moment où une servante, entrée à pas silencieux, met une nappe éblouissante de blancheur, place au centre un bassin rempli d'oranges de Chine et de citrons doux, puis dispose en ordre les hanaps qu'emplira l'hydromel. Le feu flambe dans la haute cheminée, l'atmosphère est douce à chacun, les discussions littéraires perdent ici — par quel sortilège? — l'aigreur et la pédanterie qui les font parfois, ailleurs, dégénérer en disputes de cuistres.

Oui, il fait bon vivre chez Valentin Conrart, mais c'est surtout le caractère de l'amphitryon qui rend cette maison merveilleusement propre à réunir la gent parfois irritable des poètes. Il a l'admirable désintéressement des grands fondateurs d'ordres. Encore qu'il sache le prix de la renommée, il ne la recherche pas pour son compte;

il ne poursuit point, comme Godeau, la gloire de Tibulle, ou, comme Chapelain, de Virgile. Il ne vise pas davantage au rôle d'un mécène, quoique obligeant de plus d'une façon envers ceux de ses amis peu favorisés par Plutus. Et souhaite-t-il accroître ses relations autant qu'un de ses commensaux l'a prétendu? Malleville — assure Tallemant — disait qu'il lui semblait que Conrart allât crier par les rues: « A ma belle amitié! qui en veut, qui en veut de ma belle amitié? » Pour mettre ce bon mot à sa place, voyons Malleville le dos au feu et le ventre à la table, tandis qu'au dehors, dans la rue Saint-Martin, les marchands de quatre-saisons font retentir l'air des cris fameux de Paris.

Conrart ne prétend à rien; et s'il désire quelque chose, c'est tout uniment la réputation d'honnête homme, qui va en son temps avec celle de s'y connaître en choses d'esprit.

III

Décidément toujours indiscret, Malleville fut cause que s'introduisit dans la place un homme assez douteux, pour ne pas dire plus, mais bien en cour auprès de Richelieu. Fils d'un procureur de Rouen et quelque temps avocat dans sa ville natale, Boisrobert, en avisé Normand, avait passé du protestantisme au catholicisme, s'était même fait prêtre, et n'en possédait pas moins une réputation à tous égards détestable. Sa grande force était de faire rire le cardinal, qui en avait besoin pour sa santé; il lui servait de gazette. Après avoir passé un après-midi chez Conrart, car il se mêlait d'être bel esprit, il fit à Richelieu un rapport émerveillé. Chose en tout temps incroyable: une réunion de gens de lettres soucieux non pas tant d'éloges réciproques que de réels progrès dans le bon usage du français. L'un après l'autre, il est vrai, font entendre leurs productions, et parmi eux jusqu'à Desmarets, le célèbre auteur d'*Ariane!* Seul le maître de céans ne lit rien; il écoute et, si on lui demande son avis, formule une appréciation toujours juste, tant, nouveau Malherbe, il semble posséder le génie de la langue!

Le Cardinal, à son tour, écoute et réfléchit. De quelle utilité une telle assemblée, uniquement préoccupée d'accroître l'influence et la beauté de la langue française, ne serait-elle pas à l'Etat, si toutefois elle acceptait de sa part un certain contrôle! Elle agirait sur l'opinion, elle servirait ses desseins à l'intérieur et à l'extérieur du royaume; elle contribuerait au rayonnement de la France. Et à l'officieux familier, avec cette décision qui lui est coutumière:

— Demandez à ces personnes si elles ne voudraient point faire un corps, s'assembler régulièrement et sous une autorité publique.

Grande question à débattre. Accepter le contrôle de Richelieu en tant qu'homme d'Etat, c'est à voir; mais en tant qu'homme de lettres, cela demande réflexion plus encore. Son goût est-il sûr? Il affirme à Desmarets que son plus grand plaisir est de faire des vers, il le prouve en collaborant avec les cinq auteurs qui fabriquent en sa compagnie des tragédies d'ailleurs peu goûtées. Mais on sait qu'il admire immodérément ce passage du *Monologue des Tuileries* où, décrivant le « carré d'eau », Colletet fait voir:

> La cane s'humecter de la bourbe de l'eau,
> *D'une voix enrouée et d'un battement d'aile,*
> *Animer le canard qui languit auprès d'elle.*

Tant qu'il lui a donné de sa propre main cinquante pistoles, avec ces paroles obligeantes rapportées par Pellisson, « que c'était seulement pour ces deux vers qu'il avait trouvés si beaux, et que le Roi n'était pas assez riche pour payer tout le reste ». Après avoir de la sorte exprimé son admiration, il a voulu toutefois persuader à Colletet, au lieu de : « La cane s'humecter de la bourbe de l'eau », de mettre: « Barbotter dans la bourbe de l'eau », mais le poète s'en est défendu.

Cet exemple de résistance ne fut pas suivi. Il fallait se démettre ou se soumettre, les membres du cercle Conrart le comprirent pour la plupart. Que leur animateur, tout le premier, n'ait pas accepté sans regret la perte de l'indépendance et de l'intimité au profit d'honneurs non

recherchés, c'est probable. Avec Chapelain, qui méditait alors son *Ode à Richelieu,* il entrevit pourtant qu'une ère nouvelle et glorieuse s'ouvrait pour l'académie née chez lui. Il n'eut garde de refuser pour sa fille, si l'on peut dire, le parti inespéré offert par le tout-puissant ministre.

Donc, on arrêta: « Que M. de Boisrobert serait prié de remercier très humblement M. le Cardinal de l'honneur qu'il leur faisait, et de l'assurer qu'encore qu'ils n'eussent jamais eu une si haute pensée et qu'ils fussent fort surpris du dessein de Son Eminence, ils étaient tous résolus de suivre ses volontés. »

Peu ensuite, Conrart reçut mission de rédiger, outre les statuts, les lettres patentes pour la fondation de l'Académie Française; car, déjà secrétaire du roi, il fut élu unanimement secrétaire perpétuel de la Compagnie au début de 1634. Quand il entama ses registres, le 13 mars de cette année, il venait d'épouser Madeleine Muisson et avait à peine trente et un ans. Les Immortels n'eurent jamais de si jeune serviteur.

Ils l'avaient élu en son absence, alors qu'il prenait les eaux à Jonquières; mais Conrart y étant retourné au mois d'août 1634, fuyant l'influenza, rien n'alla plus. Chapelain lui écrit plaisamment à la date du 21:

> L'Académie est réduite au petit pied, et si l'influence dure, il y a apparence qu'elle se réduira à néant : les trois dernières assemblées se sont passées sans rien faire, et si celle que nous allons tenir tantôt est de même, il lui faudra changer de nom et l'appeler l'Académie des fainéants.

Les séances, d'ailleurs, n'avaient plus lieu rue Saint-Martin depuis qu'il s'était marié. Ces messieurs avaient tous été priés d'assister chez lui au contrat, le 19 février, Chapelain signa même en qualité de témoin avec Arnauld d'Andilly; mais ensuite, par délicatesse, ils avaient renoncé à s'y réunir, et s'étaient transportés chez l'auteur de l'*Ode à Richelieu.* Pellisson conte à ce propos l'amusante anecdote d'un certain marchand de Paris:

> qui avait, dit-on, fait déjà le prix d'une maison assez com-

mode pour lui dans la rue des Cinq-Diamants où logeait M. Chapelain, chez qui l'Académie s'assemblait alors. Il prit garde qu'à certains jours il y avait grand abord de carrosses; il en demanda la cause et l'apprit, et en même temps rompit son marché, sans en rendre autre raison, sinon qu'il ne voulait point se loger dans une rue où il se faisait toutes les semaines une Cadémie de Manopoleurs.

A peu près vers le même temps, un ennemi de Richelieu, l'abbé de Saint-Germain, appelait malignement la Compagnie « la volière de Psaphon », et, à ceux qui l'eussent ignorée, ne se faisait pas faute de conter la fable dont il faisait l'application tant au cardinal qu'aux académiciens. Psaphon, disait-il, voulant passer pour dieu, avait appris à des perroquets à répéter: Psaphon est un dieu.

Le public trouvait aussi que Boisrobert plaçait trop de ses créatures parmi les Quarante en formation, et il surnommait ceux-ci « les enfants de la pitié de Boisrobert ».

Les rumeurs tendancieuses qui circulaient dans Paris au sujet de la nouvelle création du cardinal expliquent les difficultés soulevées par le Parlement pour l'enregistrement des Lettres Patentes rédigées par Conrart. Scellées en janvier 1635 du grand sceau de cire verte sur lacs de soie rouge et verte, elles ne furent contresignées qu'en 1637, après deux années de lutte, et sous cette réserve formelle « que l'Académie ne pourra connaître que de la langue française, et des livres qu'elle aura faits ou qu'on exposera à son jugement ». La méfiance des magistrats était grande à l'endroit de l'absolutisme de Richelieu: *Timeo Danaos et dona ferentes*. Elle s'expliquait aussi par ce fait que les nouveaux académiciens n'avaient pas caché leur intention de nettoyer la langue « des ordures qu'elle a contractées ou dans la bouche du peuple, ou dans la foule du Palais, ou dans les impuretés de la chicane... »

Le secrétaire du roi parlait éloquemment en ces lettres des services déjà rendus à l'Etat par le cardinal,

et de ceux qu'il était prêt à rendre dans le domaine de l'esprit avec le concours d'écrivains choisis par lui.

Il nous a représenté — était censé dire Louis XIII — qu'une des plus glorieuses marques de la félicité d'un Etat était que les Sciences et les Arts y fleurissent, et que les Lettres y fussent en honneur aussi bien que les armes, puisqu'elles sont un des principaux instruments de la vertu; qu'après avoir fait tant d'exploits mémorables, nous n'avions plus qu'à ajouter les choses agréables aux nécessaires, et l'ornement à l'utilité, et qu'il jugeait que nous ne pouvions mieux commencer que par le plus noble des arts, qui est l'Eloquence; que la langue française qui jusques à présent n'a que trop ressenti la négligence de ceux qui l'eussent pu rendre la plus parfaite des modernes, est plus capable que jamais de le devenir, vu le nombre des personnes qui ont une connaissance particulière des avantages qu'elle possède, et de ceux qui s'y peuvent encore ajouter; que pour en établir des règles certaines, il avait ordonné une Assemblée, dont les propositions l'avaient satisfait : si bien que pour les exécuter, et pour rendre le langage français non seulement élégant, mais capable de traiter tous les arts et toutes les sciences, il ne serait besoin que de continuer ces conférences...

A ces Causes... voulons qu'elles se continuent désormais dans notre bonne ville de Paris, sous le nom de l'Académie française... etc.

Soucieux de décharger le plus possible les Quarante des soins ordinaires de la vie, le roi, par une clause spéciale, les déclarait exempts « de toutes tutelles et curatelles », comme aussi « de tous guets et gardes ».

Négligeons parmi eux d'obscurs complaisants du cardinal ou de Boisrobert, il n'en reste pas moins que quelques-uns, en se joignant à la troupe primitive, lui ajoutaient de l'éclat, tels Voiture, Vaugelas, Racan, Balzac, Saint-Amant; et que quelques autres, Maynard, l'Estoile, Colletet, l'honnête Faret, le chancelier Séguier, n'étaient pas indignes de s'y agréger.

Quant aux statuts, rédigés d'un commun accord par Conrart et Chapelain, dès lors établis consuls de la nou-

velle république littéraire, ils furent portés à Richelieu en janvier 1635 par leur auteur principal, accompagné du Directeur et du Chancelier. L'accueil reçu à Rueil fut extrêmement gracieux. Le secrétaire de l'Académie française y fut d'autant plus sensible qu'il entrait sans doute pour la première fois en rapports personnels avec le ministre au regard d'aigle, si imposant sous la pourpre romaine, et que sa qualité de réformé pouvait lui faire craindre au moins de la froideur.

J'ai ouï dire à M. Conrart, — écrit Pellisson, — qui était de cette députation comme officier, et que vous reconnaîtrez à mon avis pour juste juge de choses semblables, qu'il n'avait jamais ouï mieux parler que fit le Cardinal en cette rencontre ; qu'il répondit à la harangue de M. de Sérizay, le Directeur, comme s'il l'eût vue longtemps auparavant et qu'il eût eu le loisir de se préparer sur tous les chefs, et presque sur tous les mots qu'elle contenait... mais si à propos, avec tant de grâce, de civilité, de majesté et de douceur, qu'il ravit en admiration tous ceux qui s'y rencontrèrent. Il se fit au reste laisser les statuts pour les voir, et les renvoya quelque temps après, signés de sa main et contresignés par Charpentier, son secrétaire, et scellés de ses armes en placards.

L'Académie aussi eut son sceau, pour sceller ses actes en cire bleue. Le profil aquilin du cardinal y fut gravé, accompagné de cette légende: « Armand, cardinal duc de Richelieu, protecteur de l'Académie française, établie en l'an 1635. »

Et sur le contre-sceau fut représentée une couronne de lauriers qui encadra cette ambitieuse devise: *A l'Immortalité.*

Homme d'Etat doublé d'un homme de lettres, Richelieu avait eu dessein de séduire plutôt que d'éblouir ses humbles confrères quand il les avait reçus à sa cour princière, entre ses hallebardiers et ses mousquetaires rouges. Pour la leur tendre, il avait ganté de velours sa main de fer. Aussi l'ancien cercle Conrart, promu au rang d'institution publique, ne s'aperçut-il pas tout de suite

qu'il avait acquis un maître en son protecteur. Content de réunir en petit comité les cinq auteurs, l'Estoile, Colletet, Desmarets, Rotrou, Corneille, avec lesquels il fabriquait des tragédies forcément disparates, le cardinal n'assistait pas aux séances de l'Académie française; mais il était ravi, si l'on en croit Des Réaux, « quand on lui remettait la décision de quelque difficulté. Il en faisait faire compliment aux Académiciens, et les priait de lui en envoyer souvent de même. »

Pellisson, qui consulta les registres aujourd'hui perdus de Conrart, nous montre dans les premières années une Compagnie itinérante, et telle en vérité que le chariot de Thespis. Le 13 mars 1634, elle est somptueusement hébergée dans la belle demeure que Desmarets venait de faire construire sur l'emplacement de l'ancien hôtel Pellevé, rue du roi de Sicile, et le 30 octobre, dans la maison de Chapelain, où la collation, s'il en fut servi une, dut être peu magnifique, car il passait pour avare. — « Sauve-moi, Valère, je t'en prie, quelques-uns de ces citrons, et rends-les de ma part au marchand. » — Le dernier jour d'avril 1635, c'est M. de Montmor, nouvel académicien, qui reçoit rue Sainte-Avoie, puis de nouveau Chapelain, et encore Desmarets. La veille de Noël, on se tient tout proche de l'église Saint-Gervais, chez Gomberville. Une fois en passant, le 16 juin 1636, on revient au logis de Conrart où l'on se réinstallera pour cinq années à partir de 1638. Une autre fois, M. de Cérisy reçoit la Compagnie à l'hôtel Séguier, où nous la verrons s'établir durablement en 1643, après la mort de Richelieu. Enfin, il arrive que Boisrobert la convie à l'hôtel de Mélusine, qui, nul ne l'ignore, est une fée du pays du cardinal.

Chaque fois, le secrétaire prépare la séance et rédige le procès-verbal. Nous savons ainsi que l'Académie entendit, le 5 février 1635, un discours de M. du Chastelet, *Sur l'Eloquence française,* puis, le 12, un autre de M. de Bourzeys, *Sur le dessein de l'Académie et sur le différent génie des langues,* un troisième enfin de Godeau, *Contre l'Eloquence.*

Il fut aussi question de rédiger une Rhétorique et une

Poétique: on s'arrêta plus raisonnablement à entamer l'œuvre de longue haleine du Dictionnaire et de la Grammaire.

§

Regardons Conrart tel que, peint en cette même année 1635 par un médiocre anonyme, son portrait figure aujourd'hui à Versailles dans la « Salle des Académiciens ». Il a, convenons-en, une physionomie peu séduisante à première vue, et surtout un air de mauvaise santé qui justifierait les dires malveillants de Des Réaux à ce sujet. Le visage est long, maigre, sans teint, sans nul air de jeunesse; d'épais sourcils bruns dessinent un accent circonflexe sur le front qu'ombragent des cheveux plus longs qu'à l'époque où son père les lui faisait couper au-dessus de l'oreille; le nez est droit; la bouche, de chaque côté de laquelle biaise une fine moustache noire, ne laisse pas encore soupçonner la terrible lippe dont parle l'auteur des *Historiettes;* le menton anguleux repose sur un col de fine toile.

Ce qui donne l'accent à ce visage, ce sont les yeux bruns, bien fendus, et qu'on peut dire beaux. Si un Sébastien Bourdon eût fait ce portrait, il eût tiré parti de ces yeux-là, et composé une œuvre analogue à son nerveux Fouquet. Peint par un apprenti, Conrart apparaît toutefois homme de bonne compagnie et de vieille race, délicat, fin et sûr, honnête homme en un mot. Même en dépit de son pourpoint noir et de son aspect maladif, il a plus l'air d'un cavalier que d'un robin; son effigie ne laisse pas de faire penser aux infants de Velasquez.

Après avoir donné naissance à l'Académie sans prévoir, assurément, les conséquences d'une initiative toute privée, Valentin Conrart en demeure la cheville ouvrière. Il lui incombe de tenir registre de ses séances, de signer ses actes, d'écrire ses résolutions ainsi que ses lettres, parmi lesquelles Pellisson en signale de plus d'une sorte:

Tantôt la Compagnie parle dans la lettre, et alors on signe ainsi, par exemple : Vos très humbles serviteurs, Conrart secrétaire de l'Académie Française. Tantôt il n'y a que le

secrétaire qui parle de la part du Corps en cette forme, ou quelque autre semblable : L'Académie m'a ordonné de vous écrire, et alors il signe de même que si c'était pour ses affaires particulières, excepté que, comme il écrit pour un corps, il est plus réservé aux termes de la souscription des lettres.

Le secrétaire des Quarante eut ainsi à signer la réponse faite en leur nom à d'indiscrets remerciements que leur adressa Scudéry lors de la publication des *Sentiments de l'Académie française sur la tragi-comédie du Cid.* L'histoire est connue. Le ridicule matamore — « Et poète et Gascon, il aura du bâton » — avait attaqué la pièce dont le succès excitait sa jalousie. Ayant demandé l'arbitrage de l'Académie dans la querelle qu'il avait cherchée à Corneille, et Richelieu ayant appuyé cette réquisition jusqu'à contraindre moralement l'auteur du *Cid* à y consentir, il fallut bien que la Compagnie s'exécutât par le truchement de Chapelain. Elle proclama, en somme, que Corneille s'était risqué à produire un chef-d'œuvre hors des règles en son temps reconnues, et c'était pour celui-ci un jugement après tout fort honorable. Scudéry ayant cru, cependant, pouvoir prendre des airs de triomphateur dans la lettre par laquelle il accusa réception de son verdict à l'Académie, Conrart tint à l'assurer que celle-ci avait eu « pour principale intention de tenir la balance droite et de ne pas faire d'une chose sérieuse un compliment et une civilité; mais qu'après cette intention, elle n'avait point eu de plus grand soin que de s'exprimer avec modération et de dire ses raisons, sans blesser personne ».

On reconnaît ici la parfaite courtoisie, la non moins parfaite équité de Conrart, et cette prudence — au sens vrai du mot — qui passa toujours près de nos pères pour l'équilibre du cœur et de la raison. Conrart admirait Corneille; dix années plus tard, alors que l'Académie venait d'ouvrir ses portes au grand poète, il envoyait *Héraclius* à Félibien qui séjournait à Rome, et lui mandait, le 20 décembre 1647 :

On préparait force machines au Palais-Cardinal pour re-

présenter, ce carnaval, une machine en musique dont M. Corneille a fait les paroles; il avait pris *Andromède* pour sujet, et je crois qu'il l'eût mieux traité à notre mode que les Italiens...

La représentation n'eut pas lieu, « Monsieur Vincent » en ayant fait scrupule à la reine.

Retenons qu'en des conjonctures extrêmement délicates Conrart sut prouver une fois de plus, et alors qu'il était question de l'honneur de Corneille, que lui-même était honnête homme. Tels furent, dans sa maison, les débuts de l'Académie française.

A. MABILLE DE PONCHEVILLE.

LES DERNIERS JOURS
DE JULES VALLÈS

Aux premières semaines de 1885, Jules Vallès était très gravement malade. Il ne s'agissait point là d'un accident occasionnel, mais des conséquences d'un état de santé mauvais depuis plusieurs années.

Dès son retour en France, après l'amnistie, le robuste montagnard du Velay avait senti peser sur ses épaules le fardeau d'une jeunesse misérable, les privations que l'on accepte à vingt ans, mais qui provoquent une usure précoce de l'organisme se révélant quand on entre dans l'âge mûr, les fatigues physiques et morales de l'exil succédant aux rudes épreuves de la Commune, à la vie épuisante de journaliste doublement rivé à la chaîne de l'actualité : aux séances de l'Hôtel de Ville, le jour, et, la nuit, à la rédaction du *Cri du Peuple.*

Il confiait à ses amis, avec une secrète amertume, que l'éloignement de Paris avait prématurément blanchi sa barbe et ses cheveux, mais il avouait qu'il se tenait cependant toujours bien à table. Il faisait fond sur son excellent appétit et considérait qu'il avait des revanches à prendre afin de rester courageux.

Pendant la Commune, après avoir donné au journal son article ou siégé dans quelque commission, il rentrait chez lui, et son luxe consistait à s'entourer de fleurs et à manger de la soupe chaude et épaisse, au point que la cuillère piquée dans le milieu du bol s'y tînt debout; « à planta cuiller », comme disent et font les paysans de la Haute-Loire.

Vallès conserva cette habitude et c'est une des raisons

qui lui firent appeler près de lui, en 1882, ses cousines Pascal. Nous savons, par sa correspondance, qu'il insistait sur les qualités de fine cuisinière de sa future gouvernante. « Je ne dépense guère d'argent inutile que pour ma table, écrivait-il. La fricoteuse doit donc être assez habile pour donner, par son seul talent, de la saveur et du parfum... » Et Victorine confectionnait des plats du Puy dont il raffolait: « ragougnasses », suivant sa propre expression, qu'il offrait à ses invités en sa garçonnière de la rue de l'Ambigu, et même au cher Monselet, qui pourtant était, nul ne l'ignore, un parfait sybarite.

A table, assure Léon Séché (1), il n'aimait que les choses grasses, plantureuses, succulentes, les plats canailles, le bouilli, les choux, les pommes de terre, les haricots à l'étuvée; il préférait un ragoût de mouton — sans ail ni oignon, par exemple, — à la plus belle perdrix du monde, fût-elle accommodée aux oranges.

Il pensait ainsi maintenir ses forces qui, certains jours, paraissaient vouloir le trahir, comme il arriva entre autres au cours d'une conférence, à Saint-Etienne, fin septembre 1881, précédant un bref voyage — le dernier — au Puy. Un tel régime devait lui faire plus de mal que de bien. A la moindre incartade, c'était la migraine et il était tellement peu fait pour mordre dans des sandwiches ou pour sabler le champagne que, le lendemain, il était « malade comme une bête », ainsi qu'il l'avouait à son élève et ami, M. Frantz Jourdain.

Pierre Véron vit Vallès au moment de l'internement de Gill (2).

Il n'était pas encore atteint par la maladie terrible qui devait l'emporter si rapidement, écrit-il, mais il devait en pressentir les atteintes premières, car il parlait tristement en homme qui ne compte plus sur un long avenir.

— Je n'ai pas fait, me disait-il en me parlant de ses travaux de romancier, la moitié de ce que j'aurais voulu faire.

— Vous avez le temps. Mettez-vous à une série nouvelle.

(1) *Portraits à l'encre. Jules Vallès*, p. 11.
(2) Octobre 1881 et mai 1882.

— Peuh! A mon âge, on n'emménage plus. On commence à déménager (3).

En réalité, l'état général laissait à désirer. On en a l'impression quand on sait l'horreur de Vallès pour la marche et quand on examine le portrait peint par Gill. Les traits du sujet, qui avait alors cinquante ans à peine, sont déjà tirés: ce sont ceux d'un homme flétri avant l'heure (4).

Le diabète le minait, et il finit par s'en inquiéter lorsqu'il se rendit compte de ses atteintes. Il alla trouver Léon Cladel pour lui demander comment il avait réussi à guérir.

— C'est très simple, lui répondit l'auteur des *Va-nu-pieds*, mon médecin, qui habite Bruxelles et que je vous recommande, m'a fait suivre pendant trois mois le régime que voici: pas de pain, aucun farineux, ni vin, ni café, ni liqueur, mais de la viande saignante et de l'eau!... Cela vous va-t-il?

— Jamais! répliqua Vallès, j'aime mieux crever tout de suite.

Et il continua à se bourrer de haricots et de pommes de terre.

Cela ne pouvait durer.

Après un effort considérable fourni dans la mise au point sur place de la *Rue à Londres*, dans l'organisation du *Cri du Peuple*, puis dans la revision de l'*Insurgé*, l'année 1884 fut pénible.

Charles Longuet rencontra Vallès sans le reconnaître, le 18 mars, au Père-Lachaise.

L'embonpoint des sept ou huit dernières années avait fait place à une effrayante maigreur; le cou s'était aminci, décharné. Seul l'œil était resté brillant, hardi comme en pleine jeunesse, ou plutôt comme à l'heure fugitive du triomphe de ses idées (5).

Dans le courant de l'été, Albert Callet fit des obser-

(3) *Le Monde illustré*, 21 février 1885.

(4) Ce portrait, qui avait figuré au Salon de 1881 (n° 992), a été donné par Séverine au Musée Carnavalet.

(5) *La Justice*, 15 février 1881.

vations analogues. L'ancien directeur de *la Rue* de 1879 avait donné rendez-vous à son secrétaire au Luxembourg. Ils allèrent dîner rue Vavin, à la petite brasserie Meyer, où ils avaient fréquenté autrefois en compagnie de Thérion, de Duchesne, de Falguière...

En mangeant un bœuf à la mode arrosé de bonne bière écumeuse, nous parlions du passé, des amis morts ou disparus. Vallès était de joyeuse humeur, narguait la maladie, mais déjà la consomption avait voilé et assourdi le tonnerre de sa voix éclatante (6)...

Au mois d'août, il se rendit au Mont-Dore avec Séverine. Il était dans un état de fatigue extrême. Emile Zola, qui se trouvait là-haut, l'aperçut à diverses reprises. Il fut frappé du changement survenu et il s'en ouvrit à Paul Alexis, puis à Henry Céard.

Vallès est ici, mandait-il à ce dernier. Il traîne, lamentable, au café. Je le crois fichu (7).

Zola racontait un peu plus tard à Goncourt qu'il lui arrivait souvent, au Mont-Dore, au milieu d'une causerie animée, de voir tout à coup l'œil de Vallès pris d'un petit tournoiement et devenir fixe, en arrêt devant le vide, en même temps que sa parole se taisait, un instant, avec de l'effroi sur la figure.

C'était terrible, ce regard fixe et ce figement de la vie... La mort de Flaubert, le foudroiement, voilà la mort désirable (8) !

Le séjour au Mont-Dore amena peut-être une détente, mais le mal persistait et il s'aggravait de phtisie.

Un moment, le Réfractaire songea à aller passer l'hiver dans le Midi ou en Algérie, mais il fallut y renoncer. Après quelques promenades aux environs de Paris, à la ferme de l'Hôtel-Dieu par exemple, du côté de Chaville, qui rappelait au malade les escapades de jadis, Séverine l'emmena à Mortefontaine, dans l'Oise.

(6) *Nouvelle Revue*, 1er mars 1917 et 1er décembre 1918.
(7) Correspondance de Zola, citée par A. Zévaès, *Jules Vallès*, p. 76.
(8) *Journal*, VII, p. 11.

Elle a narré dans les *Pages mystiques* (9) ce séjour campagnard de quelques semaines et comment, « dans le petit jardin de l'auberge, étendu dans un grand fauteuil, emmitouflé dans des lainages », Vallès recevait la visite fréquente d'un prêtre, précepteur dans un château des environs, « égayant cette lente agonie, y mettant des lueurs de renouveau, donnant à ce batailleur inlassable l'illusion des discussions du début des combats oratoires où se dilapida sa jeunesse... »

On dut rentrer avant les jours froids.

Quelque temps après, Vallès envoyait à Hector Malot ce billet (10), qui montre combien il continuait à se préoccuper du troisième volume de *Jacques Vingtras:*

18, rue Soufflot.

Mon cher ami,

Je suis malade depuis trois mois. Il y a six semaines que je n'ai monté l'escalier de mon journal. Je suis en traitement pour le diabète, qui a entraîné une bronchite, en attendant le reste.

Je ne suis pas encore perdu, non, et ne croyez pas que je compte mourir avant longtemps. Mais je suis très fatigué, et je combats l'ennemi par un régime, en casanier, au coin du feu. Dans six semaines, je compte que le soleil du printemps me ragaillardira, et j'irai vous voir et vous serrer la main, à toute la maison. Ne pouvant me hasarder à pareille expédition aujourd'hui, je viens vous demander de m'écrire vos impressions à propos de l'*Insurgé*, en vingt lignes — pas plus.

Mon volume doit paraître le 1er mai. Charpentier prétend qu'on le réclame de tous côtés, et il le lui faut.

Je vais le pétrir pour la dernière fois. Je serais très heureux d'avoir votre sentiment à l'égard de ce que vous avez lu, — c'est-à-dire vos remarques, surtout vos reproches, vos observations sur le ton et les proportions de l'œuvre telle qu'elle a été publiée, tronquée, chez Mme Adam (11).

Ai-je bien ou mal attaqué? Faut-il être plus « intime » ou

(9) Page 145.

(10) Inédit. Les originaux sont la propriété du général Mesple, gendre de Malot. Nous empruntons les copies de Séverine.

(11) L'*Insurgé* avait paru dans la *Nouvelle Revue* (Nos des 1er, 15 août, 1er et 15 septembre 1882).

plus « public »? Faut-il parler moins de moi et plus de la Commune? J'ai six mille lignes vierges à faire.

Vous m'avez déjà conseillé de supprimer La Villette. J'avais décidé moi-même cette suppression. Mais je voulais aussi supprimer Sainte Pélagie et ses comédies un peu vulgaires. Il me semble que vous m'avez déclaré en avoir été très satisfait. Un ami politique vient de m'exprimer la même opinion sur le pot de chambre de Peyrat et les noms de Dieu de Langlois. A garder sans doute.

Vous voyez ce que je vous demande : un service de liseur, votre sensation.

Vous me l'enverrez tout de suite, n'est-ce pas? Ajoutez les observations qui pourraient vous paraître utiles en dehors de mon informe questionnaire. Prenez l'avis de Mme Malot — j'y tiens.

A ce propos, faudrait-il garder Michelet et Mme Michelet, tout en supprimant le récit de la Villette? Et ma séance au poste avec le sculpteur poltron? Mais vous avez dû oublier tout ça! Rejetez-y les yeux, s. v. p. au galop (12).

Mes amitiés à tout le monde.

JULES VALLÈS.

Je demeure 18, rue Soufflot, maintenant, mais je ne suis presque jamais dans mon logement, qu'on a choisi pour moi — et qui est affreux. Je suis, de 3 à 7, en face, au n° 15, maison Delagrave, chez le docteur Guebhart.

Le 17 novembre 1884, Vallès écrivait encore à Malot, — et c'était sans doute sa dernière lettre, que nous donnons pour la première fois:

Mon cher ami,

Ne venez pas me voir demain. C'est mon jour d'article pour *Le Matin* (13) et vous arriveriez à l'heure juste de la pondaison.

Vous me ferez plaisir en venant plus tard, un des jours de

(12) On surprend dans cette correspondance le souci constant de la forme, qu'attestent d'ailleurs tous les manuscrits de Vallès. Il en entretenait volontiers ses collaborateurs, E. Gautier et Callet entre autres, sans parler de Séverine.

(13) On sait que Vallès collabora au *Matin* de février 1884 au 7 janvier 1885, c'est-à-dire jusqu'à sa chronique en faveur de l'amnistie d'Emile Gautier, de Louise Michel et de Cyvoct. Il démissionna le 14 janvier.

la quinzaine à venir. Je suis très malade sans en avoir trop l'air, quoique j'aie beaucoup maigri. Le médecin Hanot, l'agrégé chef de service à Tenon, n'a pas même voulu me laisser quitter Paris, fût-ce pour aller aux pays tièdes et parfumés.

J'en suis quitte pour faire mon testament que je désire vous laisser (14). N'allez pas me croire mort et vous figurer que je suis plus morose pour cela! J'ai encore des ressources dans ma nature de paysan, si usée que je la sente! Et je reste très calme vis-à-vis de la maladie.

Mais je voudrais manger! Je ne mange plus. Je vis de lait, de potage, de jus de viande. Le médecin me crie : « Mangez, mangez! » Ma gourmandise le dit encore. Impossible de rien prendre! Et je m'affaiblis d'heure en heure. Je cherche une cuisinière fine, capable de faire ce miracle. Auriez-vous connaissance d'un cordon bleu? Une fois de plus, vous seriez ma providence !

Je ne pouvais plus sortir de chez moi, 20, rue Soufflot, parce qu'il fallait remonter six étages (14 *bis*)! Je me suis installé au premier, 77, boulevard Saint-Michel, chez la mère du docteur Guebhart, l'ami que vous connaissez...

§

Je vis Vallès dans le courant de décembre 84, a écrit Memor dans *Paris-Journal* (15). Plus de ventre, plus de jambes, plus de joues. Les bras n'étaient plus que des bâtons sur lesquels se tendait une peau parcheminée. Les gencives avaient avalé la bouche. La tête formait jeu d'osselets. Ses pauvres mains, tannées, ressemblaient à une préparation anatomique oubliée au fond de quelque armoire par un chirurgien négligent. Le regard seul vivait en lui. Il luisait sous la courbe sombre de l'arcade sourcilière, comme une lanterne qui va et vient au fond d'une cave.

Il n'en était pas moins gai, moins paradoxal, moins sceptique.

(14) Ce projet n'eut pas de suite. Vallès ne laissa aucun testament, et sa succession fut réglée par les voies de droit.

(14 *bis*) Vallès a écrit successivement les n°s 18 et 20. Les actes d'état civil et les papiers de la succession portent le n° 20 comme adresse, tandis que Séverine dit partout 18. Faut-il admettre un changement d'appartement ?

(15) 20 février 1885.

— Tout malade que je suis, me déclara-t-il, j'ai passé les trois quarts de ma nuit au bureau du journal, le revolver au poing.

Il continua allègrement :

— Nous attendions la visite des anarchistes, avec leurs bombes, naturellement.

— Et comment cela a-t-il fini ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Je suis parti à l'aube. Du reste, je ne suis pas inquiet : chez nous, quand ça commence par des revolvers, ça finit d'ordinaire par des jambonneaux.

Vallès, on le voit, avait toujours une boutade en réserve et il restait attaché à sa profession, car sa lumineuse intelligence demeurait claire, sans un vacillement. Le journal, toujours le journal!

Séverine était devenue l'agent de liaison entre le malade et la rédaction du *Cri du Peuple*. C'était elle qui traduisait en mots acceptables les colères sonores du « patron » contre Jules Guesde, Fournière, Goullé, figés dans l'orthodoxie.

— Dites-leur, petite, que leurs polémiques sont inacceptables, inadmissibles! Dites-leur que je suis pour la liberté sans rivages...

Il recevait les nouvelles recrues, et Paul Alexis vint lui présenter un jour le Chastanet de l'affaire Ballerich.

— Où diable Alexis a-t-il déniché ça? dit le maître quand ils furent partis.

Il remonta la couverture sur ses jambes, croisa davantage son cache-nez et ajouta:

— Et puis, dites donc, l'Enfant, est-ce que vous le croyez très intelligent?

En janvier 1885, Vallès ne bougeait plus de sa chambre. Sur ces entrefaites, arriva l'incident Ballerich, dont les péripéties brisèrent la résistance du moribond. Ce fut pour lui un coup terrible, que les perquisitions rendirent fatal.

Le 13 février, dans la soirée, la fin approchait.

Malgré son état de faiblesse excessive, lit-on dans le *Cri du*

Peuple (16), il ne se doutait nullement que sa dernière heure fût si proche.

Comme on lui demandait s'il se sentait un peu mieux, il répondait :

— Je ne serai pas mort avant quinze jours.

Quand le jour vint, le doute ne fut plus possible; lui-même, pour la dernière fois, eut le sentiment de son état.

— Cette fois, c'est définitif, dit-il.

Sa voix sortait avec peine de sa poitrine oppressée. Il avait une sorte de douceur mélancolique qui arrachait des larmes aux amis qui étaient là (17). Il les a remerciés de leurs bons soins. Sa voix s'entendait à peine. Sa main ne pouvait plus qu'esquisser de rares gestes lents.

Enfin, — il était une heure trente-cinq de l'après-midi, — il a rendu le dernier souffle sans secousse, très doucement.

Séverine, qui l'avait assisté avec dévouement au cours des derniers mois, a ajouté ce détail au récit des suprêmes instants:

Il voulut, en un désir enfantin, que je lui fisse la description du calme de la campagne et de tableaux paysans. Et, tandis que je lui dépeignais les pommiers en fleurs, les grandes vaches rousses pâturant dans l'herbe verte, je sentais littéralement la sueur de l'agonie me tomber en gouttes glacées sur le visage (18)...

Dulcis moriens... Jules Vallès expirant avait peut-être les pensées qu'il prêtait à son compatriote Malzieu, de Brioude, et revoyait-il lui aussi « les champs, les prés, les bois logés jusqu'à la mort dans la cervelle de tout homme de son pays », Fareyrolles, Vourzac, la terre où il avait rêvé de rejoindre ceux de sa race...

La chambre mortuaire fut immédiatement aménagée, après que des photographies eurent été faites et qu'un moulage du visage, aujourd'hui à Carnavalet, eut été pratiqué.

Dans l'après-midi, la déclaration du décès eut lieu à

(16) 17 février 1885.
(17) Séverine, le Dr Guebhard, Emile Massard, L.-V. Meunier, Albert Goullé.
(18) *L'Echo de Paris*, 17 février 1885.

la mairie du cinquième arrondissement. Voici le texte de cet acte d'après un extrait des minutes:

L'an mil huit cent quatre vingt-cinq, le quatorze février, à trois heures du soir, acte de décès de Jules Vallès, âgé de cinquante-trois ans [52], rédacteur en chef du *Cri du Peuple*, né au Puy (Haute-Loire), domicilié rue Soufflot, 20, décédé le quatorze février courant, à une heure trente-cinq du soir, fils de père et de mère décédés, décédé boulevard Saint-Michel, 77, célibataire. Dressé par nous, Ernest Massin, adjoint au maire du cinquième arrondissement de Paris, sur la déclaration de Paul Guebhard et de Lucien-[Victor] Meunier, qui ont signé avec nous après lecture (19).

Au tomber du jour, deux plombiers, sac au dos, qui, travaillant chez un marbrier du boulevard Montparnasse, avaient appris la nouvelle, se présentaient « pour dire adieu à celui qui avait aimé le peuple ». Le lendemain, dimanche, ces visites se continuèrent presque sans interruption. Et le 16, dès l'aube, jusqu'à l'heure tardive des obsèques (une heure de l'après-midi), ce fut le défilé pressé d'une foule nombreuse.

C'étaient ses modèles qui passaient là, des réfractaires aux habits râpés, boutonnés jusqu'au menton, grelottants et hautains; ses compagnons de la grande bataille; des femmes jeunes ou vieilles, beaucoup tenant un enfant par la main; des Russes nihilistes et proscrits, colonisés à la Glacière; des élèves des Beaux-Arts et des artistes de Montparnasse; tout ce que comptaient de révolutionnaires le Quartien Latin et les faubourgs.

Ils allaient lentement, faisaient halte une seconde devant le visage émacié et marmoréen, jetaient souvent un mot d'adieu en même temps qu'une immortelle rouge. Jonché de pourpre, le drap était comme un pan de drapeau... Une vieille personne en coiffe provinciale s'agenouilla un peu à l'écart et fit une brève prière. Intellectuels, manuels, gens de lettres ou gens d'outils, bourgerons, vestons se mêlaient dans le regret et la douleur (20)...

(19) Communication du Dr Thiercelin.
(20) Séverine, *L'Ere Nouvelle*, 25 février 1923.

« Les funérailles de Vallès ! Voilà ce qu'il faut avoir vu! », fait dire à un de ses personnages de *Philémon* M. Lucien Descaves. Elles furent, en effet, exceptionnelles. Les journaux parisiens, qui avaient longuement rendu hommage à leur confrère, en donnèrent la physionomie dans leurs comptes rendus plus ou moins détaillés, relatant les incidents survenus au passage du char funèbre depuis le boulevard Saint-Michel jusqu'au cimetière du Père-Lachaise.

Le caveau où doit être déposé le corps, indiquait Chincholle (Rip, du *Figaro*), est situé au milieu de la première voie à droite. Jusqu'à la chapelle, l'allée est encombrée. Dans la première voie de droite, impossible de circuler. On se demande comment le corbillard pourra pénétrer. Il vient cependant. Il approche. On se serre. C'est une mêlée dont on n'a pas idée. On ne peut faire un mouvement. On crie : « Chapeau bas! », mais il serait impossible de lever le bras pour prendre son chapeau. On est encaqué, on a le corps comprimé, on ne respire plus. A peine la bière est-elle enlevée du corbillard, dix, vingt, trente citoyens grimpent sur celui-ci. Autour de nous, tous les monuments sont encombrés. Les arbres ploient sous les grappes humaines. On ne voit plus une tombe. Il n'y a plus que des curieux...

Quatre discours politiques furent prononcés devant la tombe provisoire (21), par Emile Massard, au nom de la rédaction du *Cri du Peuple;* par Vaillant, au nom des membres de la Commune; par Henri Rochefort et par Charles Longuet.

Près de cent mille hommes avaient fait escorte à l'Insurgé, donnant raison à l'une de ses reparties ironiques en face de certaines désapprobations:

— Tout ça n'empêchera pas que j'aurai un bel enterrement!

Arsène Houssaye y assistait en qualité de président de la Société des Gens de Lettres. Il donna ses impres-

(21) Le 21 février 1885, le cercueil de Vallès fut définitivement déposé dans une sépulture placée avenue Véron, 66e division. Plus tard, vers 1896, un buste dû au sculpteur Carlus y fut érigé. Déjà le tombeau était orné d'un joug et de sabots paysans en bronze.

sions dans l'*Evénement* (22). Remarquant que « ceux qui ont parlé sur la tombe de Vallès ont un peu mieux parlé qu'on ne le fait à la tribune », il relevait le propos de Longuet affirmant que ce qui survivrait du mort, ce ne sont pas ses livres, mais ses actions. Et Houssaye assurait que Longuet s'était trompé.

Cinquante ans après, cette opinion s'est vérifiée. Ce qui compte surtout en Jules Vallès, c'est son œuvre écrite, qui le classe parmi les lutteurs de la plume les plus vigoureux de la seconde partie du dix-neuvième siècle et parmi les meilleurs littérateurs de son époque.

ULYSSE ROUCHON.

(22) 21 février 1885.

DEUX LETTRES
DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM
A AURÉLIEN SCHOLL

—

Depuis quand les bibliophiles parent-ils d'autographes leurs volumes rares et leurs premières éditions? Usage pour le moins mi-séculaire, à entr'ouvrir ces deux livres, ayant appartenu à Aurélien Scholl, auxquels le destinataire joignit des lettres de Villiers de l'Isle-Adam.

Un premier billet accompagne *Le Nouveau Monde*, imprimé passage de l'Opéra en janvier 1880 (1). L'œuvre l'avait emporté au concours organisé en 1876 par l'impresario Michaëlis. A la suite d'obscures menées, Villiers n'émargea que pour 2.000 francs sur les 10.000 annoncés, et la promesse de mise à la scène n'avait pas été tenue. Durant ces années-là, l'auteur déposait son manuscrit dans les théâtres. Chabrillat, directeur de l'Ambigu, le lut. Il ajournait, inquiété évidemment par la dépense excessive. *Le Nouveau Monde* ne totalisait-il pas trente personnages? D'innombrables figurants, soldats français et anglais, quakers, colons, pionniers, Peaux-rouges, nègres. De grands sloops de guerre, un combat naval, des batailles terrestres, des chevaux, etc.

(1) Le comte de Villiers de l'Isle-Adam, *Le Nouveau Monde*, drame en cinq actes, en prose, couronné au concours institué en l'honneur du centenaire de la proclamation de l'Indépendance des Etats-Unis (Richard et C[ie], imprimeur-éditeur, 19 et 33, passage de l'Opéra, Paris, 1880). Un vol. grand in-8° de 200 pages, couverture gris-bleu. La publication n'est pas enregistrée par le *Journal de la Librairie*. Ultérieurement, l'imprimeur céda tous ses livres et brochures à un pâtissier, rue de Rivoli. C'est là que Remy de Gourmont, Henri de Régnier, Pierre Quillard, Bernard Lazare, achetèrent le livre, dont la *Revue indépendante* de Félix Fénéon acquit des exemplaires. Le restant alla chez Ollendorff, qui inscrivit le drame à son catalogue.

Dans ce drame souvent animé par un souffle grandiose, Villiers de l'Isle-Adam, esprit fraternel d'un Robert-Louis Stevenson, évoque magnifiquement un décor que diaprent des couleurs éclatantes : une forêt en Virginie, d'altières futaies, un chant d'oiseaux exotiques, des singes qui se balancent dans les lianes, les voix de la nature se confondant avec les accents humains. Puis un bel et dispendieux incendie à l'avant-dernier acte, si précisément décrit dans les indications scéniques :

Tumulte. Les arbres les plus proches prennent feu par le sommet. Pluies d'étincelles. La toile de fer tombe.

Le grand ironiste aurait largement ri si on lui avait dépeint la réaction inéluctable du spectateur, devant cet embrasement et ce rideau de fer.

Aussi bien, boulevard du Crime, on remontait d'Ennery. A l'Odéon, le vaste plateau aurait vraiment convenu. Mais le directeur, Duquesnel, n'avait même pas déplié le manuscrit. Gestion alors critiquée, durement, par les gazettes, qui reprochent au directeur d'administrer surtout ses intérêts, et J. Ferry, ministre des Beaux-Arts, de prononcer la révocation, la tenant longtemps secrète, car on a toujours convoité les subventionnés. Les plaintes de Villiers, écrivant à Scholl, étaient donc justifiées. *Le Nouveau Monde* dut attendre jusqu'en 1883 la représentation au Théâtre des Nations, anciennement Théâtre Historique, aujourd'hui Théâtre Sarah-Bernhardt.

Mon cher ami,

Je ne veux pas abuser de vos instants. Toutefois, voici un drame que je prends la liberté de vous envoyer. Je l'ai fait imprimer, puisqu'on lui préfère *Paillasse* (2), mais il ne sera pas mis en vente.

Quand vous aurez un instant, vous serez très aimable d'y jeter un coup d'œil. Tenez, je ne suis pas vantard, mais je ne puis me défendre de croire que, malgré *sa médaille,* il n'est pas totalement indigne d'attention.

(2) Mélodrame de d'Ennery et Marc Fournier, datant de 1850, et repris à l'Ambigu en novembre 1879.

Autrefois, j'ai donné le manuscrit à M. Duquesnel (3), mais celui-ci me répondit qu'il n'avait pas eu *le loisir de le lire*, vu que ses moments étaient consacrés tant à montrer *Balsamo* qu'à recaler les assises de l'Odéon, qui menace ruine. C'étaient là des raisons sérieuses.

J'ai donc repris le drame, lorsque, dans une certaine lettre publiée, on parlait du « patriotisme attristé » dudit Duquesnel, lequel gémissait du manque de talent des jeunes auteurs français et jouait Newski (4), un Russe, pendant un an (comme aux Français, on jouait Parodi, un Italien), le tout avec un patriotisme attristé d'une subvention respectable (5), allouée pour nous jouer, nous, Français, même sans talent, je trouvai très singulier que Duquesnel, accusé de mésuser des fonds de l'Etat, confiés à sa gérance, n'imaginât rien de mieux pour sa défense que de prétendre que nous n'avons *aucun talent*, alors que, recommandés, même officiellement par un prix, nos œuvres ne sont même pas lues par ce personnage!

Enfin, il paraît que le paresseux, c'est celui qui écrit; le travailleur, c'est celui qui ne lit pas.

Poignée de main bien cordiale,

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Quelques semaines s'écoulèrent. Villiers réitéra. L'appui de Scholl pouvait servir à cette époque. Les journaux inséraient ses chroniques. L'écho boulevardier répercutait ses mots, chez Tortoni, chez Brébant, à la terrasse du café qui réunissait, boulevard Montmartre, des écrivains et aussi les demoiselles de Bienfilâtre. Georges Clemenceau allait lui confier le feuilleton dramatique de la naissante *Justice* (6). La seconde lettre emprunte son intérêt aux projets de Villiers et à ce qu'il cèle. Ce qu'il

(3) Félix Duquesnel (1832-1915). Dirigea l'Odéon de 1866 au printemps 1880. Sur ses vieux jours, critique théâtral du *Gaulois*.

(4) *Les Danicheff*, comédie en quatre actes de P. Newsky. Première en 1876, à l'Odéon, et reprises jusque vers 1896.

(5) Subvention portée de 60.000 à 100.000 francs en 1880.

(6) Il eut comme successeur un journaliste parlementaire, Edouard Durranc, écrivain de race, auteur du mot dont Forain assura la fortune. Narrant une interpellation sur des violences à l'égard de manifestants au Quartier Latin, il débutait ainsi : « Que la République était belle sous l'Empire! »

ne dit pas, — « la discrétion dont toujours il voila son intimité », relatait Mallarmé dans son admirable conférence, — c'est sa misère, son père et sa mère octogénaires, l'hiver épouvantable de 1879-1880, où la Seine charria des glaçons, les nuits à l'abri de maisons en construction. Et pourtant, combien de desseins, d'œuvres achevées! *L'Eve Future* terminée attendra un éditeur, de Brunhoff, jusqu'en 1886. Dentu, qui publia *Isis* en 1862, a déposé en son cartonnier les *Contes cruels*. Calmann les acceptera sur les instances de Coquelin cadet (7), prompt à effacer la transformation en monologue du « Secret de l'ancienne musique ».

L'autre lettre fait corps avec la première édition de *la Révolte* :

20 février.

Mon cher ami,

Voici de longues années déjà que je travaille pour un roi que nous n'aimons guère, le roi de Prusse. J'ai donc résolu d'améliorer ma position.

Or, il se trouve que quelques lignes de vous pourraient me donner — et me donneraient très réellement — un coup d'épaule salubre. Il serait donc absurde de ne pas vous le dire tout simplement.

Si donc, à l'occasion de mon drame, le cœur vous disait de parler comme vous savez le faire, quand il s'agit d'une chose juste, après tout, je vous avoue que vous me feriez très heureux.

En effet :

1° Je m'apercevrais que mon œuvre vous a semblé belle, parce que vous êtes un écrivain sincère;

2° Dentu me paierait le prix du volume de nouvelles qu'il a daigné m'acheter (et cela me ferait plaisir);

3° Mon livre de *l'Eve Future*, qui m'a bel et bien coûté deux années de travaux et de recherches, serait publié dans quelque journal où j'oserais, alors, me présenter;

(7) Marc de Montifaud nous donna cette précision, voici trente ans. Il y aurait des recherches à faire touchant l'influence de Coquelin sur ses contemporains littérateurs. M. P.-V. Stock, qui publie de si savoureux mémoires, nous a appris, dans une conversation, cette chose curieuse: Léon Bloy a composé *le Désespéré*, incité par Coquelin cadet à écrire un roman.

4° M. Charles de la Rounat (8) se déciderait peut-être à ne pas suivre à mon égard les errements de son exquis prédécesseur, M. Duquesnel, ou Chabrillat (9) ne reprendrait pas *Robert Macaire* (10);

5° J'aurais un peu de cœur à l'ouvrage et je vous assure que ceci, seul, vaudrait la peine que vous vous seriez donnée, car, depuis quelques jours, je vous le dis, ô mon ami, j'ai une ombre sur les idées, et ça ne vaut rien, — ces ombres-là.

A vous de cœur.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Scholl fit-il l'article? A mesurer ses collaborations multiples, c'est incontrôlable. Mais les deux écrivains sympathisèrent. On a eu bien tort, durant l'anniversaire séculaire, de contester l'esprit de Scholl, cru délectable, nullement éventé puisque les feuilles impriment encore ses mots attribués à nos contemporains. Villiers avait découpé cette plaisante anecdote du chroniqueur :

Les membres du conseil d'administration d'une société financière sont réunis et délibèrent.

Un actionnaire étudie avec inquiétude la physionomie de ces écumeurs de Paris.

— Si on leur jetait un coco, murmura-t-il, ils se mettraient tous à le ciseler.

Aurélien Scholl, lui, dans une chronique, recueillit l'une des mille improvisations burlesques dont Villiers de l'Isle-Adam divertissait son auditoire. Reconstituons-la par le souvenir.

Lendemain de sacre. La cour or et argent, tons écarlates, personnages filigranés, telles les marionnettes prestigieuses des anciens bazars. Le souverain nouvellement intronisé a vu défiler sans arrêt tous les corps constitués. Soudain, de l'extérieur monte un bruit vague, confus, des

(8) Ch. de la Rounat (1819-1884). Déjà directeur de l'Odéon en 1866, succéda, le 31 mai 1880, à Duquesnel et fut remplacé, à sa mort, par Porel.

(9) Henri Chabrillet, auteur dramatique et rédacteur au *Figaro*. Dirigea l'Ambigu de 1878 à 1882. Il y monta *l'Assommoir* et *Nana*. Collabora avec Paul d'Ivoi aux *Cinq sous de Lavarède*.

(10) *Robert Macaire ou l'Auberge des Adrets*, par Saint-Amant, Benjamin Antier et Frédérick Lemaître, repris par l'Ambigu, le 24 mars 1880.

sons inarticulés. Apparaît le grand chambellan, que le roi interroge du regard.

— Majesté, ce sont les muets.

Alors, le roi, sourcilleux :

— Sont-ce vraiment des muets?

— Du moins, sire, ils le disent.

MARCEL LONGUET.

L'AMIE DES HOMMES[1]

VII

Le commanditaire américain avait appareillé sans avoir reçu Barth, et maintenant celui-ci était obligé d'attendre son retour. Il croisait devant Gênes ou devant Naples, on ne savait où au juste ; peut-être devant Naples, peut-être devant Port-Vendres... Avec un pareil original, il y avait lieu de s'attendre à tout. Chaque matin Madeleine appelait Luce au téléphone : Quoi de nouveau ? Une lettre ? Non, pas de lettre, ou bien : « Oui, une lettre », et le soir se répétait la même interrogation inquiète, angoissée. Car Luce s'était chargée du service postal entre Barth et sa maîtresse. La poste restante inspirait à Madeleine une répulsion insurmontable. Luce était ainsi à même d'affoler son amie quand il lui en prenait fantaisie : « Non, ce matin, il n'y a rien, ma pauvre Madeleine », et elle gardait la lettre jusqu'au soir ou jusqu'au lendemain.

— Cette prolongation de séjour à Cannes devient anormale, lui disait-elle quand elle la sentait, après la lecture d'une lettre de Barth, sous une trop favorable impression.

— Anormale, non, répliquait Madeleine subitement rejetée à ses inquiétudes, je ne trouve pas. Que veux-tu, Barth a bien raison de ne rien négliger.

— A la bonne heure ! Tu n'es pas nerveuse, toi ! Moi, à ta place, je serais sur des charbons.

C'était en réalité le cas de Madeleine.

— Mais non, disait-elle, pourquoi ? J'ai confiance en Barth. S'il s'attarde là-bas, c'est qu'il y est obligé.

D'autres fois, au contraire, Madeleine perdait la tête et parlait de prendre le train pour aller rejoindre Barth

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 875 à 878.

et alors Luce la calmait de son mieux. Elle recevait des lettres de Barth elle aussi. Il lui expliquait comment, devant la menace de revenir avec lui que lui avait faite très nettement Renée, il avait jugé plus habile de rester près d'elle une semaine, mais elle lui était de plus en plus insupportable. Et dire que cela durait depuis trois ans, que depuis trois ans cette fille lui faisait expier la faute qu'il avait commise par pitié pure de ne pas rompre brutalement avec elle! « Par pitié? Dis plutôt par peur, mon bonhomme ! » songeait Luce en rangeant avec soin dans son secrétaire ces confidences mi-véridiques mi-mensongères.

Un matin, Madeleine eut au téléphone un accent de triomphe pour lui annoncer que son mari était convoqué d'urgence à la conférence monétaire de Lausanne.

— Mes félicitations.

— Merci, je les lui transmettrai, il y sera très sensible... De mon côté, je pars pour Cannes.

— Pour Cannes ? sursauta Luce. Tu es folle ! C'est de l'extravagance, voyons !

— Je pars pour Cannes.

— Je comprends, dit Luce d'un ton entendu. Tu as lu le *Figaro* de ce matin.

— Ma foi, non Qu'y avait-il donc dans le *Figaro* ?

— Tu as donc lu l'information dans un autre journal.

— Je n'ai lu aucun journal.

— Josette Lyris est à Cannes. Si tu l'ignorais, je te l'apprends : elle vient de donner une fête à bord du yacht de Marost.

— Qu'est-ce que tu veux que cela me fasse ? T'es-tu donc imaginé que j'étais jalouse de Josette Lyris? Que j'appréhendais pour Barth le danger de la revoir ?

— Ce ne serait pas une crainte si futile !

— Non, si je pars pour Cannes, ce n'est pas pour intervenir ridiculement contre un péril que je considère comme inexistant. C'est parce que je meurs positivement d'être privée de lui, voilà tout!

— Et tes enfants ?

— Je les laisse à Paris.

— Par eux et par tes domestiques, M. Augeron sera informé de ta fugue.

— Aussi n'ai-je pas l'intention de la lui cacher, et je compte sur toi...

— Je m'y attendais !

— ...pour la rendre à peu près plausible : il sera entendu que tu avais un permis de chemin de fer pour le Midi, et que, dans l'impossibilité d'en user toi-même, tu l'as mis à ma disposition.

— Et tu te figures que M. Augeron, qui est loin d'être un imbécile, se satisfera de cette explication simpliste ?

— Qu'il s'en satisfasse ou non, le résultat sera le même.

— Si elle lui paraît suspecte, ce qui est probable, il sera mis en éveil, te surveillera, t'empêchera de sortir le soir et qui est-ce qui s'en repentira ? Ce sera la chère Madeleine.

— Qu'il m'empêche ou non de sortir, je sortirai.

— Ce sera la guerre, peut-être le divorce.

— J'ai tout envisagé. Je ne peux pas me passer de Barth.

— Possible, mais moi j'ai le devoir de ne pas prêter la main à tes folies.

— Nous verrons bien si tu auras l'affreux courage de dire la vérité à mon mari.

Lorsqu'elles se rencontrèrent l'après-midi, Madeleine se montra inébranlable.

« Répétition symétrique de ce qui s'est passé pendant le séjour au Bourget, ricanait Luce à part soi. Un coup de téléphone de moi va sauver la situation exactement de la même façon. Mais c'est la dernière fois que je me mêle de leurs affaires. J'en ai assez de jouer les valets de comédie ! » Et elle observait avec rancœur l'air d'allégresse, de libération, d'extase répandu sur le visage de son amie. Dans l'attitude de Madeleine, dans sa voix, dans ses gestes, dans sa démarche, tout proclamait son impatience de se donner à Barth, sa certitude de pouvoir le faire dans quelques heures : « Inutile d'essayer plus longtemps de la retenir. Elle a perdu conscience de ses actes, elle ira comme une démente jusqu'au bout de

son idée. La logique des fous l'entraîne. Et voilà l'amour! C'est lamentable, c'est risible. Oui, c'est risible », se répétait Luce.

— M'accompagneras-tu à la gare ? questionna Madeleine.

— Non. Et même, à partir de cet instant, je te préviens de n'avoir plus à compter sur moi pour rien.

— Tant pis ! fit Mme Augeron qui se leva un peu pâle, prête à pleurer. Au revoir, Luce ! A la grâce de Dieu !

Elle se quittèrent sans un mot de plus et Luce se rendit à l'*Aube* pour y remettre de la copie. De la salle de rédaction, elle demanda la communication pour l'*Azur-Hôtel* de Cannes où Barth était descendu. M. Barth n'était ni dans sa chambre ni dans le hall. On n'était pas sûr qu'il rentrerait pour dîner.

— Veuillez lui dire de téléphoner ce soir sans faute à Mme Numans, rue de Verneuil.

Devant la porte de l'ascenseur, elle se trouva en présence de Gouin, son directeur. Comme s'il ne l'eût pas reconnue, il la salua machinalement, puis se ravisa et, dans une sorte de bond lourd et maladroit, revint vers elle, la main tendue :

— Bonjour, madame. Pouvez-vous m'accorder cinq minutes ?

— Dix si vous voulez, monsieur le Directeur, je suis à votre disposition.

— Merci.

Et, fonçant vers son bureau, il l'y précéda sous l'œil des garçons immobilisés.

— Asseyez-vous, madame, asseyez-vous, il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir. Etes-vous toujours contente de votre collaboration à l'*Aube* ?

— Enchantée, monsieur le Directeur ! Et j'espère que, réciproquement, l'*Aube* n'est pas trop mécontente de moi.

C'était solliciter un satisfecit, mais il n'avait pas écouté la réponse de Luce, ou bien croyait habile de se donner l'air distrait. Il poursuivit, la tête penchée de côté, le regard rêveur sous les paupières lourdes qu'agitait un petit frémissement de fatigue:

— Je pense à vous quelquefois... Je me dis que je

devrais vous utiliser mieux que je ne fais... Vous n'avez pas à l'*Aube* la place que vous méritez... Je n'ai pas renoncé à mon projet de page féminine... Nous en reparlerons... Pensez-y de votre côté...

— Je ne sais, interrompit-elle, si vous vous rappelez que je vous avais soumis une maquette...

— Une maquette, en effet, je me souviens. Qu'est-elle devenue ?

— Je vous l'ai laissée, monsieur le Directeur.

— C'est bien possible, mais il y a un tel désordre ici.

Un réflexe tout directorial porta son énorme main sur le bouton d'une sonnerie. Une secrétaire parut.

— Mademoiselle Emilienne, questionna-t-il d'un ton si désobligeant que Luce elle-même en souffrit, qu'avez-vous fait de la maquette de Mme Numans?

— Quelle maquette? balbutia la secrétaire, prise de terreur.

— Comment, quelle maquette ? De quelle maquette voulez-vous qu'il s'agisse ? Mme Numans ne m'en a pas remis trente-six!

— Je vais la chercher, murmura la secrétaire, qui s'effaça comme une ombre.

— Elle va la chercher, et dans une demi-heure elle reviendra nous dire qu'elle ne l'a pas trouvée. Et voilà une jeune fille qui ne sait pas taper à la machine, qui ne sait pas l'orthographe, et à qui je donne douze cents francs par mois, en échange de quels services, je vous le demande!

Luce savait l'esclavage inhumain qu'était pour ses secrétaires le service de Gouin. Elle se tut.

— Que diriez-vous, reprit-il, si je vous demandais d'organiser mon secrétariat ?

— Je refuserais, fit-elle avec un sourire.

Il marqua de l'étonnement.

— Et pourquoi, je vous prie ?

— Parce que je ne serais pas une bonne secrétaire.

— Mais il ne s'agirait pas pour vous d'être une secrétaire. Je sais ce que vous valez. Non, ce que j'envisage, ce serait de vous donner pour un mois, pour deux mois, pour le temps qu'il faudra, la haute main sur mes se-

crétaires. Vous leur inculqueriez une méthode de travail, de classement, dont elles sont complètement dépourvues.

— J'en suis dépourvue moi-même, objecta-t-elle sans quitter le sourire qui lui donnait l'air de ne voir dans l'offre de son patron qu'une aimable plaisanterie.

— Je suis sûr que non.

— Et moi je suis sûre que si.

— C'est bien.

De nouveau, il appuya sur le bouton de la sonnette. Il paraissait fâché, mais elle se dit que c'était une feinte. Elle se leva.

— Vous vous en allez déjà ? Vous n'attendez pas qu'on ait retrouvé votre maquette ?

Elle se rassit.

— J'attends la maquette de Mme Numans, fit Gouin à la secrétaire qui venait d'apparaître.

Plus morte que vive, la pauvre enfant réussit à faire entendre qu'elle ne l'avait pas encore retrouvée.

— Et quand pensez-vous la retrouver ? Ce soir, demain ou la semaine prochaine ?

On crut percevoir :

— Je ne sais pas, monsieur.

— Bon. J'y renonce, foutez-nous la paix ! dit Gouin qui se prit la tête à deux mains. Votre stupidité m'accable. Retirez-vous!

Puis, se retournant vers Luce :

— Cette infortunée maquette, je vous demanderai d'avoir l'obligeance de la refaire.

— A condition que vous ayez réellement l'intention de me confier la direction de cette page, que vous ne m'en parliez pas seulement parce que nous nous sommes rencontrés devant l'ascenseur...

— Bon ! maugréa-t-il sourdement, je vois que vous n'y tenez pas, n'en parlons plus...

Elle comprit qu'il lui donnait congé, elle se leva de nouveau.

— Vous êtes une curieuse femme, prononça-t-il en hochant la tête. J'aurais tant voulu vous faire chez moi une situation... mais vous me détestez...

Il s'attendait qu'elle s'écriât qu'elle ne le détestait nul-

lement et même qu'au contraire... mais elle garda le silence.

— Peut-être les hommes ne vous intéressent-ils pas beaucoup, dit-il encore.

— Oh ! si ! justement... J'ai horreur des femmes... On m'a surnommée l'amie des hommes.

— L'amie des hommes ? Tiens !... Et qu'est-ce donc qui vous intéresse tant chez les hommes en général, et qui ne vous intéresse pas chez moi en particulier ?

Mais elle se tut encore, et ce silence était plus injurieux pour Gouin que toutes les rebuffades. « Je n'ai plus qu'à lui flanquer ma démission à la figure, se dit Luce, c'est la seule issue logique. » Le regard du gros homme, qui errait lamentablement sur le désordre de sa table, s'arrêta sur un carton blanc estampé d'or, séparé en deux par un pointillé. Il le prit entre ses doigts épais et le considéra un instant.

— Etes-vous disposée malgré tout à me rendre un petit service ?

— Plusieurs services, monsieur le Directeur, autant de services que vous jugerez bon d'en demander à ma modeste compétence de rédactrice féminine.

— Ceci sort un peu de votre rubrique. Il s'agit du gala qui se donne ce soir à l'Opéra pour l'ouverture de ce qu'ils appellent la Grande saison parisienne de septembre et qui s'annonce d'ailleurs comme un four. Un de mes vieux amis s'occupe de ça. Je lui ai promis un papier dans l'*Aube*, et ma foi, je n'y pensais plus, c'est en apercevant cette invitation que je viens de m'en souvenir. Voulez-vous me faire le plaisir d'y aller ? Il y a deux fauteuils...

« Impossible ! fut-elle sur le point de répondre, je n'ai pas de robe ! » Mais il eût été maladroit de la part d'une rédactrice féminine de l'*Aube* de s'avouer démunie de toilette du soir. Du reste, elle avait un fourreau noir, qui, à la rigueur, ferait l'affaire. Dans quel état était-il ? Elle ne l'avait pas mis depuis quelque temps. N'avait-elle pas un peu grossi ?

— Bien, monsieur le Directeur. Et mon article sera pour cette nuit ou demain soir ?

— Oh! pour demain soir seulement! Soignez-le, prenez votre temps. S'il me plaît, il passera « en cheval ».

D'une main il sonna pour la troisième fois tandis qu'il tendait négligemment l'autre à Luce, sans un regard à son adresse, comme si elle eût cessé de compter.

Six heures et quart. Rentrer chez elle et s'assurer que le fourreau noir allait encore. S'il n'allait pas, courir aux Champs-Elysées et y acheter une robe toute faite, mais y arriverait-elle avant sept heures ? Alors, aux Champs-Elysées tout de suite. Mais elle n'avait pas sur elle les sept ou huit cents francs nécessaires. Demander une avance à l'*Aube* ? On la lui refuserait et, au surplus, la caisse était fermée. Que faire ? Parier pour le fourreau noir. Dix minutes après, elle était rue de Verneuil. Hélas ! la faille du fourreau avait un peu cédé aux coutures. Elle prit le téléphone et demanda la première maison des Champs-Elysées dont le nom lui vint à l'esprit : qu'on lui préparât cinq ou six robes du soir à choisir, blanches ou noires, très habillées, taille 42-44. Elle serait là juste avant sept heures.

Pendant qu'elle vaquait à ces préparatifs, une autre question l'occupait : avec qui aller à ce gala ? Quelques-uns de ses camarades, Suzanne Arbel entre autres, étaient rentrés de vacances, mais c'était trop tard pour les prévenir, et d'ailleurs elle ne voyait plus que rarement Suzanne, qui la rendait responsable de son départ de l'*Aube* et des trois ou quatre « lapins » que Trémy lui avait posés à son atelier. Madeleine? Oui, Madeleine. Elle lui téléphonerait des Champs-Elysées et dans le cours de la soirée ferait un dernier effort pour l'empêcher de partir, de commettre cette folie.

Elle choisit une robe blanche sur laquelle il y avait une petite rectification à faire. Cela demanderait une heure environ. Elle aurait sa robe pour huit heures et demie. Elle l'attendrait dans un café de l'avenue, et de là téléphonerait à Madeleine.

Ce fut M. Augeron qui lui répondit. Au son de voix, elle devina instantanément qu'il s'était passé quelque chose : Madeleine venait de partir.

— Comme une toquée, à la suite d'une discussion ab-

surde et à laquelle je n'ai rien compris. Je venais de lui dire que mon départ pour Lausanne était retardé de vingt-quatre heures, de quarante-huit heures, peut-être... Elle avait, m'a-t-elle dit, un permis de chemin de fer à votre nom pour Vintimille. Du reste, elle doit être encore à la gare de Lyon, au buffet probablement.

— J'irais volontiers la retrouver, la retenir, mais ce soir, par malheur, je suis de service pour mon journal, à un gala.

— Le gala de la Grande Saison de septembre?

— Justement. Et je suis là aux Champs-Elysées, à attendre une robe... Je téléphonais pour demander à Madeleine de m'accompagner à l'Opéra. J'ai deux fauteuils.

— Eh bien, chère madame, je vous conseille de chercher une autre compagne.

— Non, j'irai seule.

— Je ne me propose pas ! fit M. Augeron avec une ironie qui, dans la circonstance présente, dénotait de sa part un singulier sang-froid.

— Je ne vous récuse pas, lui répliqua-t-elle sur le même ton.

— Mais vous ne m'invitez pas !

— Au contraire, je serais très flattée...

— Très flattée et très ennuyée. Soyons sérieux. Vous qui êtes son amie de toujours, que me conseillez-vous ?

— De la rejoindre à la gare de Lyon, de la ramener.

— Non, je ne ferai pas cela.

— Alors, ne me demandez pas de conseil.

— Donnez-m'en un autre.

— De la laisser suivre sa lubie. Quand elle se sera morfondue toute seule pendant trois jours sur la côte d'Azur, elle vous reviendra. Comme bagage, qu'est-ce qu'elle a pris? Elle n'a pas dû emporter grand'chose. Et puis, voulez-vous mon avis, elle va rentrer d'un instant à l'autre, toute penaude.

Il en doutait fort.

— Je la connais peut-être mieux que vous, dit-il, et il ajouta qu'il serait heureux de causer avec Luce. Il était impossible qu'elle ne sût pas la cause de cet invraisemblable coup de tête.

— Je vous jure que je ne sais rien.

Il resta incrédule et demanda qu'elle l'autorisât à lui téléphoner le lendemain vers midi. S'il l'eût osé, il l'aurait priée de déjeuner avec lui et les enfants. Elle répondit qu'elle craignait d'être fatiguée. Il n'insista pas.

A huit heures et demie, la robe étant prête, elle regagna la rue de Verneuil pour s'habiller. En même temps, elle redemanderait la communication pour Cannes ; du moins elle y était décidée, mais elle ne le fit pas : « Ou bien, se dit-elle, on a fait part de mon appel à Barth et il me téléphonera entre neuf et dix, ou bien il n'est pas encore de retour à l'hôtel et dans ce cas il est inutile que je l'appelle une seconde fois. » Qu'il l'eût demandée pendant qu'elle était aux Champs-Elysées, c'était peu probable. Qu'il la demandât passé dix heures, quand elle serait à l'Opéra, c'était improbable aussi. Cependant, par acquis de conscience, elle l'attendrait jusqu'à dix heures et demie. Les numéros à sensation ne devant passer que dans la seconde partie du spectacle, à quoi bon être à l'Opéra avant onze heures ? Ses fauteuils étaient numérotés, on ne les lui prendrait certainement pas.

A dix heures et demie, Barth n'avait pas téléphoné : « J'aurai encore le temps de lui téléphoner demain avant l'arrivée de Madeleine », et elle partit. A son retour de l'Opéra, il était tard, des amis rencontrés par hasard l'avaient entraînée souper au Bois. Elle avait bu trop de champagne, se sentait un peu grise, et jetait sur la vie un regard qui la lui faisait apparaître comme une pauvre farce, assez gaie toutefois par moments. Pour éviter d'être réveillée le lendemain de trop bonne heure, elle mit l'interrupteur à son téléphone. Elle n'oublia pas Barth, il serait encore temps de lui téléphoner à midi. En effet, à midi elle le demanda. Il était sorti, mais elle sut qu'il l'avait demandée la veille vers huit heures, et le matin même à dix heures. Comme elle avait mal à la tête, elle absorba un cachet et resta couchée, dans l'intention de ne se relever que le soir, et elle ne mit pas l'interrupteur, pour le cas où Barth la redemanderait. Le sommeil venait de la reprendre quand la sonnerie la réveilla. Cette fois, c'était lui... C'était une erreur. Fu-

ricuse, en révolte contre la bêtise et la malveillance universelles, elle coupa le courant. Tant pis pour eux, à la fin! Elle avait trop, oui, vraiment trop mal à la tête...

EPILOGUE

Des femmes à la peau dorée se promenaient en pyjamas ou en culottes courtes, accompagnées d'hommes splendides, vêtus de lainages multicolores. L'air était humide, imprégné de moiteur. Madeleine, qui ne connaissait que le Midi des hivernants, suffoquait un peu, avec la sensation de marcher sur une scène de théâtre, devant une rampe allumée. Il lui semblait que tout le monde avait les yeux sur elle et se moquait de sa tenue de voyage. Elle avait laissé sa valise à la consigne, et elle allait. Qu'est-ce qui l'avait empêchée de demander tout de suite l'*Azur-Hôtel*? Elle allait devant elle, au hasard, poussée, soulevée par une impatience folle dans laquelle entrait la peur sacrée d'avoir franchi les limites fixées au bonheur humain, d'avoir mis le pied dans une région interdite, d'où l'on ne revient pas...

L'*Azur-Hôtel* s'élevait près de la Croisette, dans une petite rue adjacente. Quand elle en aperçut l'enseigne aux lettres bleues, ses jambes mollirent. Ah! ne pas être venue! Etre morte! Cependant elle s'approchait de l'hôtel. Sur le seuil éblouissant un chat noir dormait au soleil. Elle se souvint d'avoir joué, petite fille, avec un chat noir qui l'avait griffée... A présent, elle suivait le patron de l'hôtel vers le seul studio disponible, à l'extrémité de la cour. Elle l'eût suivi n'importe où, n'importe quelle chambre lui eût convenu, n'importe quel recoin, pour y attendre, les deux mains sur son cœur éperdu, l'heure de se présenter devant Barth et de lui dire: « Me voici! Je n'en pouvais plus! Fais de moi ce que tu voudras, garde-moi! Ne soyons plus séparés jamais, jamais! »

On lui apporta sa valise. Elle se déshabilla, fit sa toilette, se jeta sur le lit et dormit d'un profond sommeil. Elle en avait grand besoin. Quand elle se réveilla, il était

huit heures. Elle se leva, parfaitement calme, mit la robe de lin bleu horizon qu'il avait aimée en Savoie (il trouvait que ses yeux s'harmonisaient bien avec la tendre douceur de cette nuance), puis sortit et gagna une terrasse où les tables, éclairées par de petites lampes roses, étaient mises pour le dîner. Le maître d'hôtel lui en désigna une et on commença de la servir. Les autres pensionnaires ne semblaient pas pressés de venir manger. On les entendait rire dans leurs chambres. Une femme fredonnait un air de danse. De temps à autre, Madeleine levait les yeux vers les fenêtres ouvertes. Elle fut sur le point de s'enquérir de Barth. A quelle heure avait-il l'habitude de dîner ? A quelle table avait-il sa place ? Elle n'osa, elle venait de s'aviser que toutes les tables portaient au moins deux couverts. Elle refusa le dessert, quitta sa chaise, gagna le vestibule, fut dans la rue, revint sur ses pas pour prendre une écharpe, car la nuit était tombée et elle sentait tout à coup un froid étrange, et alors elle aperçut Barth en smoking, s'asseyant à une table devant une femme en robe vert jade qui détournait la tête d'un air indifférent pendant qu'il lui lisait le menu à mi-voix. Ce qui suivit, elle ne devait plus s'en souvenir que comme d'un très ancien, très lointain cauchemar.

Le lendemain, vendredi 5 septembre, les journaux du littoral, et aussi ceux de Paris, mais sous des titres de moindre importance, bien entendu, publièrent le récit d'un drame qui avait eu pour théâtre l'*Azur-Hôtel,* à quelques pas du boulevard de la Croisette. Une jeune femme du nom de Renée Larbot, exerçant la profession de vendeuse et domiciliée rue Ramey, avait tiré un coup de revolver sur son amant, Barthélemy Trémy, directeur de la galerie Morsheim, faubourg Saint-Honoré. Le revolver n'était qu'un joujou et la balle n'avait pas atteint le cerveau; après avoir dévié sur l'os frontal entre le nez et l'œil droit, elle était allée se loger non loin du chiasma, provoquant une cécité qu'on espérait guérissable. Seule la radiographie dirait si les deux nerfs optiques ou le chiasma lui-même avaient été sectionnés. Malheureusement, l'événement confirma les craintes les plus pessimistes; le chiasma était atteint. Toute opération fut jugée im-

possible. Les chirurgiens prirent le parti le plus prudent: laisser la balle s'enkyster. C'était la cécité sans remède.

Des aveux de Renée Larbot, du témoignage de Mme A..., femme d'un haut fonctionnaire des Finances, intimement mêlée au drame, et des dépositions recueillies parmi les pensionnaires et le personnel de l'hôtel, il ressortit pour le juge chargé de l'affaire qu'il n'y avait pas eu préméditation. Renée Larbot faisait un séjour à Cannes avec son amant, Barthélemy Trémy. Elle venait d'être assez gravement malade et se rétablissait avec peine. Soudain, devant elle et M. Trémy, qui sortaient après le dîner pour faire un petit tour du côté du port, une femme, Mme A..., s'était écroulée sans dire un mot. Barthélemy s'était précipité pour la relever, l'avait prise dans ses bras, avait appelé le portier de l'hôtel, puis, aidé de celui-ci, l'avait portée sur un des bancs placés sous la pergola d'entrée, et là, agenouillé près d'elle, il s'était efforcé de la ranimer, perdant lui-même complètement la tête et ne cessant de répéter à Renée Larbot, qui, stupéfaite, contemplait la scène :

— Allez-vous-en, mais allez-vous-en donc! Vous ne voyez donc pas que votre place n'est pas ici?

Et il l'injuriait, il lui disait qu'il l'avait en horreur, qu'il la haïssait, qu'il la vomissait, qu'il ne l'avait jamais aimée. C'est alors qu'elle avait pris dans son sac le petit revolver incrusté de nacre dont elle ne se séparait jamais, et que son mari — elle était veuve — lui avait donné pour sa fête; elle avait tiré, mais sans viser; elle avait tiré sur son amant comme elle l'eût giflé ou frappé du poing.

Un témoignage assez dangereux pour Renée Larbot fut celui de Mme Luce Numans, rédactrice à l'*Aube*, ancienne femme de Barthélemy Trémy, accourue de Paris pour déposer. Non seulement elle était restée, malgré leur divorce, l'amie de la victime, mais elle l'était aussi de Mme A ...depuis le lycée; elle l'était aussi de Renée Larbot depuis peu de temps. Bref, l'amie de tout le monde... Les tenants et les aboutissants du drame lui étaient connus mieux qu'à personne. A son avis, il y avait eu préméditation. La vendeuse n'ignorait pas que M. Trémy

eût une autre maîtresse, elle avait même à plusieurs reprises menacé de le tuer. Pourquoi aurait-elle gardé un revolver dans son sac si ce n'avait été pour s'en servir à cette fin? Confrontée avec Mme Numans, Renée Larbot eut une explosion de rage qui confirma ce que le témoin venait précisément de dire de son caractère violent et vindicatif. Contre Mme Numans, qui témoignait avoir vu un jour l'intérieur de son sac et que le revolver n'y était pas, elle soutint que, conformément au désir formulé par son mari, l'arme ne la quittait jamais. Elle accusa le témoin de l'avoir fait avorter; elle nomma la doctoresse qui s'était chargée de l'opération. Mme Numans ne daigna pas lui répondre, reçut les remerciements du juge et se retira pour aller prendre au chevet de l'aveugle le poste de gardienne qu'elle ne devait plus cesser d'occuper jusqu'à la fin.

Renée Larbot fut acquittée. Quant à Mme A..., on avait craint pour sa raison. Son mari était venu de Paris à Cannes en avion pour la prendre dans la chambre d'hôtel où elle était surveillée provisoirement, et en automobile l'avait emmenée en Seine-et-Marne, près de Ponthierry, chez le docteur Passiron. Lorsqu'elle en sortit, trois mois après, cette femme au regard suave et aux traits d'une ingénuité ravissante, était devenue une vieille dame.

La première sortie qu'elle fit seule fut pour aller sonner à la porte d'un petit appartement que Barthélemy Trémy et Luce Numans habitaient ensemble dans le haut de la rue d'Assas, près de la place de l'Observatoire.

— Toi? s'écria Luce en la reconnaissant. Toi?

— Je veux le voir, fit-elle, j'ai absolument besoin de le voir. Tu ne m'en empêcheras pas, j'espère, il est à moi.

— Est-ce de Barth que tu parles?

— De qui veux-tu que ce soit? Allons, laisse-moi entrer.

— Non, Madeleine, tu n'entreras pas. Tu ne reverras pas cet homme dont tu as fait le malheur. Je t'ordonne de t'en aller. Il passe en ce moment par une crise atroce. S'il sait que tu es venue, à plus forte raison si tu lui parles, je ne réponds plus de rien!

Luce vit Madeleine tomber à genoux et lever vers elle des mains suppliantes. Ses yeux, ses beaux yeux aux longs cils, avaient perdu leur éclat, mais il en émanait une telle supplication, une telle détresse, qu'il eût fallu un cœur de pierre pour ne pas en être bouleversé.

— Relève-toi, Madeleine! Quelqu'un pourrait monter et te voir dans cette posture... Entends-tu ce que je te dis ?

Cette scène se passait sur le palier.

— Je ne me relèverai que lorsque tu m'auras promis de me le laisser voir. Tu n'as pas le droit de me le refuser. Barth est à moi!

— Relève-toi, voyons! Serais-tu encore folle, par hasard? Vas-tu me mettre dans l'obligation d'aller chercher la police?

— Luce, sois humaine! Promets-moi de me le laisser voir! Au nom de tous nos souvenirs, de notre amitié, au nom de l'amour que toi-même as eu autrefois pour lui!

— J'ai été seule à savoir l'aimer! Tu ne l'as aimé, toi, qu'en égoïste forcenée. Vous êtes toutes des monstres... Relève-toi, ou je te claque la porte au nez !

A ce moment, du fond du petit appartement, la voix de Barth se fit entendre :

— Luce, ma chérie, qu'y a-t-il? Avec qui es-tu?

Un raidissement extraordinaire et comme électrique mit Madeleine debout, haletante, la bouche ouverte, mais avec la dureté du fer, la main de Luce s'appliqua sur cette bouche qui allait crier.

— Va-t'en donc, misérable! Il ne te suffit donc pas qu'il soit aveugle par ta faute, tu veux encore le pousser au suicide! Il ne parle que de se tuer, et tu viens faire des scènes à sa porte!... Ça suffit, adieu!

Et la pauvre Madeleine, toute sanglotante, n'eut plus qu'à redescendre l'escalier pour rentrer chez elle où ses enfants eux-mêmes avaient reçu défense de lui adresser la parole. Elle était entourée de silence comme une réprouvée, une maudite, une pestiférée, une lépreuse.

Pour cette première sortie qu'elle avait été autorisée à faire seule, M. Augeron avait pris la précaution de lui adjoindre un policier chargé de la suivre à faible dis-

tance. Il sut ainsi où elle était allée, il n'en fut pas surpris, il l'avait prévu. Deux jours après, elle était de nouveau confiée aux bons soins du docteur Passiron qui la garda pendant un an. Le bruit courut qu'elle était devenue complètement folle. Ce qui est sûr, c'est que, lorsqu'elle revint à Paris, elle donnait dans une dévotion outrée, allant, pour expier ses péchés, jusqu'à se priver de nourriture. L'hiver, on s'aperçut qu'elle fermait le radiateur de sa chambre, ouvrait la fenêtre et se couchait sur le plancher, pour dormir sans draps ni couvertures. Ses enfants étaient en pension. Elle ne les revit jamais. Elle mourut l'année suivante d'un mal mystérieux sur lequel les médecins n'étaient pas d'accord; une tumeur au cerveau, peut-être.

Barthélemy Trémy et Luce Numans connaissaient des jours difficiles. Elle l'avait complètement à sa charge et subvenait à tous ses besoins, ce qu'elle n'aurait pu faire, il est vrai, si le drame de Cannes et ses suites, si l'oubli de soi quasi héroïque qu'elle avait mis dans son dévouement à cet aveugle et qui faisait l'admiration générale, ne lui avait attiré des sympathies agissantes dans les milieux de journalisme. Les collaborations de celle qu'on continuait d'appeler l'amie des hommes sans soupçonner l'atroce contradiction cachée sous ses deux mots, s'étaient multipliées. Gouin lui avait enfin confié la direction d'une page féminine. Sa situation professionnelle eût pu devenir considérable, mais elle restait fière, farouchement repliée, distante, froide, elle restait elle-même en un mot. Le coup de revolver de René avait été pour sa sensibilité de femme le coup de baguette de Moïse: il en avait fait jaillir une source de tendresse et d'abnégation, mais rien n'en transparaissait dans ses façons, dans sa conduite, dans son attitude d'esprit. On aurait dit plutôt que son ironie s'était faite plus mordante, son empressement brutal à vous couper la parole quand on entonnait devant elle sa louange, avait quelque chose de déconcertant, de pénible. Elle semblait se plaire à se montrer d'autant plus décevante qu'elle faisait preuve dans son rôle d'Antigone d'un mérite plus exemplaire. Ce rôle, on eût dit qu'il lui avait été imposé, qu'elle ne

s'y prenait pas au sérieux, qu'elle s'y trouvait déplacée, hors de sa voie. Pourtant Barthélemy ne manquait pas une occasion de dire comme elle était sublime et la rare qualité d'âme qu'elle y révélait, mais il fallait pour cela qu'elle fût absente. Devant elle, il était impossible de mettre la conversation sur ce sujet. L'insistance d'un camarade bien intentionné l'avait fait éclater un jour d'une étrange colère.

Le temps s'écoulait et elle vieillissait, se voûtait davantage. Son visage se fendillait de mille petites rides, le blond de ses cheveux tournait au gris. Un voile se répandait sur ses traits, encore que son regard gardât son acuité gênante. Quand elle tenait à son bras Barth qui tâtait le trottoir du bout de sa canne blanche, elle semblait se pencher vers lui, plus petit qu'elle, avec la sollicitude quasi maternelle d'une sœur aînée restée vieille fille. Aucun habitant du quartier ne connaissait toute la vérité de leur histoire, mais ils marchaient entourés de la vénération silencieuse qui s'attache aux grandes infortunes.

Deux collaborations lui ayant fait défaut presque en même temps, elle eut peur, elle se vit au bord du gouffre. L'idée lui vint d'écrire pour *l'Aube,* avec Barth, un roman qui réussit. Gouin leur en commanda un second et peu à peu la signature de Luc de Barthel, qu'ils avaient forgée de leurs deux prénoms, devint populaire.

Un après-midi qu'ils revenaient du faubourg Saint-Jacques où Barth avait touché quelques droits de reproduction à la caisse de la Société des Gens de Lettres, et se dirigeaient vers la terrasse du Luxembourg pour y attendre l'heure du dîner, elle aperçut, venant à leur rencontre, un homme qu'accompagnait un petit garçon et en qui, à son élégance à la fois correcte, désinvolte et un peu féminine, elle reconnut Hubert Raigné. Il allait la frôler sans la reconnaître, elle allait le laisser passer. D'un mouvement dont elle ne fut pas maîtresse, elle s'arrêta et lui sourit tandis qu'avec l'émouvante docilité des aveugles Barth s'arrêtait, le visage tourné vers un point quelconque de l'espace. Sous l'effet de l'émotion, Hubert pâlit. Il connaissait en gros le drame

de Cannes, il savait que Luce avait repris la vie commune avec son ancien mari, ce Barth dont il avait été si jaloux. Apprenant dans quelles conditions elle gagnait sa vie et celle de l'infirme, il s'était permis, quelques années auparavant, de lui adresser un gros chèque avec quelques mots pour lui dire de ne point s'en offusquer, que ce n'était qu'un prêt, qu'elle le rembourserait plus tard, mais elle lui avait renvoyé le chèque, le remerciant de son geste qu'elle ne pouvait toutefois accepter; s'il lui arrivait d'être dans le besoin, elle aurait certainement recours à lui. Les choses en étaient restées là, il n'avait pas essayé de la revoir, Luce était entrée à ses yeux dans une zone de moralité tellement haute qu'à tenter de l'y rejoindre il se fût fait l'effet d'un intrus. Mais il ne se désintéressait pas de son souvenir. L'exemple de virilité qu'il lui avait donné, il s'était efforcé d'en tirer profit. Que de fois, jadis, ne lui avait-elle pas reproché la mollesse de son caractère! C'est à cette mollesse qu'il attribuait l'échec que, malgré toute sa passion, il avait essuyé auprès d'elle. La brûlure l'en avait mûri. A son père qui aurait voulu le voir épouser une jeune fille de leur monde, agréable mais qu'il n'aimait point, il avait refusé d'obéir, étonnant toute sa famille par la violence de sa réaction. Puis il était parti pour la Bolivie où un de ses anciens camarades dirigeaient à quatre mille mètres d'altitude une importante mine de cuivre. Dans cette solitude presque complète, stimulé par l'orgueil des faibles et soutenu par le souvenir des railleries que provoquait de la part de Luce sa veulerie de « fils à papa », il avait pris conscience de lui-même. Avec une femme de cette qualité, aucun recommencement n'était possible, il le sentait bien. Du moins espérait-il mériter son estime et retrouver son amitié en lui montrant ce qu'il était devenu grâce à elle. Il était rentré en France, il avait fait de son plein gré le mariage raisonnable contre lequel il s'était insurgé si fort l'année d'avant. Il avait pris à la direction de la banque paternelle le poste qu'il avait toujours refusé jusque-là...

— Bonjour, Hubert.

— Madame... fit-il d'une voix étranglée.

— Mon mari, fit-elle, désignant Barth d'un signe de tête, et à Barth: « Mon chéri, je te présente Hubert Raigné — et son fils, ajouta-t-elle en faisant un sourire au petit garçon. Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus, dit-elle encore. Qu'êtes-vous devenu? Vous êtes marié, à ce que je vois. Heureux? Que faites-vous? Où habitez-vous? Venez-vous quelquefois dans ce quartier?

Les questions se pressaient sur ses lèvres, il avait à peine le temps d'y répondre, il était affreusement gêné.

— Comme il vous ressemble!

Elle tapotait les joues de l'enfant.

— Hélas! répondit-il, je le crois. J'espère pourtant en faire un homme. N'est-ce pas, Pierrot?

Beaucoup plus intéressé par le spectacle de la rue que par cette rencontre d'une dame et d'un monsieur aveugle, Pierrot fit un oui d'enfant bien élevé.

— Au revoir, Hubert, j'ai gardé beaucoup d'amitié pour vous, vous savez.

— Moi aussi, dit-il, navré de ne rien trouver de plus fort à dire. La présence de l'aveugle le mettait à la torture. Puis-je vous demander, reprit-il, de me téléphoner un matin à la banque? A condition, bien entendu, que vous ne vous croyiez pas forcée de le faire...

Il s'accusait intérieurement d'être indiscret. La présence de Barth eût dû lui interdire une proposition de ce genre, mais il avait pour excuse d'être en situation de leur rendre service à l'occasion. La fierté de Luce s'était peut-être un peu usée avec le temps. Quel plaisir c'eût été pour lui de l'obliger enfin!

— Je vous téléphonerai, lui promit-elle.

Quand ils se furent séparés:

— Qui est-ce? questionna Barth.

— Je t'ai parlé de lui, tu ne t'en souviens pas.

— Hubert Raigné, as-tu dit? Ce nom m'était inconnu.

— Je ne t'avais pas dit son nom, mais je t'avais parlé de lui. Rappelle-toi un certain hiver que je devais aller à Gstaad, que j'avais besoin d'une avance pour m'équiper...

— Je me souviens, oui, je me souviens. Mais alors,

il t'a follement aimée! C'est lui, c'est celui-là qui t'aimait tant?

— Oui, mon chéri, c'est lui, dit-elle.

Ainsi Hubert était marié! Elle le retrouvait plus fier qu'il ne l'avait quittée. Son bonheur à lui aussi s'était fait en dehors d'elle. Une jeune fille l'avait aimé, dont la tendresse lui était douce. Il avait un fils dont il semblait fier... Pourquoi l'avait-elle perdu? Pourquoi avait-elle laissé échapper cette chance? Plus jamais elle n'avait retrouvé chez aucun homme cette passion, cette dévorante soif d'amour. Etait-ce bien elle qui avait renoncé à tout cela? Etait-il possible qu'elle se fût réjouie de leur séparation? Elle ne se rappelait même plus sous quel prétexte la chose s'était accomplie.

— Quelle impression t'a-t-il faite? demanda-t-elle à Barth.

— Une bonne, très bonne impression. Sa voix me plaît. Ce doit être un brave garçon. Tu as bien, je suppose, l'intention de lui téléphoner?

— Ma foi, non. A quoi bon?

— Tu lui ferais sûrement plaisir.

— Il était jaloux et timide, plein d'exigences et de scrupules. Sa présence auprès de nous deux n'aurait rien d'agréable.

Mais Barth était convaincu que Luce avait envie de revoir Hubert.

— Promets-moi de lui téléphoner.

Elle ne dit plus non. Il reprit:

— Crois-tu l'avoir aimé?

— J'aurais pu l'aimer, mais cela ne s'est pas produit.

— Que lui demandais-tu? As-tu vraiment désiré l'amour? N'étais-tu donc faite que pour être l'amie des hommes?

— Oui, et je ne regrette rien.

Comme elle mentait!

— Pourtant, continua-t-il, quelle femme aurait été pour moi ce que tu as été depuis mon malheur? Il y a dans tout ce que tu me donnes maintenant une telle perfection de force et de douceur! Tu m'as sauvé. Personne d'autre n'en eût été capable.

Le fantôme de Madeleine passa entre eux, mais ils ne la nommèrent pas.

— Et moi, dit Luce, je n'ai plus d'autre raison de vivre que le besoin que tu as de moi.

Cette fois, elle était sincère, car la fierté de son sacrifice l'exaltait. Elle la payait cher, la certitude qu'aucune femme ne viendrait lui disputer le cœur de Barth, mais elle n'avait pas le sentiment d'être dupe. Du moins, elle ne l'avait pas eue jusque-là, jusqu'à cette rencontre d'Hubert. Elle eût préféré ne pas le revoir, mais comme elle désirait, maintenant qu'elle l'avait revu, de le revoir encore! Oh! elle lui téléphonerait...

Elle lui téléphona et il accourut. Il leur parla longuement de son séjour en Bolivie. L'idée vint à Luce de tirer de lui des renseignements pour un roman d'aventure ayant pour cadre les villages indiens, les mœurs des mineurs et des Européens isolés là-haut, et ce leur fut une raison de se réunir souvent. Ils le questionnèrent sur son mariage, sur sa femme, mais il détourna la conversation et, d'un accord tacite, il fut convenu que tout ce côté de sa vie serait banni de leurs entretiens.

Une amitié réelle se noua entre les deux hommes. Ils sortaient sans Luce, ils allaient s'asseoir au Luxembourg. Hubert apportait rue Notre-Dame-des-Champs des disques, beaucoup de disques qu'ils faisaient tourner et dont ils analysaient les mérites. L'oreille de Barth avait acquis une finesse extraordinaire. La musique était devenue pour lui une consolation indispensable.

— Ce n'est évidemment qu'une façon de parler, rectifia-t-il après avoir laissé échapper cet aveu devant Hubert. Ma seule consolatrice, c'est Luce, mais il est de fait que, si je n'avais pas la musique...

Cette musique qu'il avait feint autrefois d'aimer pour séduire Madeleine... Il ne se souvenait même plus de ce mensonge.

Il hésita à dire combien il souffrait que Luce n'aimât pas la musique autant que lui.

— C'est une femme admirable, s'écria-t-il, une femme sublime! Des heures entières elle écoute de la musique avec moi, elle me lit la vie des grands musiciens, et pour-

tant je sens bien que le monde des sons lui demeure fermé. C'est une sainte! Si vous saviez quel tact de tous les instants! Tenez, la tendresse qu'elle a pour moi, je ne puis la comparer qu'à votre amitié.

— Je vous en prie! protesta Hubert.

— Mais si! Mais si! Je retrouve en vous la même délicatesse, la même impossibilité de me dire de ces phrases odieuses, de ces : « Il y en a de plus malheureux que vous! » qui me donnent envie de tuer ceux qui les prononcent. Vous n'avez jamais eu de ces mots maladroits; Luce non plus. Elle avait la pleine conscience de mon malheur et ne me l'a jamais caché. Aussi a-t-elle pu me donner la force de le supporter. Dans la situation d'un aveugle, voyez-vous, ce qu'il y a de plus douloureux, ce n'est pas d'être privé de lumière, c'est d'être privé de sa liberté, c'est de sentir son infériorité, son esclavage, c'est de vivre à toutes les minutes dans la dépendance d'un autre. Eh bien, je suis sûr qu'une autre femme, cette dépendance me l'eût rendue tout de suite odieuse. Il me fallait Luce! Si vous saviez avec quelle patience elle m'a appris la place de chaque meuble, de chaque tableau! Elle m'a décrit cent fois l'aspect de notre petit appartement. Je le vois avec ses yeux! Grâce à elle, je ne me sens pas prisonnier d'un monde que j'ignore. Pour les lectures qu'elle me fait, ça a été autre chose. Elle me demandait de l'aider à comprendre, comme si elle n'avait pas été capable de comprendre toute seule! Quand je m'en apercevais, c'était trop tard, ça n'avait plus d'importance, j'étais entré si sincèrement dans le jeu que je gardais l'illusion de lui avoir été utile.

— Votre amour la paie de son dévouement, dit Hubert, on sent que vous l'aimez comme elle ne l'a jamais été.

— Je le crois, dit Barth. Je sais cependant que vous l'avez beaucoup aimée, vous, mais c'est tellement différent... Me permettrez-vous une question?

— Dites.

— Croyez-vous l'aimer encore?

Hubert garda le silence. Il était choqué.

— Pardonnez-moi, dit Barth. J'ai cru pouvoir me permettre... Je suis tellement au-dessus de la jalousie, si

vous saviez! J'aurais même plaisir à savoir que vous avez gardé de l'amour pour elle, qu'elle le sait et que cela lui est agréable. J'aurais moins le sentiment de lui devoir tout, absolument tout, sans aucune compensation.

Mais sous l'impression d'une inconvenance pénible qu'il n'excusait qu'à cause de l'infirmité de Barth, Hubert se taisait toujours.

Il espaça un peu ses visites. Puis sa femme tomba malade et ils ne le virent presque plus. Six mois après, ils ne le voyaient plus du tout.

— Je l'ai perdu une seconde fois, se reprochait Luce, et elle cherchait en vain pourquoi.

Dès lors, la sérénité de Barth, ce qu'elle appelait son bonheur, qu'elle considérait en toute bonne foi comme son œuvre et dont elle lui reprochait secrètement de ne pas lui avoir assez de gratitude, lui devint intolérable. C'était encore Barth qui avait le moins à se plaindre, pensait-elle. Toutefois, son dévouement ne se relâcha jamais, si peu que ce fût.

Avec l'intuition naturelle aux infirmes, il finit par deviner la rancune qu'elle nourrissait:

— Tu as raison, ma pauvre Luce, j'ai la meilleure part.

Et il lui raconta comment il avait essayé de se le faire pardonner en encourageant l'amour qu'Hubert avait visiblement gardé pour elle et comment cette bonne intention s'était retournée contre son but.

— De quoi t'es-tu mêlé? lui dit-elle avec amertume.

Il reconnut qu'il s'y était mal pris et offrit d'écrire à Hubert pour réparer sa maladresse. Elle s'y opposa et elle se reprochait et se félicitait à la fois que ce sage refus lui coûtât si peu.

ANDRÉ BILLY.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Paul Léautaud: *Amour (portrait de l'auteur par Edouard Vuillard)*, Editions Spirale. — Jean Guéhenno: *Journal d'un Homme de 40 Ans, Pour mon Plaisir*, Bernard Grasset. — Henry Bordeaux: *Episodes de la Vie littéraire*, Librairie Plon. — Emeric Fisier: *L'Esthétique de Marcel Proust*, Alexis Rieder. — Hélène Frejlich: *Flaubert d'après sa correspondance*, Société Française d'Editions littéraires et techniques.

Décidément, M. Paul Léautaud fait figure d'excentrique. Il propose à ses lecteurs un petit livre intitulé : **Amour.** C'est fort inattendu. Vous savez que nous vivons en un instant qu'on se plaît à nommer un tournant décisif. Le moment politique est grave, comme disait Victor Hugo. C'est une émulation chez le plus grand nombre de nos écrivains à se jeter avec zèle, et un peu au hasard, dans le tohu-bohu des questions sociales. Des plans d'aménagement pour l'époque à venir, voilà ce qui exalte. Une forme très en vogue du jeu de construction. Romanciers et poètes cherchent donc à l'envi des remèdes pour la crise des affaires. On avait parlé pendant la guerre de « mobilisation des intelligences ». On dirait qu'une nostalgie de ce rôle se réveille dans beaucoup d'esprits. Espérons qu'ils n'auront pas trop de déconvenues! Et pourtant, certains d'entre eux gagneraient peut-être à se dire: Que penserai-je de moi-même si je me relis dans dix ou vingt ans?

M. Paul Léautaud n'est pas l'homme à suivre les souffles d'un moment, même si ce moment est un tournant décisif. Il continue à rêver sur les questions qui lui tiennent à cœur, sur celles qui répondent aux aspirations essentielles de son être propre. J'avoue un faible pour ces originaux. Je continue à penser, contrairement à des affirmations fort répandues, que force choses capitales naissent de ces esprits singuliers qui suivent leur pente sans se soucier des tempêtes de l'ins-

tant. « Dans l'histoire, a dit Lénine, les hommes indépendants sont une fantaisie. » Je crois que l'abolition de cette fantaisie coûterait cher au monde; il se peut même que cette fantaisie soit le sel de la terre.

Une fois de plus, vous goûterez dans ce petit ouvrage une langue de qualité. Une langue qui concilie aisément la plénitude et la finesse; une langue d'un trait particulièrement pur sans boursouflure ni bavure; une langue ramassée et dense sans sécheresse, et assez souvent, au delà de cette manière si nette de formuler, plus de résonances qu'on ne le croirait de prime abord. M. Paul Léautaud adore l'amour; et il n'adore pas du tout... la femme. Il a tout l'air de penser que la femme, en apportant l'amour à l'homme, lui fait un présent inestimable, mais qu'elle-même est fort loin de valoir le don qu'elle apporte. « Ces notes, dit-il, plairont aux hommes, déplairont aux femmes. » Qui sait? Les femmes savent depuis toujours qu'elles sont loin d'être indifférentes à ceux qui exercent contre elles avec prédilection leurs dons les plus âpres de lucidité. J'imagine volontiers certaines d'entre elles murmurant: « Nous ne sommes pas dupes; s'appliquer à saisir l'envers de nos séductions avec un plaisir triomphal, c'est affirmer qu'on nous donne de l'importance et qu'on nous porte sans trêve dans sa pensée. »

C'est le propre des remarques un peu pénétrantes sur l'amour et sur les femmes d'en susciter d'autres à l'infini. M. Léautaud se plaît à opposer la passion, la spontanéité, le franc-jeu qu'il apporta dans ses aventures d'amour au calcul, à la prudence, à la dissimulation et à la diplomatie qui furent le fait de ses partenaires. L'amour est une comptabilité en partie double et si l'on demandait leur avis aux femmes, elles n'hésiteraient pas à dire à leur tour que fréquemment candeur de femme est dupe de ruse de mâle grimée en loyauté. Je sais aussi des hommes et des femmes qui prétendent qu'en fait de loyauté dans l'amour, les deux sexes sont dignes de se donner la main. Convenons tout bonnement que le monde de l'amour et celui de la franchise n'ont pas grand rapport. Aussi bien l'amour pourrait-il donner ses fruits les plus exquis (ce sont aussi les plus cruels) dans une atmosphère de parfaite netteté et de claire fran-

chise? Le problème nous mènerait loin. Mais puisqu'il s'agit de la ruse féminine, je tiendrais à remarquer que, de ses ruses subtiles, la femme est parfois la première dupe. Ses ruses, c'est parfois le moyen de se masquer à elle-même une folie qu'elle ne veut pas voir. Et que de fois la femme, après avoir tramé les plus ingénieuses ruses, déchire elle-même ce réseau subtil, sous l'effet d'un vertige qui la grise. Qui dira, aux profondeurs de l'âme féminine, les jeux complexes entre sa ruse et sa folie? La femme la plus calculatrice abrite presque toujours en elle une folie latente qu'elle ignore et la plus folle sait trouver à l'occasion les plus ingénieuses roueries.

Vous n'attendez pas que M. Léautaud unisse l'amour à la morale. Il va plus loin: il purge carrément l'amour de tout ce qu'on nomme spiritualité et il le réduit avec décision aux seules réalités physiques. On rêverait longtemps sur ces quelques paroles: « L'amour n'a que faire des qualités morales. » Ne pourrait-on dire que dans l'amour, même pour les hommes et les femmes les meilleurs, il existe une mystérieuse, voire une irrésistible fascination attachée à certains aspects troublants et inquiétants de l'être humain?

Il est curieux de remarquer que M. Léautaud, après avoir réduit l'amour aux seuls « attraits charnels », y adjoint d'autres éléments qui se rattachent à cette quête mystérieuse de poésie qui, presque toujours, l'accompagne. Il a bien senti la saveur que donne à l'amour le secret et la sensation de mise à part de la société; il a discerné l'attrait de l'orage, du soupçon et de l'incertain. Il perçoit ainsi, bon gré mal gré, dans l'amour un « autre chose » que la seule jouissance physique. Et voici qui touche peut-être au drame le plus âpre de l'amour. « Nous avons tous, hommes ou femmes, notre partenaire pour le plaisir de l'amour. On ne le trouve souvent que tard. Certains ne le trouvent jamais. »

Je crois que M. Léautaud livre sa note la plus personnelle au point de rencontre d'une sensibilité très vive, très spontanée, et d'une lucidité suraiguë qui trouve un nouveau plaisir de sensibilité à percer à jour le manège de ses sentiments.

Le **Journal d'un homme de quarante ans** de M. Guéhenno est un témoignage dont certaines parties sont douées d'un charme poétique de belle qualité et dont certaines autres

pages ne manqueront pas de soulever et la discussion et l'orage. Ce n'est pas un récit continu de sa vie que nous apporte M. Guéhenno, ce sont plutôt quelques tranches significatives qui dépassent le cas d'un individu. Je n'en regrette pas moins certaines absences du livre. Je voudrais savoir d'une manière plus complète comment le jeune employé d'usine de seize ans s'est formé pour affronter le concours d'entrée à l'école normale supérieure. Espérons que M. Guéhenno, un jour ou l'autre, voudra bien contenter cette curiosité. Né dans le peuple, M. Guéhenno veut rester homme du peuple et envisager toutes choses sous l'angle d'un homme du peuple. L'évocation de sa vie d'enfant est parfois ravissante. Il a su ressusciter en poète la magie des premières années écoulées parmi la symphonie des choses rustiques. Il a su opposer de façon saisissante l'enfant de la campagne au gamin des villes déjà tout étriqué et tout assujetti. Il lui semble qu'à l'âge de cinq ans, roi des mondes imaginaires, tout mêlé aux amples espaces, il toucha l'apogée de sa vie. Moment de déchéance, celui où il lui fallut devenir un petit citadin! Il apprend brusquement que sa royauté n'était qu'illusoire, ce qui nous vaut cette pensée: « Nous ne vivons que pour apprendre que nous sommes toujours volés. » Evidemment, nous sommes tous volés dans la mesure où nous sommes des poètes que le réel ramène rudement à lui. M. Guéhenno connaît les gens du peuple, ce qui est fort rare. Certaines scènes, happées toutes vives, possèdent un vrai pouvoir de saisissement. Je songe particulièrement à l'épisode où nous voyons sa mère, piqueuse, tomber malade au moment même où son père, cordonnier, doit prendre part à une grève. Il cache la chose à sa femme pour ne pas l'inquiéter, mais le jour arrive où le boulanger refuse le pain. Il faut avouer la vérité. Terrible scène. Le femme s'arrache de son lit pour aller travailler à la fabrique; au bout de cent mètres, elle tombe, prise de faiblesse. Le père, la mort dans l'âme, se voit contraint, en dépit de son adhésion à la grève, d'aller demander du travail à la fabrique. Fureur des autres ouvriers qui viennent chez lui le traiter de « vendu ». Irritation du père contre sa femme qu'il rend responsable de son indignité: « A cause de toi, disait-il, j'ai été appelé lâche. »

M. Guéhenno ajoute: « C'est la seule chose que les pauvres vieux ne se soient jamais pardonnée. » Ce que M. Guéhenno a su saisir, et qui échappe à presque tous les romans sur le peuple, c'est une fierté intransigeante, un sentiment presque roide de l'honneur qu'on rencontre fort souvent chez les artisans. Il me semble pourtant qu'à son insu M. Guéhenno intercale parfois entre ses sentiments passés et lui quelque chose de sa sensibilité d'aujourd'hui. Parfois aussi, entre ses visions de la vie du peuple et son esprit, il laisse se glisser un concept idéalisé du Peuple. Aussi bien ce livre, je le répète, dont l'importance est grande, est un peu ambigu dans la mesure où il juxtapose un réalisme aigu appliqué à certaines choses à une manière idéalisante appliquée à certaines autres. Les pages où M. Guéhenno apporte son témoignage du temps de guerre représentent parfois une cruelle vivisection de lui-même et une déposition d'une hardiesse extrême. Il sera difficile de les ignorer quand on voudra parler de la psychologie du combattant. M. Guéhenno ne peut se trouver d'excuse pour avoir pris sa part du massacre universel. Avoir été un « héros » lui apparaît comme la honte de sa vie. Il va jusqu'à nous dire que, s'il a été un héros, ce fut, comme tous les autres, par lâcheté.

Quand je fus redevenu le maître de mes pensées, j'éprouvais que tout mon être, tout le meilleur de moi, se refusait à cette besogne qui m'était commandée. Je l'ai faite cependant, faute de courage, parce que c'était le plus facile et le plus sûr. Une pensée plus nette, un cœur plus ferme, aurait refusé de servir. C'était alors la mort certaine. Voilà bien ce que je ne voulais pas. J'ai suivi le troupeau.

On voit la portée de pareilles lignes. Ce témoignage de combattant est un réquisitoire passionné.

Tout s'était mis à mentir, les orateurs, les journalistes, les écrivains, les savants. Par entraînement, par surprise ou par bassesse.

Mais au cours d'une « juste révolution », les meneurs du mouvement procèdent-ils autrement que les animateurs d'une « juste guerre » ? On voudrait l'opinion de M. Guéhenno!

On ne peut éviter d'être violemment ému par beaucoup de

ces pages. Il est bien évident que le problème de la guerre, c'est-à-dire du droit que s'arroge la société en certaines périodes, de mettre en jeu la vie des individus, ne s'épuise pas par la manière dont le pose M. Guéhenno. L'expression motivée de sa révolte est cependant, elle aussi, une réalité qui compte. Lorsque la société outrepasse sans mesure le sacrifice qui peut être demandé aux hommes; lorsqu'elle met tout en œuvre, par la suite, pour donner à ce sacrifice l'aspect d'une chose vaine et ridicule; à beaucoup d'individus, l'écroulement de tout se présente comme un espoir et comme un soulagement! Grave symptôme! Il se peut qu'aujourd'hui, par la faute des hommes ou par suite de fatalités irrésistibles, la guerre ait atteint le point où bien des hommes se sentent prêts à tout, même à la dissolution de l'ensemble qui les abrite, pour fuir son obsession. Je souhaite que nos sociétés modernes ne paient pas trop cher le fait que dans les choses de la guerre, elles n'aient pas su ou n'aient pas pu « raison garder ».

Dans ses **Episodes de la vie littéraire,** M. Henry Bordeaux nous apporte une suite très variée d'esquisses critiques où se rencontrent assez souvent la note de grâce et d'émotion. Elle ne manque pas de charme l'étude qui ressuscite la vie du jeune Barbey d'Aurevilly dans sa chère ville de Caen. M. Bordeaux imagine le jeune et ardent rêveur guettant celle qu'il aime à la sortie de la messe.

> Peut-être, dit-il, dans son orgueil adolescent, connut-il cette timidité sentimentale qui poussa un jour le jeune Henri Beyle, le futur Stendhal, à se sauver quand il aperçut Mlle Kably au bout d'une rue de Grenoble.

La conjecture est fort plausible! Si l'imagerie traditionnelle représente les nymphes fuyant devant les faunes qui les poursuivent, on pourrait parler aussi de la fuite déraisonnée de l'homme qui se sent vivement épris. Une sorte de panique qui, à l'occasion, peut être un aveu.

M. Henry Bordeaux, académicien, convient de bon cœur que l'Académie a péché en n'accueillant pas des romanciers tels que Balzac, Stendhal, Flaubert, Alphonse Daudet, Fromentin, Maupassant, Barbey d'Aurevilly, et... Ferdinand Fabre qu'il s'efforce de remettre en lumière. Dans cette liste,

l'omission de Zola ne manque pas d'attirer l'attention. J'ai pris le plus grand intérêt à l'étude intitulée: *Le Souvenir de Jules Lemaître.* Il y eut une tragédie infiniment douloureuse à l'aube de sa carrière: sa jeune femme aimée qui le trompa sans tarder et puis la mort prématurée de la jeune femme, immédiatement suivie de la mort de leur fillette, âgée d'un mois. Quelques vers émus de Jules Lemaître, d'un accent presque verlainien, font allusion à ce drame et méritent d'être retenus:

Nous nous sommes aimés trop vite,
Toi l'ignorante et moi le fou.
. . . .
M'a-t-elle, n'étant qu'une femme,
Trahi la première? Qui sait?
Pour moi rien n'est clair dans ce drame,
Sinon le mal qu'elle m'a fait.

L'évocation des derniers jours de Jules Lemaître mourant, déchu et oublié, le 5 août 1914, au moment où hurlaient partout les voix de haine et de sang, est toute teintée de mélancolie. Vous goûterez encore des pages délicatement frémissantes sur *le Souvenir d'Anna de Noailles.*

M. Emeric Fisier médite sur **l'Esthétique de Marcel Proust.** Le livre est précédé d'une brève et riche préface de M. Valéry Larbaud, qui a donné à notre temps quelques-uns de ses meilleurs livres et dont la réputation à mon avis reste un peu trop discrète. M. Larbaud examine de très près le rapprochement coutumier entre Bergson et Marcel Proust. Il lui apparaît que la filiation entre le philosophe et le romancier est beaucoup moins directe qu'on ne l'a prétendu. Il pense qu'il faut plutôt chercher les influences décisives dans l'ensemble complexe des tendances qu'on dénommait le mouvement symboliste et qui, d'ailleurs, par bien des aspects, révélait des correspondances avec l'attitude bergsonienne. M. Larbaud pense donc qu'avec Marcel Proust, le symbolisme, avant tout mouvement de poètes, a trouvé son romancier. Dans son livre très consciencieux, où les ingénieuses et pénétrantes réflexions ne manquent point, M. Fisier a su grouper des textes fort révélateurs de Marcel Proust qu'il a cueillis avec patience et discernement dans une œuvre fort vaste. A

l'occasion, on a l'impression que c'est Proust lui-même qui vient nous dire ses secrets. Il se dégage de ce livre un véritable hymne de reconnaissance à cette famille de rêveurs qui, en dépit de leur inaptitude pratique, apportent à l'humanité les présents les plus valeureux. Proust, en faisant de sa vie une chasse aux fantômes, a servi certainement de plus grande manière que bien des hommes voués directement à l'Utile. On sait gré à M. Fisier de nous rappeler cela. On voit très bien s'éclairer dans ce livre l'intuition proustienne qui voit dans la création artistique le moyen décisif offert à l'Homme pour entrer en communion avec le plus profond de son âme et M. Fisier de nous dire:

> Si jamais on peut connaître l'essence de l'être humain, ce sera uniquement par l'œuvre d'art, qui en est la seule et véritable expression.

C'est un immense travail que Mme Hélène Frejlich intitule **Flaubert d'après sa correspondance.** De toutes les bribes de confession, de toutes les révélations directes ou indirectes apportées par la Correspondance, l'auteur a essayé de composer un portrait d'ensemble de son personnage. Il arrive que certaines phrases accueillent avec trop de complaisance force mots d'allure scholastique et pesante. Ces maladresses juvéniles et scolaires laissées de côté, ce vaste monument mérite l'estime. Mme Frejlich a bien saisi l'antinomie qui vit au secret de cette œuvre. Un tempérament ardent entre tous, régulièrement porté vers l'excessif, s'est vêtu volontairement d'une carapace de glace. Sous cette glace, il est bien vrai qu'on sent toujours vivre la flamme. Mme Frejlich a bien pénétré le pessimisme sans appel de Flaubert; mais elle a discerné également qu'il y eut toujours chez lui des réserves invincibles d'enthousiasme. Le pessimisme des vrais artistes (une question que j'aimerais approfondir), est si empli d'enchantements qu'on hésite à le nommer un vrai pessimisme. Le pessimisme de l'artiste est souvent le fait d'une intuition très sûre: la certitude que c'est dans la tristesse, la douleur, voire la négation de la vie, qu'il trouvera ses plus belles, ses plus profondes et ses plus irrésistibles musiques. Que de fois, dans beaucoup d'âmes vraiment artistiques, nous rencontrons un pessimisme intellectuel qui s'entrelace intime-

ment avec un pessimisme d'essence musicale qui est chose assez différente. Si j'avais eu à faire ce livre, peut-être aurais-je mis un accent plus intense sur l'ironie de Flaubert. Et aussi sur la sourde fureur qui anime en secret les peintures flaubertiennes, volontairement objectives, de ce très cher XIXe siècle.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

André Fontainas: *La Halte sous les Hêtres*, « les Editions Nationales ». — Tristan Lamoureux: *Aube Nouvelle*, « le Divan ».

Je m'excuse, est-ce l'occasion dernière, de signaler aux lecteurs du *Mercure de France* mon récent recueil, **La Halte sous les Hêtres.** Mais n'ai-je droit, pour mon dévouement constant au culte de la poésie, au bout de tant d'années d'un labeur sincère d'attacher l'attention sur un ensemble de poèmes où se concontre, je crois, le meilleur de la pensée et de la sensibilité d'un écrivain, quelque opinion qu'on se puisse former de son mérite? Rien d'impur ne les souille, et ils résument une expérience, non tant par volonté que par nécessité, presque joyeuse, sereine, de la vie, une philosophie ardente par l'amour de ce qui, dans l'humain, tend à dépasser l'humain, de ce qui, dans la beauté de la nature, amène à la religion de l'amour universel et suprême, en dépit des accidents, des défaillances, des hontes et des méfaits hypocrites et brutaux, où se débat sans pitié l'existence de la plupart des hommes. Se tirer de l'abîme par l'élan d'une ferveur intellectuelle, d'un enthousiasme convaincu et d'une foi décisive en des destinées supérieures, rien grandit-il mieux l'homme à ses propres yeux et le rend-il plus apte à dégager de lui-même le divin qui est sa raison d'être éternelle? Je me flatte que de l'ensemble de mon livre émane quelque chose de ces convictions que je porte en moi depuis l'enfance avec le désir de toujours m'élever plus haut en tendant la main à mes frères qui y consentent, afin de grandir, de nous exalter au delà des vilenies et du mensonge social, ensemble.

Or, ce qui demeure sûr, dans la présentation de mon livre, c'est, à l'exemple, peut-être à l'envi des plus nobles maîtres de mon art, une indomptable et souple application à m'expri-

mer toujours selon les ressources les plus fermement appropriées de la technique poétique, de ne rien éluder de ses difficultés, de m'y plier selon les exigences du métier, de les plier aux besoins exacts et impérieux de la pensée. Suis-je parvenu au résultat souhaité? Ce n'est pas à moi qu'il appartient d'en décider. J'affirme, du moins, sans aucune réserve, que le livre, matériellement réalisé aux « Editions Nationales », par mon ami l'éditeur F. Saint'Andréa, est beau, simplement et nettement imprimé, à Bruges, chez l'excellent typographe Verbecke, sur un papier irréprochable, en des caractères excellents, qui rendent la lecture parfaitement aisée et agréable. De plus, un dessin, frontispice de Berthold Mahn, cet artiste si compréhensif, met en pleine valeur la signification d'ensemble des poèmes, qui se peut, au surplus, résumer par l'épigraphe: « La commodité du lieu obligea Psyché d'y faire des vers et d'en rendre les hêtres participants. » Elle est de La Fontaine; on la trouvera au livre II de ce roman exquis entre tous les autres, parce que le souci du tumulte ordinaire et les orages de l'existence quotidienne en sont résolument bannis; œuvre de délivrance, de grâce et de clarté, *les Amours de Psyché et de Cupidon*. Sans pousser la prétention jusqu'à s'égaler à Polyphile, on le relirait volontiers, parmi les jardins, les fleurs, les ombrages de Versailles, en sollicitant les avis et les encouragements d'Acante, d'Ariste et de Gélaste, qui avec lui avaient lié « une espèce de société que j'appellerois académie si leur nombre eût été plus grand, et qu'ils eussent autant regardé les muses que le plaisir ».

Un homme particulièrement sensible a subi l'horreur, longtemps, durant l'enfance et l'adolescence, des plus injustes incompréhensions, la torture d'être en tout soupçonné, menacé, contraint, contrarié, comprimé, soumis à des volontés, à des forces étrangères sans indulgence, sans une ouverture d'esprit. Son âme effarouchée et défiante souffre et s'inquiète; il n'ose adorer sans angoisse, ni admirer sans réticence. Soudain le dévouement d'une ardeur féminine se voue à le sauver du gouffre. C'est l'union parfaite qui fait renaître l'espérance, et refleurir un peu d'amour et de foi. Un enfant est né. Le ciel même s'émerveille; c'est au cœur de l'homme,

dans le cerveau du poète la naissance enfin de ce qu'avec raison il appellera **l'Aube nouvelle.** Et le voilà qui surveille, au comble du plus viril attendrissement, le graduel éveil du corps et de l'esprit dans cette pure et encore toute instinctive croissance. Il a aussi le sentiment d'avoir été ce qui se découvre à lui, et de la crainte en lui se fait jour. Il ne faut pas que cet enfant passe à son tour par ce qu'il lui a fallu endurer. Le père, mieux le compagnon averti, sera présent pour écarter jusqu'aux présages d'infortune, les moindres atteintes et les flétrissures hostiles. Déjà Tristan Lamoureux s'était fait connaître par deux recueils, *la Flûte et le Flambeau* (sous le nom de Jacques Mareuse), *Marques*, poèmes plus âpres, presque au même titre que son roman *L'Enfant livré aux Hommes*. Mais ici, où l'amour s'accomplit et refoule la rancœur d'une farouche désespérance, ah, c'est vraiment la fraîcheur riante d'une « aube nouvelle » et, contrairement à ce que pense de lui le poète ou le père, c'est l'enfant qui le guide vers l'aurore, on le souhaite, des futures sécurités, vers la vie en son ampleur et en ses plus visibles beautés:

Mes yeux n'ont plus de simple éclat, mes yeux complus
Aux soins froids, à l'ennui de ma route incertaine:
J'ai disparu, si loin qu'on ne m'aperçoit plus,
Dans mon silence las où l'enfant, aube humaine
Au même espoir, aux mêmes chants que mon passé,
Surgit et dit soudain: « Je veux être. » Oh! ta bouche
Vorace pour baiser l'amour que j'ai baisé,
Mon fils, encore aux blancheurs folles de ta couche,
Va mordre aux fruits amers où ma bouche a mordu!
Pleurer? Mais non, tu vis encore d'être nu!
Vis donc! Vieilli, je vois que je n'ai rien à dire
Dans ma sotte sagesse en face de ton rire.

Il observe dès les premiers matins que l'essor puéril va gravissant éperdument, et sans qu'il s'en doute, de l'aurore vers midi. Tout lui est harmonie, tout lui est un soleil. L'enfant rit à cette lumière paisible que son désir a guetté,

Et sa vue a suffi seule à créer l'été

Sans doute; mais l'enfant y baigne et ne s'en sépare pas, ou, du moins, point encore. Le père ne s'aperçoit pas que c'est en lui, autour de lui que cet été abonde. Dans l'hymne perpé-

tuel à l'être miraculeux, tant il est simple et naturel, le chanteur se rend-il compte clairement que le brouillard et la ténèbre où lui-même prenait quelque plaisir à se fondre s'allègent et se transforment en espoir et en tendresse? La résistance est futile. L'homme s'est habitué à l'ombre à tel point qu'il croit, au déclin du jour et parce qu'une souffrance légère s'est un moment appesantie, que l'enfant aussi la réclame et s'y abandonne. Il le berce:

Endors-toi! L'ombre dans son utile harmonie
Jette sur ton berceau ses heureuses rumeurs.
Entends-tu? La nuit joue. Enfin sa fantaisie
Fait cesser, peu à peu, tes cris, tes premiers pleurs,
Car déjà te blesse l'impitoyable route.
Quoiqu'innocent, oublie hélas! Et que le soir
Te couvre de son doux mensonge, car, sans doute,
Déjà l'enfant dans l'ombre a besoin de se voir.

Cependant, il enseigne à son fils le charme et l'éclat du jour, mais les joies ne vont pas sans peine, les roses n'empêchent pas l'égratignure d'une épine. Le père veut que son fils n'ignore pas le péril et les tourments que nul ne saurait éviter. Il faut, à coup sûr, que l'enfant vive de joie avide et non de doute. Le rôle du père est de lui montrer du doigt le chemin, de lui épargner les funestes rencontres, puis, dans la bonne conscience de sa tâche accomplie, de s'endormir sans remords et de disparaître.

La substance d'un tel livre est si dense que parfois l'expression surabondante sent la gêne; néanmoins, le vers, toujours bien plein, s'il se préoccupe plus de dire bien et juste que de se moduler selon l'inflexion d'un chant toujours parfait, vole, grandit, ailé, se reploie et s'affirme, et le poème, — car ce n'est ici qu'un ample et conscient poème — monte de strophe en strophe, vérité du cœur, éblouissement d'un art envers soi-même loyal, sans complaisance à de faibles agréments qui l'eussent diminué sinon corrompu et avili. Un beau livre et vraiment, d'un grand cœur, d'un poète, d'un homme conscient de sa destinée, comme de celle qui par lui et devant lui s'ouvre.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Jacques Chardonne: *Les destinées sentimentales, I, La femme de Jean Barnery. II, Pauline*, Bernard Grasset. — Robert Francis: *La chute de la maison de verre: La maison de verre*, A. Redier; *Le bateau refuge*, Gallimard. — Louis Francis: *Blanc*, Gallimard. — Marc Bernard: *Anny*, Gallimard. — Robert Brasillach: *L'enfant de la nuit*, Librairie Plon.

M. Jacques Chardonne vient de faire, en entreprenant **Les destinées sentimentales** dont il nous livre les deux premiers volumes: *La femme de Jean Barnery* et *Pauline*, un effort considérable. Et ce n'est pas que son roman soit un roman-fleuve, mais un roman pur. Il avait eu tendance, jusqu'à présent (du moins, depuis *L'épithalame*) à laisser le moraliste s'accuser dans ses récits. Il s'est appliqué à rendre son art objectif, cette fois, et si ses personnages s'analysent encore moins qu'ils ne mettent en maxime leur expérience de la vie, les « pensées » qu'ils formulent sont à porter à leur compte. Elles n'ont pas l'air de pensées d'auteur. Tant pis pour la modestie ou la simplicité de ces personnages. Mais ce sont des protestants: on les prend comme cela. On se dit: s'ils dégagent des principes généraux de leurs examens de conscience, c'est un trait de caractère. Avant d'être pasteur à Barsac, Jean Barnery dirigeait les fameuses usines B and C° de porcelaine de Limoges. Il en est encore co-propriétaire, mais il en abandonne, bientôt, toutes les actions à sa femme dont il vivait séparé, pour pouvoir divorcer. Du même coup, il renonce à sa vocation religieuse. La cause de ce coup de tête? Son amour pour Pauline, la nièce de son vieil ami M. Pommeral, un marchand de cognac de l'ancien style. Libéré, il épouse, après une longue maladie, la jeune fille qui avait quitté la province pour Paris, et se fixe avec elle en Suisse. Leur félicité est parfaite, mais trop étroitement égoïste. Aussi bien, la nécessité, pour Jean, de reprendre les affaires de la B. and C° qui périclitent, l'arrache-t-elle à son isolement. Enfin, la guerre éclate. Nous saurons, dans un prochain volume, si c'est pour le bien ou pour le mal de son amour et de celui de Pauline que Jean aura lutté et souffert. Les époux gagneront-ils à se mêler au monde, et l'épreuve fortifiera-t-elle leurs sentiments? C'est probable; il me semble voir même poindre dans l'âme de Pauline un renouvellement... Cette nécessité d'accorder le bonheur individuel aux

obligations sociales (*homo sum*...), voilà le problème qui préoccupe, à juste titre, M. Chardonne, et qu'il a chargé Jean et Pauline de poser et d'élucider par leur exemple. Celui-ci restera particulier, sans doute. Aussi les réflexions des héros des *Destinées sentimentales* tendent-elles au général.... Cela aurait pu être gênant, mais ne l'est pas du tout à cause de la discrétion de M. Chardonne, et de son ton voilé. Une brume délicate, un peu grise, mais suffisamment transparente, enveloppe ses personnages. Par mille détails, humblement choisis, nous sommes en familiarité avec eux — plus qu'en sympathie, cependant. A quoi cela tient-il? A ce qu'ils n'ont pas tout à fait l'air d'exister pour d'autres que pour eux-mêmes. C'est, je dirai presque, théoriquement que Jean est pasteur, et même père; à plus forte raison qu'il se tourmente pour les malheureux. Pauline se montre, de son côté, encore plus franchement indifférente à autrui. On dirait d'une janséniste de l'amour.

Parmi les lauréats des prix littéraires de décembre (« Sans doute, il est trop tard... »), j'ai eu l'occasion de citer M. Roger Vercel à qui est revenue la timbale Goncourt. Le prix Femina est allé à M. Robert Francis pour ses deux romans **La maison de verre** et **Le bateau refuge.** Puisqu'il fallait que M. Francis fût récompensé, il ne pouvait l'être pour moins que pour une couple de récits, à cause de son abondance... Ce jeune écrivain qui avait déjà attiré l'attention sur lui, en 1933, avec *La grange aux trois belles* (à quoi ses nouveaux romans font suite), se distingue, en effet, par une étonnante prolixité. Il y a, dans ses livres, comme disait — ou à peu près — Musset, de *Jocelyn,* du génie, peut-être, de la facilité, à coup sûr. « La chute de la maison de verre » (c'est le titre général que M. Francis a choisi), nous conte, ou est en train de nous conter — car les trois volumes, déjà parus, n'en ont pas épuisé la matière — l'histoire d'une famille sous la troisième république, comme « Les Rougon-Macquart ». Rien du naturalisme de Zola, cependant, chez M. Francis. M. Francis qui donnait récemment dans l'excellente *Revue du* XXe *Siècle,* et qui réédite, en manière de préface, une étude sur la féerie, se défend d'être même un réaliste. Quelle honte y aurait-il à cela, surtout pour un romancier? Mais il se fait illusion

quand il croit que le rêve, seul, l'inspire, et le fait faire évoluer ses personnages dans un monde imaginaire. C'est dans le merveilleux quotidien que je place la féerie, me rétorquera-t-il. Mais je ne vois rien qui soit merveilleux dans les aventures des trois petites filles — Catherine, Angèle et Emilienne — de *La grange,* devenues, ici, trois jeunes femmes. Leurs amours et leurs chagrins ne sont ni plus ni moins que ceux de tout le monde, et cela suffit, sans doute, pour qu'on y puisse trouver de l'extraordinaire, si Shakespeare a dit vrai. Toute vie est, par elle-même, une chose prodigieuse, — à plus forte raison du point de vue individuel. Mais, puisque je viens de citer Shakespeare, rien de commun entre sa *fancy* et la « féerie » de M. Francis. A la vérité, c'est à Dickens et à Alphonse Daudet plus qu'aux imaginatifs purs que s'apparente l'auteur de *La chute de la maison de verre.* Cela ne veut pas dire qu'il ne soit point lyrique. Au contraire. Mais, ne lui en déplaise, il l'est au même titre qu'Emily Brontë ou Mary Webb — avec, pour appui, la réalité dont se passe l'auteur du *Songe d'une nuit d'été* ou le vieil Hoffmann. Ses protagonistes sont bizarres (qu'on voie, notamment, ce fou qui pleure aux funérailles...), cela ne suffit pas pour qu'ils soient féeriques. Qu'un gamin (le petit Jean Malorie) narre, ici, son enfance, cela peut paraître extraordinaire, mais n'a rien de merveilleux... Il y a dans les romans de M. Francis, déformation et déformation personnelle de la réalité, il n'y a pas création d'un monde illusoire ou surnaturel. Mais M. Francis est éminemment musicien. Ses nouveaux récits, moins désordonnés que les précédents, se clarifient. Ils s'allègent. Mais que M. Francis soit encore plus sévère pour lui-même. Qu'il mette plus d'art, c'est-à-dire de conscience, dans ses créations. Le don ne suffit pas, sans l'intelligence qui le surveille.

Blanc, par M. Louis Francis — qui n'a aucune parenté, que je sache, avec l'auteur de *La Maison de verre* — s'est vu attribuer le Prix Renaudot, qui est le prix de messieurs les journalistes, comme chacun sait. (Un prix blanc, par parenthèses, c'est-à-dire purement honorifique.) Qu'est-ce *Blanc?* Une couleur? Non; le patronyme, comme Brun aurait pu l'être du héros d'un récit, écrit avec précision et clarté, et qui veut incarner, sinon synthétiser dans un homme le caractère d'une

génération: celle de la décade 1920-1930. Blanc a été diplomate et connaît les capitales des principaux Etats de l'Europe. Il y a joui des femmes et de toutes les facilités de la trompeuse époque qui a suivi la guerre. Il fait une cure de repos — qui est aussi une cure de sagesse — à Outrechaize, dans son pays natal. Là, il noue connaissance avec une humble fille, mais ne l'aime ni ne la corrompt, comme on aurait pu le craindre... Elle meurt; après l'avoir révélé à lui-même. « Il n'a pas l'âme d'un séducteur. » Tant mieux. Cette « éducation sentimentale » ne fait pas oublier l'autre; mais elle est l'œuvre d'un esprit sagace, et distingué.

Après avoir failli obtenir, il y a deux ans, le Prix populiste, pour un roman fort émouvant: *Au secours,* M. Marc Bernard vient de se voir décerner le Prix interallié, avec **Anny...** Il y a un tel abîme entre *Au secours* et *Anny* que l'on pourrait se demander si ces deux livres sont du même auteur... Mais je crois à l'*homo duplex;* et il me semble, aussi, que M. Bernard se cherche encore... En tout cas, je ne pense pas qu'il doive persévérer dans la voie où il s'est engagé avec son dernier récit, d'une rigueur abstraite qui étonne, étant donné la matière dont il traite. Le sujet d'*Anny* est celui de la possession charnelle, en effet; sujet qui a beaucoup sollicité l'école réaliste, voilà trente ou quarante ans, sinon davantage (*Sapho,* de Daudet, *L'homme en amour* de Lemonnier, *Le calvaire* de Mirbeau, etc...). Deux jeunes gens s'aiment à en perdre le souffle, et nous ignorons tout d'eux, non seulement de leur passé, mais de leur présent et de leur physique même... Cela semble une gageure, et il faut bien louer M. Bernard, malgré qu'on en ait, de s'en être tiré à son honneur. Son livre laisse le cœur — et les sens tranquilles — mais il intéresse l'intelligence. Il révèle même, à de certains moments, une puissance d'analyse psychologique admirable. Tout ce que dit M. Bernard de « la bataille amoureuse » pour reprendre l'expresion du poète, est d'un connaisseur de la bête humaine. Mais nous attendions autre chose. Qu'on veuille bien se rappeler ce que j'écrivais de *Duo,* récemment, de *Duo,* à quoi on peut apparenter *Anny.* Là, Mme Colette a réussi à nous peindre la vie elle-même. Elle ne commente pas le drame: elle l'évoque. C'est le contraire qui a lieu dans *Anny.*

M. Robert Brasillach dégage, dans son nouveau roman, **L'enfant de la nuit,** la personnalité que l'on voyait poindre dans *Le voleur d'étincelles*. Et c'est une personnalité fort séduisante. Sans doute, quelques échos de M. Jean Giraudoux, l'enchanteur, se discernent-ils, de ci, de là, dans *L'enfant de la nuit*. Peut-être, au surplus, est-ce encore d'une recherche du « royaume perdu » qu'il s'agit dans ce récit où l'on voit un homme, sous prétexte de s'intéresser à une pauvre fille, Anne, sans beauté, ni intelligence, se plaire à retrouver auprès d'elle les sensations d'enfance dont il est avide (je pense au premier chapitre, notamment, et à l'aveu du héros, page 111). Comme il faut que les jeunes gens d'aujourd'hui aient vu tôt les fuir leur jeunesse! (J'ai eu bien du mal à me débarrasser de la mienne...) Comme il faut qu'ils se sentent vieux avant l'âge — non tellement pour écrire de si bonne heure de leur passé, mais pour en parler avec cet accent nostalgique!...

M. Brasillach qui tient avec autorité la critique littéraire dans un journal ardemment militant, est-il donc, contre toute apparence, si déçu par notre époque qu'il cherche, ainsi, à s'en évader? demandera-t-on. Mais il faut prendre garde qu'il y a de la pitié, dans son livre. Celui-ci révèle un intérêt (et qui n'est pas seulement intellectuel) pour les humbles, et pour les aspects de la vie les plus ordinaires. *L'enfant de la nuit* se passe aux alentours du square de Vaugirard; il évoque une tireuse de cartes, un cordonnier-poète, un bibliothécaire de quartier, un petit sourd-muet, joueur d'échecs, la pauvre Anne, enfin, dont j'ai parlé et qui ne porte pas pour rien le même prénom que la prostituée de Thomas de Quincey. Mais ce roman est aussi peu prosaïque que possible. Rien de *féerique* en lui, cependant. C'est de la réalité que M. Brasillach dégage, je ne dirai pas le rêve, mais la poésie, grâce à la charité, grâce, surtout, à l'amour. Son ironie, sans la moindre méchanceté, d'ailleurs, ne fait que donner plus de prix à ses attendrissements qui ne sont point naïfs; et il est permis de croire à la double vue d'une cartomancienne quand on a son intelligence. M. Brasillach ne fait pas fi de la raison — Dieu merci! mais il sait reconnaître le pouvoir de l'intuition. Son livre est, à coup sûr, un des meilleurs qui aient paru l'année dernière.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Crépuscule du Théâtre. — Trois actes de M. Lenormand au Théâtre des Arts. — *Britannicus*, tragédie de Racine, à la Comédie-Française. — *Do, mi, sol, do*, trois actes de M. Géraldy, au Théâtre de la Michodière.

Plus pessimiste que moi, M. Lenormand nous annonce le **Crépuscule du Théâtre** au moment même où je crois en apercevoir, je le disais l'autre jour, la renaissance ou, plutôt, le relèvement. Le théâtre en effet a pu connaître unè ere d'humiliation : il n'est jamais mort.

Au terme de sa prophétie, M. Lenormand, comme bien on pense, nous montre le cinéma s'installant avec orgueil dans la coquille d'où il expulse son adversaire. C'est un fait dont on vit quelques exemples il y a quatre ou cinq ans, et peut-être la pièce fut-elle écrite à cette époque. Elle expose d'ailleurs un cas particulier où le théâtre est vaincu d'avance. Il n'oppose aucune résistance aux entreprises de son brillant adversaire et souffre de quelques tares que l'on peut à bon droit qualifier de mortelles. Mais certaines de ces tares n'épargnent pas le cinéma et lui ont déjà fait quelque mal.

Assurément, il est mauvais pour l'art dramatique de voir, comme le montre M. Lenormand, des femmes sans talent, mais appuyées sur leur argent — dont je veux ignorer la source — louer des salles de spectacle et organiser des représentations dont elles prétendent être les vedettes. Le cinéma ignore-t-il donc cette plaie? Poser la question, c'est y répondre et l'on pourrait établir un assez long état des plus ou moins jolies femmes qui, dévorées de l'ambition d'être stars — comme on dit dans le jargon de cette industrie — employèrent leur richesse en commanditant des films. Qu'y gagnèrent-elles? Assurément point le talent, et ce n'est pas davantage par leurs soins que le cinéma bénéficia de ce qui fit sa meilleure renommée.

M. Lenormand signale, comme autre danger mortel pour le théâtre, l'étrange indiscrétion et l'incroyable fantaisie avec laquelle certains entrepreneurs de spectacles en usent avec les ouvrages qu'ils se proposent de représenter. Un poète, nous dit-il, a composé une féerie qui se passe dans le monde des oiseaux; un metteur en scène (allemand, il est vrai, mais pourquoi allemand?) s'en saisit et substitue des singes aux

oiseaux. Voilà comme la personnalité, comme la dignité des auteurs est respectée par les directeurs qui les exploitent, eux et leurs œuvres, — du moins au dire de M. Lenormand envers qui cependant on n'en usa jamais de la sorte. Je ne crois pas que l'on puisse communément faire au théâtre grief de pareils procédés. Mais ils sont absolument courants au cinéma, et jusqu'ici ne lui furent pas fort nuisibles. D'un ouvrage qu'il adapte, le cinéma ne retient habituellement que le titre. Il prend avec les textes les moins pardonnables libertés. Il modifie obligatoirement les dénouements les plus fameux pour les adoucir et les rendre aimables. Son public ne supporte pas les conclusions mélancoliques, moins encore celles qui sont amères ou désespérées, et ce sera l'un des éternels déshonneurs du cinéma que d'avoir présidé aux noces de Matho avec Salammbô au terme du film qui voulut exploiter la célébrité du roman de Flaubert. Car le cinéma ne connaît que ce mobile.

Il existe parfois encore des directeurs de théâtre (et M. Lenormand nous en montre un) que pousse le souci de faire quelque chose où l'art soit mêlé; mais le cinéma ne voit que la valeur publicitaire des titres : *Paul et Virginie, Manon Lescaut,* en voilà qui lui offrent d'immenses possibilités de par leur énorme diffusion. Soyez sûr cependant qu'on ne les réalisera, si ce n'est déjà fait, qu'en sauvant Virginie du naufrage ou bien qu'en organisant, comme pour Salammbô, un mariage, celui de Manon avec Des Grieux.

On ne voit pas pourquoi ces pratiques d'une ignominie révoltante, qui font vivre le cinéma, dont elles sont le fumier, feraient mourir le théâtre, et l'argumentation de M. Lenormand paraît bien chancelante. Il y a en outre une contradiction interne bien forte dans le fait de composer une pièce de théâtre très divertissante afin de lamenter la disparition du théâtre. Pour que la démonstration de M. Lenormand soit probante, il aurait fallu qu'il essuyât un échec à l'occasion de sa nouvelle œuvre. Nous avons eu le plaisir au contraire d'enregistrer un succès fort vif, où nous avons contribué par nos applaudissements, et qui s'est prolongé. Qu'un artiste d'une aussi parfaite dignité, si nettement hors du commun, rencontre le succès, voilà qui doit consoler ceux qui se pré-

parent à mener le deuil du théâtre, et d'autant plus que son ouvrage a réussi grâce aux moyens — ou plutôt à l'absence de moyens — où le théâtre pur se reconnaît. En effet, quatre sur huit des tableaux qui le composent se passent de tout décor. Le rideau se lève et découvre un plateau absolument vide, sans portants, sans coulisses, comme il est lorsqu'on ne joue pas et tel à peu près qu'on le montra pour les *Six personnages* de Pirandello. Or, ce désert scénique, ce lieu parfaitement commun suffit à la présentation d'une pièce qui touche tour à tour le burlesque et l'émouvant. C'est à cela que se reconnaît le théâtre, qui n'est jamais si éclatant que lorsqu'il est dénué.

§

M. Lenormand ne songeait peut-être pas à nous rappeler cette leçon, mais de nous-mêmes nous aurions eu occasion de nous la remémorer en assistant à la Comédie-Française à la représentation de **Britannicus**, qui fut donnée pour le deux cent quatre-vingt-quinzième anniversaire de la naissance de Racine. Là, vraiment le théâtre nous apparut revêtu de sa plus haute majesté, dans le domaine inexpugnable où il résistera toujours au cinéma. Un vaste décor nu, deux sièges, deux comédiens assis qui demeurent à peu près immobiles en échangeant de longs discours, voilà de quoi est fait le sublime quatrième acte de la tragédie. Il n'y a point là de ce dynamisme forcené dont la recherche semble l'essentielle ambition du cinéma, comme du théâtre qui a subi son influence. Là règne au contraire un statisme (à supposer que le mot existe) d'une inébranlable fixité. Rien ne bouge, rien ne s'émeut, tout parle à l'âme et à l'esprit dans un calme sublime et reposé, et ce drame terrible, qui se poursuit sans gestes ni mouvements, donne peut-être l'idée la plus juste de l'élévation théâtrale. Au théâtre peut faire défaut tout se qui n'est pas froidement intellectuel. Il vit et se perpétue indépendamment de tous les prestiges matériels; avec deux comédiens assis, immobiles dans le décor d'un palais vide, sinon hors de tout décor, il défiera toujours victorieusement le cinéma. Les grands moments tragiques, outre celui que nous venons de rappeler, ne se présentent-ils pas lorsque Phèdre, assise dans son fauteuil, se confie à sa nourrice, ou que Camille in-

sulte son frère, immobile, avant de rentrer derrière le théâtre pour se faire assassiner? Organisez un carrousel de trois cents motocyclettes devant l'objectif de la caméra, ou une fantasia hippique dans un décor de Maroc ou de Far-West, vous ne pourrez jamais obtenir une émotion d'une égale ou comparable intensité.

Nous ne songeons assurément pas à engager nos contemporains à se remettre immédiatement à l'école de Corneille et de Racine, mais nous nous plaisons à signaler qu'un ouvrage comme celui que vient de présenter M. Lenormand indique les saines voies que doit suivre le théâtre. En s'enfermant dans son domaine propre, il échappera à la contamination du cinéma et, pour y réussir certainement, il doit s'astreindre à la rigoureuse observance de quelques règles qui assurèrent autrefois son éclat. Ne pouvant rivaliser que difficilement avec les magnificences de mise en scène du cinéma, il doit tenter le plus souvent possible de démontrer qu'il n'a besoin que de peu de moyens pour atteindre aux plus grands effets. Un certain nombre de pièces, au cours de la saison qui se poursuit actuellement, se sont tacitement conformées, semble-t-il, à ce principe. N'avons-nous pas vu des écrivains aussi différents que MM. Henry Bernstein et Sacha Guitry, présenter l'un et l'autre des comédies qui n'ont qu'un seul décor? N'en fut-il pas de même aux Ambassadeurs où les cinq actes de *Miss Ba* se soumettent strictement à l'unité de lieu? Enfin, sans accepter une aussi rigoureuse observance, nous avons vu Jouvet se contenter de quatre décors pour présenter les six tableaux de *Tessa,* et M. Lenormand enfin n'en réclama que trois pour les huit épisodes de la pièce dont nous venons de parler.

Nous chercherons une autre fois quelles conséquences cette économie extérieure peut avoir sur celle des drames ou des comédies où on la pratique.

M. Géraldy vient de donner une nouvelle comédie intitulée **Do, mi sol, do.** Je dirais volontiers que c'est le triomphe du factice, si le mot triomphe pouvait être de mise à son propos.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

La Collection des Actualités scientifiques et industrielles; Hermann. — Th. Cahn: *Analyse des phénomènes chimiques chez les êtres vivants.* — Z.-M. Bach: *Essai de classification des substances sympathico-mimétiques.* — Edgar Lederer: *les Caroténoïdes des plantes.* — J.-A. de Loureido: *Problèmes de l'Hygiène alimentaire.* — A.-M. Monnier: *l'Excitation électrique des tissus;* essai d'interprétation physique; préface de L. Lapicque. — Ch. Pérez: *les Pagures ou Bernards l'Ermite;* un exemple d'adaptation. — Marcel Prenant: *Annélides.* — Ph. L'Héritier: *Génétique et Evolution;* analyse de quelques études mathématiques sur la sélection naturelle. — — Alfred-J. Lotka: *Théorie analytique des Associations biologiques;* Principes.

Depuis longtemps, on reproche aux éditeurs français leur extrême prudence. Combien de savants ont dû éditer des ouvrages fort originaux à leurs frais, ou, à défaut de fortune personnelle, renoncer à répandre leurs idées par le livre. M. Freyman, le sympathique directeur de la librairie Hermann, par sa hardiesse et ses méthodes nouvelles de publication, a vite fait de se placer au premier rang des grands éditeurs parisiens. Dans **la Collection des Actualités scientifiques et industrielles,** il a paru 120 volumes dans l'année 1934; et en 1935, ce nombre sera dépassé. Il n'y a pas un des nouveaux aspects de la Science qui ne pourra ainsi être traité par un savant spécialiste.

Beaucoup des exposés de cette Collection montrent combien on est préoccupé actuellement de faire des applications de la Chimie à la Biologie.

Dans l'**Analyse des mécanismes chimiques chez les êtres vivants,** Théophile Cahn, de l'Institut de Biologie physico-chimique, donne des aperçus intéressants sur les réactions qui se passent dans les organismes. La question est fort complexe, et on y rencontre bien des difficultés. Nombre des composés organiques ne sont pas encore identifiés. Certaines substances dont le rôle physiologique est de première importance agissent à des concentrations de l'ordre du cent millième et même du millionième, et les méthodes chimiques sont insuffisantes pour déceler la présence de ces corps à de telles dilutions. De plus, le rôle joué par les composés chimiques dans les réactions cellulaires nous échappe dans un grand nombre de cas. Et il est difficile de faire l'analyse des conditions physiques et chimiques des milieux biologiques. Les glucides (sucres), les lipides (corps gras), les pro-

tides (aliments azotés), ne participent pas d'une façon quelconque au métabolisme général; les dégradations de ces corps sont obligatoirement liées entre elles.

J'ai déjà parlé ici des *Hormones et Vitamines*, de Bacq. Ce sont des substances qui agissent à des doses infinitésimales, et qui, particulièrement chez les Mammifères, concourent au maintien de l'équilibre chimique de l'organisme, équilibre assez instable d'ailleurs. Dans la même série, Bacq donne un **Essai de classification des substances sympathico-mimétiques,** c'est-à-dire des composés naturels ou synthétiques qui reproduisent plus ou moins exactement les effets de l'excitation du système nerveux grand sympathique. L'adrénaline, employée fréquemment en Médecine, en est un exemple; elle existe en quantités notables dans les glandes salivaires et les glandes cutanées des Crapauds, et cela ne s'explique guère du point de vue finaliste. De même, on a extrait des glandes salivaires des Mollusques Céphalopodes la tyramine, qui paraît remplacer chez les Invertébrés l'adrénaline. L'éphédrine, autre substance sympathico-mimétique, est fabriquée par certaines plantes.

E. Lederer consacre une longue étude aux **Caroténoïdes des plantes.** Ces pigments auraient un rapport avec les vitamines; le foie, au moyen d'un ferment spécial, transformerait le carotène en vitamine A.

Si on supprime la vitamine A dans la ration alimentaire de jeunes Rats, la croissance ne tarde pas à s'arrêter, et il se produit de graves infections des muqueuses; mais un millième de milligramme de vitamine par jour suffit à tout remettre en ordre. Bien des faits de même ordre sont rapportés par de Loureido, dans les **Problèmes de l'hygiène alimentaire.** Pour la bonne croissance d'un Rat, il y a des minimas journaliers indispensables: 15 milligrammes de potassium, 40 milligrammes de phosphore, 60 milligrammes de calcium...

Dans la préface à l'essai d'interprétation physique de **l'Excitation électrique des tissus,** par Monier, Lapicque s'exprime ainsi:

Les physiologistes, depuis 35 ans, multiplient leurs efforts pour comprendre la façon dont le courant électrique met en activité les nerfs et les muscles. Les faits expérimentaux se sont accu-

mulés, les techniques se sont perfectionnées; diverses données numériques sont fixées avec une précision rare en Biologie. Nous n'arrivons pas à comprendre l'essence du phénomène.

Il paraît que le travail de Monnier constitue un progrès considérable dans un domaine où on piétinait sur place sans guère avancer.

Les physiologistes piétineraient peut-être moins sur place si, au lieu de se limiter à l'étude des animaux supérieurs, ils faisaient davantage de physiologie comparée, même si des méthodes très précises n'y peuvent encore être appliquées.

§

Les anciennes sciences descriptives, la Zoologie, la Botanique, deviennent des sciences expérimentales, et évoluent vers la Biologie. On trouvera dans les *Actualités scientifiques*, une série de « Biologie générale », dirigée par M. Caullery, une série de « Biologie zoologique » (Ch. Pérez), une de « Biologie œcologique » (M. Prenant), une de « Biologie générale et Cytologie » (J. Duesberg), une de « Biologie et Physiologie cellulaire » (Takogi), une de « Zoologie expérimentale » (G. Bohn), une de « Biologie végétale » (L. Blaringhem).

Ch. Pérez prend comme « exemple d'adaptation » **les Pagures ou Bernards l'Ermite.** Ce fascicule est illustré de fort jolies figures exécutées par l'auteur. Pérez est, parmi les zoologistes français contemporains, un des rares qui pratiquent avec passion l'observation sur le vivant : chaque année, dans ses séjours au laboratoire de Roscoff, dont il est le directeur, il fait, sur la grève et dans les fonds de chalut, des trouvailles curieuses, et il connaît très bien les conditions de vie des animaux marins.

Les Pagures, Crustacés qui habitent des coquilles vides, contractent des associations avec des Hydraires, Actinies, Eponges, qui se trouvent fixées sur ces coquilles. Les Pagures acquièrent une dyssymétrie assez prononcée et une torsion analogue à celle du premier hôte de la coquille, à savoir le Mollusque et, en même temps, l'abdomen du Crustacé, à l'abri de la coquille, devient mou. Nombreux sont les naturalistes contemporains qui, influencés par les résultats de la Génétique expérimentale, n'envisagent la variation que sous

forme de mutations brusques, apparaissant d'emblée et immédiatement héréditaires. Pérez, lui, ne croit pas que les premiers Pagures aient pu naître d'emblée, comme des enfants contrefaits de la lignée des Homards.

Il y a des Pagures qui redeviennent symétriques en prenant l'aspect de Crabes, c'est-à-dire de Crustacés à abdomen réduit. Mais d'autres Crabes dérivent directement des Homaridés. « Dans un même grand ensemble zoologique, le nombre général des formes possibles est relativement restreint », et les voies d'évolution sont limitées et aboutissent à des formes en quelque sorte prédéterminées.

§

Georges Teissier, qui a publié déjà de nombreux travaux sur la croissance des organes, s'intéresse particulièrement aux applications des Mathématiques à la Biologie; il dirige, dans les *Actualités scientifiques*, les « Exposés de Biométrie et de statistique biologique » où viennent de paraître **Génétique et Evolution,** de M. l'Héritier, et **Théorie analytique des Associations biologiques,** de Lotka. Ce sont là des études fort savantes, difficiles à analyser en quelques lignes. Avec Lotka, non touchons à des problèmes d'une haute importance philosophique. L'auteur envisage l'histoire du concept de l'irréversibilité en Thermodynamique et en Biologie. Il ne suffit pas de distinguer d'une manière absolue la réversibilité de l'irréversibilité; il faut envisager différents degrés de réversibilités, correspondant à différents degrés de perfection des organes ,et des « facultés de triage » des différentes espèces vivantes. S'il est certain que l'être vivant est capable de renverser les processus irréversibles au sens macroscopique, on continue à discuter s'il lui est possible de faire de même pour les processus irréversibles au sens de la thermodynamique.

GEORGES BOHN.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Michel-Georges-Michel : *La vie brillante et tragique de la princesse Fahmy Bey parisienne*, Editions Emile-Paul.

Le 12 décembre 1892, naissait, à Paris, dans l'humble logis du clerc de notaire Alibert, une petite fille, Maggie, dont rien

ne laissait prévoir qu'elle serait un jour princesse et l'héroïne d'un drame qui mettrait en rumeur Paris et Londres.

M. Michel Georges-Michel nous conte son histoire qu'il a recueillie de sa propre bouche.

Je ne sais pourquoi sa confidente se félicite de la date de sa naissance, d'où elle tire le signe d'un brillant horoscope, puisque l'année 1892, outre qu'elle avait amené avec elle, à Paris, la terreur anarchiste et le choléra, fut plutôt fatale à ceux qui y prirent jour. Ne devaient-ils pas, vingt-deux ans plus tard, se trouver pris dans l'ouragan de la guerre mondiale et s'y voir moissonnés, à la fleur de l'âge, pour la plupart? Et, même s'il fut donné à Maggie Alibert de s'élever de son humble condition jusqu'à ceindre une couronne de princesse et de remuer, au cours de son existence, des millions à la pelle, il serait malaisé de prétendre qu'elle ait jamais connu le bonheur.

Elle pouvait, néanmoins, saluer comme un signe d'heureux augure d'avoir pour marraine une femme riche et distinguée, mêlée au monde officiel et à celui de la haute bourgeoisie, la femme du notaire Langlois, le notaire de l'affaire Humbert (la plus grosse escroquerie du siècle). C'est chez elle que Maggie connut son premier flirt: un jeune Anglais, fils d'un consul aux Indes, et c'est dans l'entourage de ce dernier qu'elle fit connaissance de son premier mari, fils d'un riche négociant en vins de Bordeaux, le sieur Meller, possesseur d'une villa à Arcachon. Il avait quarante ans, Maggie seize. Au bout de sept ans, la jeune femme, lasse de la vie bourgeoise et régulière, accule son mari au divorce, en obtient, à titre de capital de rentes, une somme de deux cent mille francs et se hâte de courir à de nouveaux destins. Elle se lie, aussitôt, avec Nicole de Montjoie, la commère des Folies-Bergère, la future princesse Galitzine, qui l'introduit dans le monde de la haute noce. Et la grande vie commence pour elle, cette vie fiévreuse et trépidante d'avant-guerre, qui fait danser Paris sur un volcan : promenades à cheval, au Bois, le matin, déjeuners au Café de Paris, dîners chez Ciro, soupers chez *Maxim's*, bals de Magic-City...

La guerre éclate. Après un stage d'infirmière dans l'ambulance de la baronne Lejeune, née Murat, Maggie Meller se

rend à Malte et en Egypte, où elle fait la conquête de Mahommed sultan Pacha et du général turc Cherif-Pacha, l'ancien ministre, condamné deux fois à mort par les Jeunes-Turcs, célèbre dans tous les endroits où l'on s'amuse par ses fredaines et son écurie de « Rolls-Royce ».

La paix signée, elle rentre à Paris. Elle y retrouve ses anciens amis du Bois, du Fouquet, de chez *Ciro* et la fête recommence. « Eblouissante de fraîcheur et de bijoux, de grands yeux d'eau verte dans une petite figure rose, un sourire éclatant, armé de belles dents », elle se recrute de nouveaux hommages. On se dispute ses faveurs. Elle voit défiler dans son salon du square Thiers une partie de l'armorial de France et de l'étranger. Elle y reçoit le marquis de Breteuil et le prince de Galles, dont elle nous dit:

Il était sage, il ne buvait pas, ne fumait pas, mais je n'ai jamais pu le guérir d'une petite habitude amusante. Le Prince ne mangeait que de la main droite, restant assis sur l'autre, tout en se dandinant...

Le soir que je le vis plus gai que de coutume, ce fut après que je lui eus fait lire le *Roi Pausole*. Jamais aucun livre ne l'avait tant amusé.

En avril 1919, Maggie Meller épouse le capitaine Charles Laurent, fils du fondateur, avec Chauchard, des magasins du Louvre. Second mariage. Second divorce, mais qui lui assure une rente annuelle de 36.000 francs-or. Elle est, un temps, l'amie du richissime chilien d'Astoreca, mais retourne en Egypte, *terre de ses malheurs*, dit-elle, où, cédant aux instances du prince Kamel Fahmy, elle devient princesse musulmane, avec une immense fortune et toute une cour à ses pieds.

Une telle existence la désignait à l'attention de M. Georges-Michel, qui s'est institué le peintre de la vie truculente. Il nous a évoqué avec le même bonheur la bohème canaille et la bohème dorée. Et, s'il n'ignore rien des secrets de Montparnasse, hanté de poètes et d'artistes faméliques, il n'ignore rien, non plus, des secrets de Deauville, de Biarritz, ni des stations cosmopolites où les privilégiés de ce monde traînent de palaces en palaces leur fortune et leur désœuvrement, mais s'il a jugé à propos d'inscrire l'aventure de

Maggie Meller dans les annales du crime, son but véritable était d'étudier une psychologie et le cas d'une destinée.

Ce qui ressort, en effet, de cette aventure, c'est que nul ici-bas n'est maître de son destin. Maggie reconnaît, elle-même, qu'elle fut toujours le jouet d'une force aveugle.

Tout ce que j'ai fait, dit-elle, les astres l'ont voulu. Ma vie était réglée d'avance. Toutes les conséquences en étaient préparées depuis ma naissance.

N'est-il pas curieux de constater que le jour où, libérée de son premier mariage, et décidée à se jeter aux aventures, elle avait loué, pour la saison, une villa à Dinard, le sort lui avait fait choisir la villa *Thémis*? N'était-ce pas comme un secret avertissement que les rigueurs de la justice s'abattraient un jour sur elle?

Je n'ai rien connu, disait-elle encore, d'heureux ou de malheureux qui ne me soit advenu par surprise.

C'est par surprise qu'elle s'était vu offrir le mariage par le prince Kamel Fahmy. Elle avait dansé avec lui sans savoir qui il était, dans un palace du Caire. Elle était à la veille de rentrer à Paris. Lorsqu'elle apprit son nom et sa qualité, elle s'en monta si peu la tête qu'elle n'en modifia pas la date de son départ. C'est le prince qui la suivit en France, mettant une singulière insistance à paraître dans tous les endroits où il savait la rencontrer. Enfin, l'inévitable s'accomplit. Ce mariage, plus malheureux encore que les autres, devait se dénouer bientôt par un coup de revolver. Les deux époux se trouvaient à Londres, à l'hôtel Savoy, lorsqu'une violente querelle éclata entre eux. Ils n'avaient jamais pu s'entendre. Le prince reprochait à sa femme son insouciance et sa coquetterie. Sa femme lui reprochait d'être jaloux et brutal. Et c'est, disait-elle, pour repousser ses violences qu'armée d'un revolver elle avait fait feu sur lui, l'abattant mort à ses pieds. Arrêtée aussitôt et traduite devant la cour d'assises de l'*Old Bailey,* elle fut acquittée comme ayant agi en cas de légitime défense. Elle n'en sortit pas moins des griffes de Thémis, suivie d'une fâcheuse légende. Elle entendait chanter partout où elle entrait:

Hommes cruels, vite bras en l'air,
Car voici la Maggie Meller!

Fatalité, ai-je dit. Tout est fatalité. J'ai démontré dans la *Police des Mœurs,* que vient de publier Malfère, la fatalité qui pesait sur la famille du peintre Nattier. Cette fatalité, je la retrouve chez la famille Alibert. La mère s'est éteinte prématurément. Le père est mort victime de l'affaire Humbert. De leurs trois fils, l'un fut écrasé, à l'âge de quatre ans, par un camion des messageries de chemin de fer, les deux autres sont morts à la guerre. Maggie avait une sœur dont on ne nous dit rien, sinon qu'elle était « toute rosseries », ce qui me laisse supposer que la vie lui fut inclémente, car d'où aurait-elle tiré son réservoir de fiel si ce n'est d'une série de déceptions? Et Maggie elle-même ne disposait-elle pas d'une vertu maléfique? Elle jouait, dans la rue, à la balle avec son petit frère lorsqu'il fut écrasé sous ses yeux. Elle n'a pas porté chance à ses trois maris. Les deux premiers se sont expatriés de désespoir. Le troisième y a laissé la vie. Un officier qu'elle avait connu à Vincennes a été chassé de l'armée à cause d'elle. Astoreca est mort ruiné, assassiné par l'une de ses maîtresses, qui lui avait logé six balles dans le ventre.

Acquittée, Maggie n'en a pas moins repris sa vie fastueuse d'errante cosmopolite. M. Georges-Michel l'a rencontrée, depuis, à Venise, à l'hôtel Daniéli, rendez-vous des fêtards et des snobs, flanquée d'une sorte de clown italien, habillé en Anglais 1888. Plus récemment, il l'a rencontrée, à Cannes, dans un bal masqué. Elle était seule, cette fois, mais son œil inquiet allait vers deux hommes au teint mat qui, du fond de la salle, l'épiaient d'un regard sévère.

Destinée cruelle, soupirait-elle, ces hommes me suivent partout. Je les retrouve sur chaque paquebot, dans chaque palace, et jusque dans les boîtes de nuit. Agents ou spadassins ? Je ne puis démêler leur rôle. Auront-ils ma peau ou aurai-je la leur? Après tout, pourquoi les craindrais-je, puisque tous mes ennemis meurent les uns après les autres !

Encore une preuve de sa vertu maléfique!

Il faut croire pourtant qu'elle n'était pas si rassurée, puisqu'elle pria M. Georges-Michel de la reconduire à son hôtel-palace où elle lui offrit à boire, dans le hall, jusqu'au petit matin. Après quoi, dit son biographe, elle monta dormir *sereinement.*

Puisse ce dernier mot correspondre à la vérité. Souhaitons à la princesse Fahmi-bey de connaître enfin la paix du cœur et de pouvoir réaliser son dernier vœu qui serait de vivre « ignorée et tranquille, dans un coin », comme s'il était permis aux pauvres créatures d'échapper à leur destinée.

ERNEST RAYNAUD.

GEOGRAPHIE

Divers : *Histoire de la Marine*, publiée par *l'Illustration*, album in-8° de 575 pages, Paris, aux bureaux de *l'Illustration*, 1934. — M. Sorre et J. Sion : *Méditerranée, Péninsules méditerranéennes;* 1re partie, *Généralités, Espagne et Portugal* (tome VII de la *Géographie universelle*), 1 vol. in-8° de 234 pages, Paris, Armand Colin, 1934. — Pierre Clerget : *La Corse et son destin*, 1 broch. in-8° de 24 pages, Lyon, Imprimerie du Salut Public, 1934.

Le luxueux album édité par *l'Illustration* et intitulé **Histoire de la Marine** est accompagné d'un texte copieux, dont la rédaction a été confiée à six spécialistes qualifiés par leurs titres, leurs fonctions et leurs travaux. Ce texte appartient à la géographie au point de vue de la découverte et de la reconnaissance des mers qui couvrent les trois cinquièmes du globe: découverte et reconnaissance faites, pour toutes les zones accessibles, en trois siècles et demi, de Colomb à Dumont d'Urville, et réalisées presque uniquement par les marins et les savants de la Méditerranée et de l'Europe atlantique. Mais cette reconnaissance ne s'est élevée à la précision scientifique que dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle. Elle a été achevée, au point de vue du dessin de la carte du monde, en moins de cent ans. Elle a fait le cadre où a pu ensuite éclore et se développer l'ensemble de sciences de la mer qu'on appelle aujourd'hui l'océanographie. Cette partie de *l'Histoire de la Marine* a été traitée par deux collaborateurs, M. Joannès Tramand et le commandant Rondeleux : le premier pour les faits antérieurs à 1815, le second pour les faits postérieurs à cette date.

§

Depuis Colomb et Magellan, les marins d'Europe avaient lancé leurs vaisseaux à la découverte sur les mers inconnues; ils avaient vu beaucoup de nouveaux horizons de mer, beaucoup de côtes nouvelles, continentales et insulaires. Mais

l'enregistrement des découvertes se faisait à tâtons; les cartes n'étaient que des symboles grossiers et approximatifs. Aucun progrès sensible entre la mappemonde d'Ortelius, qui est de 1570, et les cartes du début du XVIIIe siècle. C'est que le problème du point n'était pas résolu.

On obtenait bien la latitude, au moins d'une façon approchée. Pour la longitude, rien que des estimations hasardeuses. Longtemps, le *secret des longitudes* fut regardé comme inviolable. Le P. Fournier pensait que le démon lui-même, être fort malin, comme chacun sait, ne viendrait pas à bout de le percer.

On le perça cependant, et on obtint la longitude, au XVIIIe siècle, grâce aux progrès de l'astronomie nautique et à la construction des *horloges marines*. J'ai raconté cette histoire aux lecteurs du *Mercure* (1er novembre 1931), d'après le commandant Marguet, auteur d'un bon livre sur cette question.

A la même époque, ou à peu près, la détermination de la latitude devint plus précise, grâce à l'invention du sextant par Hadley.

Le problème du point était résolu, et avec lui le problème de la précision des routes et de l'exactitude des cartes. C'est alors que se mirent à l'œuvre les marins et les savants, surtout ceux d'Angleterre et de France, les deux grands pays maritimes de ce temps. En moins d'un siècle, la carte générale de la planète, les zones polaires exceptées (encore y eut-il d'audacieuses tentatives de Cook et de Dumont d'Urville pour pénétrer dans ces zones), fut dressée d'une manière définitive, telle que nous la connaissons aujourd'hui.

Le début de cette période, avant les guerres de la Révolution et de l'Empire, a été marqué par les grandes explorations qui eurent tant de retentissement dans le monde entier: celles de Byron, de Wallis, de Bougainville, de La Pérouse, de d'Entrecasteaux, et surtout celles de James Cook, que M. Tramond appelle, d'une manière un peu singulière, un « saint de la géographie », bien que Cook, nature énergique et violente, n'ait rien de commun avec une figure de vitrail.

La Révolution et l'Empire suspendirent l'œuvre d'exploration scientifique. Elle recommença ensuite, et c'est en France

qu'elle fut poursuivie avec la plus grande ardeur, tant que dura la marine à voiles. Nous avons eu, sous la restauration et sous Louis-Philippe, une pléiade de marins et de savants dont le nom le plus glorieux fut celui de Dumont d'Urville. Ils achevèrent la reconnaissance géographique des mers; ils commencèrent l'exploration scientifique, avec les moyens d'observation instrumentale que pouvaient leur fournir la physique et la chimie de ce temps.

Mais nos marins et nos savants ne firent que commencer. Ils n'allèrent pas loin dans cette voie, faute d'instruments suffisants, faute aussi, sans doute, d'argent et de loisir. En cette matière comme en bien d'autres, nous n'avons été que des initiateurs. Le gros de l'œuvre était réservé à d'autres. Les progrès de la science expérimentale, la pose des câbles transocéaniques et l'invention des sondeurs de grande profondeur furent mis à profit surtout par l'Angleterre, l'Allemagne et les Etats-Unis, dans la deuxième moitié du siècle passé. On peut dire que l'océanographie naquit toute constituée de l'expédition anglaise du *Challenger* (1872-1876).

Cet ensemble de faits, qui intéresse si fort, non seulement l'histoire de la géographie, mais celle des connaissances humaines, et que nos manuels et livres courants, beaucoup trop *terriens,* laissent dans l'ombre, on le trouve clairement exposé dans l'album de l'*Illustration,* par MM. Tramond et Rondeleux. Sous la plume de M. Tramond, c'est une sorte de conférence ou d'exposé synthétique, fort bien fait du reste. Chez le commandant Rondeleux, il y a plus de place pour le détail et pour des recherches personnelles qui ont exigé un long et minutieux travail. Il faut regretter que les exigences de l'image aient obligé, sur plusieurs points intéressants, le commandant Rondeleux à abréger son texte et même à supprimer quelques données suggestives. Mais les illustrations ont souvent un grand intérêt, soit documentaire, soit artistique.

§

Le tome VII de la *Géographie Universelle* expose en 68 pages des **Généralités** sur la Méditerranée considérée comme région physique et humaine; vient ensuite, en 160 pages, **l'étude de l'Espagne** et du **Portugal.**

Ce volume est, pour la plus grande part, l'œuvre de M. Sorre. M. Sion n'y a contribué que pour les vues d'ensemble de géographie humaine sur la Méditerranée.

Bien que la mer serve de base de définition, elle ne figure que tout à fait à l'arrière-plan. L'étude de la Méditerranée, prise en elle-même, n'occupe dans les *Généralités* que 4 pages sur 68. Cela concorde bien avec le plan d'ensemble de la *Géographie universelle*, conçu, si l'on peut dire, à un point de vue surtout *terrien*.

Aussi, lorsque les auteurs nous parlent Méditerranée, entendons par là le climat, le relief et la végétation méditerranéennes, et aussi le rôle des pays méditerranéens dans l'activité économique des sociétés humaines.

Cette notion est assez vaste pour encadrer beaucoup de faits intéressants. Est-elle assez nette pour en permettre la synthèse? Parfois, oui. Mais bien des incertitudes et des obscurités subsistent, quoiqu'il n'y ait pas au monde de région plus étudiée. Ces incertitudes portent surtout sur l'histoire du relief et sur la formation des sols. M. Sorre le reconnaît dès le début; à chaque page de sa monographie, très vivante, de l'Espagne et du Portugal, on peut voir combien il a raison de le reconnaître.

Les incertitudes portent même sur l'évolution du paysage botanique. Les pays de la Méditerranée sont aujourd'hui déboisés. Le paysage botanique se caractérise surtout par les masses buissonneuses et les touffes herbeuses des maquis et des garrigues. En fut-il toujours ainsi? Les hommes et leurs troupeaux domestiques ne furent-ils pas, dès l'aube de l'histoire, qui a lui il y a bien des siècles sur la Méditerranée, des destructeurs de la forêt? Les uns disent oui, les autres disent non. On peut trouver, dans les études consciencieuses et serrées de M. Sorre, de quoi dire oui, et de quoi dire non.

Autre incertitude. Où commence, où finit la région méditerranéenne? Peut-on la caractériser par le sol? Assurément non: les sols de la Méditerranée sont trop complexes. Il faut chercher le climat. Mais le climat méditerranéen n'est point uniforme d'un bout à l'autre. Il faut chercher l'altitude. Mais les effets de l'altitude eux-mêmes sont fonction du climat; il y a une part de convention dans la limite de 700 à 1.000 mè-

tres indiquée par M. Sorre, d'accord avec M. Sion qui donne les mêmes limites dans le petit livre sur la *France méditerranéenne* dont j'ai parlé aux lecteurs du *Mercure*. Retenons seulement ceci, qui paraît juste: le paysage d'élection de la vie méditerranéenne semble un *paysage de coteau*, et non un paysage de plaine.

Dans l'étude de l'Espagne et du Portugal, M. Sorre déploie un talent descriptif qui rend très attachante la lecture de cette partie du livre. Le talent de l'auteur est nourri et stimulé par la vision directe des hommes et des choses, sensible presque à chaque ligne, et aussi par une connaissance approfondie des littératures ibériques, aussi riches en formes et en couleurs que les paysages ibériques le sont eux-mêmes.

Il est vrai que le sujet lui-même soutenait l'écrivain. Il n'y a pas de pays au monde plus attachant que celui-là pour celui qui aime les *tableaux de la nature*, comme disait Humboldt. Nulle part les paysages ne sont plus expressifs. Nulle part, ils n'ont des traits plus accusés. Nulle part il n'y a plus de contrastes.

De la verdoyante et montagneuse Galice, attiédie et arrosée par les nuages atlantiques, passez aux *paramos* déserts et désolés des plateaux de Vieille et Nouvelle Castille, tour à tour glacés et brûlants, « neuf mois d'hiver, trois mois d'enfer » ; de là à la plaine de Valence, admirablement irriguée et riche en cultures méditerranéennes, puis à la tropicale Andalousie; chaque fois c'est un monde nouveau. Et je n'ai parlé ni de l'Aragon enfermé entre ses montagnes, ni des Asturies et de la Catalogne industrielles, ni du Portugal penché sur l'Océan, pays de ruraux et de pêcheurs.

Les descriptions de M. Sorre ne se perdent jamais dans l'incertain de l'impression subjective, car les précisions de la géographie botanique leur donnent un dessin très net. On peut regretter seulement un certain abus de noms géographiques locaux et partant fort peu connus, qui fatiguent un peu l'attention du lecteur, sans cesse obligé de se reporter à la carte.

Je note au passage ce qui me paraît une erreur typographique. M. Sorre dit que les vingt-huit centièmes de la péninsule appartiennent au drainage océanique, — ou font partie

du bassin de l'Atlantique, aurait-on dit autrefois. La proportion est certainement beaucoup plus forte.

La géographie donne d'indubitables explications des tendances centrifuges qui ont toujours menacé et menacent aujourd'hui encore, comme nous venons de le voir, l'unité espagnole. Mais la géographie fait aussi de l'Espagne un pays rebelle aux invasions: nous l'avons bien vu à l'époque du Premier Empire. Ceci corrige cela, et somme toute, les conditions naturelles font à l'Espagne une vie moins dangereuse et moins menacée qu'à la France.

§

Je disais récemment, à propos de la *France méditerranéenne* de M. Jules Sion, que la Corse méritait, à tous les points de vue, une étude particulière. Un joli travail, né à la suite d'un voyage de tourisme, mais appuyé sur une quantité d'informations utiles, vient à propos satisfaire une partie au moins de ce désir: **La Corse et son destin,** par M. Pierre Clerget. Assurément, une plaquette de 24 pages ne saurait donner une monographie complète de la Corse. Il s'agit avant tout d'une vue d'ensemble des paysages de l'île, et aussi des tendances sociales et économiques de la population, et par suite, de l'avenir possible de ce « pays de montagnes dans la mer ». Le Corse passe pour fort attaché à ses montagnes et à son maquis. Il les quitte tout de même peu à peu. La montagne corse se dépeuple, comme presque tous les pays de montagne. Les emblavures reculent. La pâture, celle des chèvres et des moutons, s'étend. *La ligne d'altitude* du peuplement corse, qui était encore à 408 en 1872, n'était plus qu'à 392 mètres en 1911, et elle doit être plus bas maintenant. Le régime social du clan, père de la vendetta et du banditisme, existe toujours. Point d'industrie, sauf l'exploitation du tourisme: *l'île de Beauté* est en faveur aujourd'hui. Le Corse émigre, pour devenir fonctionnaire; il revient souvent, quand il est en retraite. Point d'immigration, sauf celle qui installa des Grecs à Cargèse et l'immigration temporaire d'ouvriers italiens. Mais l'ancienne domination de Gênes, qui fut fort oppressive, a laissé chez tous les Corses, assez rancuniers, comme chacun sait, un levain d'hostilité contre l'Italie.

CAMILLE VALLAUX.

PRÉHISTOIRE

Le Musée préhistorique de Toulouse. — Je préparais cette chronique lorsqu'un jeune voisin m'étant venu voir, me dit qu'il partait tout à l'heure pour deux jours à Toulouse, avec sa femme, en auto, et que... Une demi-heure après il m'emmenait. Partis à quinze heures de Bourg-la-Reine, nous étions à Toulouse le lendemain matin à sept heures; ça s'appelle bien marcher. Ainsi fut enfin, bien tardivement, exécutée une promesse faite souvent à mon maître et ami Cartailhac de venir voir ses collections.

Elles sont parmi les plus riches, les plus caractéristiques, les plus belles du monde; elles abondent en pièces classiques. Si toutes pouvaient être disposées dans des vitrines (les deux tiers sont dans des tiroirs), et ces vitrines dans un bâtiment moderne, fait pour être un musée, et non pour taper l'œil, on y viendrait du monde entier, puisque la préhistoire est, dans le monde entier, sauf en France, inscrite aux programmes ordinaires et normaux d'enseignement primaire et secondaire.

Mais en France, où cette science est née, où se trouvent les gisements qui ont permis une classification correcte, où sans cesse se découvrent de nouveaux gisements typiques, des races humaines insoupçonnées, la préhistoire est la cousine pauvre, qui niche à Toulouse dans une longue salle obscure et glaciale. Cartailhac fit de son mieux; et le peu qu'il put faire est admirable; son successeur, le comte Begouen, a suivi les mêmes voies et s'est débrouillé au milieu de difficultés pires encore. Je n'avais à moi pour ce musée qu'une après-midi; le concierge m'ayant dit que M. Begouen était souffrant, je n'ai pas voulu le déranger. Donc, mon appréciation est personnelle et désintéressée.

En un sens seulement: car si toutes les collections étaient exposées, si les salles étaient claires et chaudes, même en une demi-journée j'aurais pu m'instruire mieux, et résoudre quelques petits problèmes qui m'intriguent. Je parle aussi au nom de mes collègues, sinon de France, du moins de l'étranger, habitués à des moyens de travail parfaits, et qui en ont besoin pour leurs cours et leurs recherches.

J'ai bien visité déjà une quarantaine de musées et collections préhistoriques dans presque toute l'Europe, dans tous les Etats-Unis et le Canada. Savoir que les richesses de Toulouse sont incalculables et les trouver dans ce local misérable fut un choc.

Je demande ici, au nom de trois ou quatre mille préhistoriens, que la ville de Toulouse et l'Etat construisent un bâtiment en ciment armé, sans façade pompeuse et chère, à larges verrières, muni d'une petite salle de travail où les spécialistes pourront manier les séries non exposées au grand public. Aucun luxe, mais du pratique; et la possibilité pour le conservateur de séparer les unes des autres les pièces typiques, au lieu d'avoir à les empiler dans les vitrines comme elles le sont en ce moment.

Ce que Cartailhac et Begouen ont réussi à faire avec des moyens de fortune est certes un triomphe; c'est un exemple de plus de la débrouille à la française. Mais en 1935, c'est une honte nationale que de laisser les choses en cet état. On s'est décidé à réorganiser les musées de peinture; Rivet a su tirer un parti admirable du Trocadéro pour l'ethnographie... Paris, en muséologie, se met à la page. Mais les provinces continuent à croupir. Ce qui est bête même du point de vue économique. Car si Toulouse avait le Musée Préhistorique qui convient, et qui serait conforme à la valeur des objets accumulés, l'argent apporté par les savants et par les étudiants envoyés de tous les centres universitaires pour faire des recherches, préparer des thèses, aurait vite fait d'amortir le capital investi dans le bâtiment et les vitrines.

Et ne croyez pas qu'ici je prêche pour mon saint arbitrairement; il y a beaucoup plus de gens qui s'intéressent à l'origine de l'homme, aux difficultés qu'il dut vaincre avant l'usage des métaux, à ses industries et surtout à ses arts, qu'on ne croit. J'en ai eu la preuve à Toulouse même, en écoutant les réflexions des autres visiteurs, qui étaient tous du peuple et qui savaient apprécier le degré d'ingéniosité manuelle déployé pour la confection d'outils en pierre et en os aussi délicats et si bien adaptés à un but. A Liverpool, la double série typologique et génétique, en majeure partie constituée par des moulages dont les originaux sont précisément à Tou-

louse, attire autant de monde que n'importe quelle autre série du musée. Aux Etats-Unis, les collections préhistoriques ne sont pas reléguées dans un coin, mais situées en bonne place. Il est vrai que les séries européennes y fournissent des points de comparaison avec les industries lithiques, parfois encore survivantes, des Indiens, ou avec les industries de l'os encore en usage chez les Eskimo. Là aussi j'ai trouvé des moulages de nos originaux de Toulouse.

C'est un exemple de plus du paradoxe actuel. Tout marche à l'envers: les pièces authentiques, sur lesquelles se base la classification dans toute une partie d'une science, sont empilées dans un long couloir obscur; et les reproductions en plâtre peint sont à l'aise dans de larges vitrines, situées dans de vastes salles claires.

C'est à Toulouse qu'il faut aller pour étudier non seulement les séries importantes du Tarn-et-Garonne et du Lot-et-Garonne, mais aussi les séries du Périgord d'une part, des Pyrénées de l'autre. Le nombre des stations représentées est déjà considérable; mais pour la plupart d'entre elles, j'ai dû me contenter de voir leur nom à la craie sur la face des tiroirs. Chaque année on trouve des stations nouvelles; il y a beaucoup de collectionneurs régionaux; et leurs collections risquent de partir au loin, ou de se disperser.

Ils feraient volontiers des dons à un vrai musée; mais donner leurs séries à un caveau, ils s'y refusent, et avec raison. D'autres, qui ont de belles pièces, les mettraient en dépôt dans un musée moderne, pour en permettre l'étude. J'avais entendu déjà des doléances de la part des préhistoriens du Midi; et je ne me doutais pas à quel point était lamentable l'effet du couloir préhistorique sur les gens de la partie. Mais je parle aussi en visiteur quelconque.

Si j'avais pu séjourner une semaine ou deux à Toulouse, je sais bien que le comte Begouen m'aurait ouvert ses vitrines, tiré ses tiroirs et que, sur un bout de table, j'aurais pu étudier à loisir tout ce que j'aurais voulu, porter les pièces intéressantes à la fenêtre ou les éclairer de ma lampe de poche. Et d'autres préhistoriens peuvent en faire autant; car, tout comme l'était Cartailhac, le comte Begouen est

l'obligeance même, et ne demande qu'à faire profiter les autres des richesses dont il a la garde.

Mais les musées ne sont pas faits uniquement pour les spécialistes. Je ne prétends pas que les séries préhistoriques intéressent un public aussi étendu que les tableaux, ou les collections zoologiques qui, je l'ai vu de nouveau à Toulouse, attirent toujours encore les enfants et les gens du peuple, mais fort peu les bourgeois. Cependant, le public régional trouve sur les cartons explicatifs des repères; tel nom de grotte ou de hameau lui dit quelque chose; et d'apprendre qu'à l'endroit où il vit ont vécu des hommes de l'Age de Pierre suscite en lui des émotions confuses. Il conçoit que ce furent ses ancêtres, puisque le village est encore là, au même endroit.

C'est d'ailleurs aux conservateurs, par des cartons et des cartes, aux professeurs par des explications, à faire comprendre le lien qui rattache ces hommes lointains à ceux d'aujourd'hui. Alors, ces cailloux travaillés prennent un sens; les femmes s'émerveillent de la finesse des aiguilles en os; les paysans, les ouvriers et les artistes de la sûreté de main de ces sculpteurs magdaléniens dont on voit de si belles œuvres à Toulouse, de plus belles encore étant d'ailleurs parties à Paris, à Londres et en Amérique.

A ce titre, les collections toulousaines sont « nationales » au sens limité, comme celles de Saint-Germain sont nationales au sens large. Quand la crise sera un peu atténuée (elle commence à diminuer, vraiment), peut-être, en ajoutant à des fonds d'Etat et de la Ville ceux que rapporterait une souscription, par une *Journée Préhistorique*, la vente d'un timbre ou autrement, lancée de Bordeaux à Perpignan et des Pyrénées au Limousin et à la Vendée, arriverait-on à recueillir la somme nécessaire à un musée préhistorique digne de la capitale rose.

Pour un musée moderne, j'y insiste, une bâtisse toute simple, avec un grand hall d'entrée où reproduire les peintures des cavernes pyrénéennes, les bisons et les ours sculptés et placer au besoin des reproductions des faunes préhistoriques successives de ces régions, afin de recréer le milieu où vécurent nos ancêtres.

Il faudra l'électricité et des éclairages bien combinés, comme dans l'admirable musée de Milwaukee, qui est ouvert de neuf heures à onze heures du soir, afin que les employés et les ouvriers puissent en profiter. Souvent les maîtres d'école y donnent rendez-vous le soir à leurs élèves et y font leurs leçons vivantes, de zoologie, de botanique, d'ethnographie indienne, de préhistoire.

Une salle de démonstrations par projections et par films doit être aussi prévue. Un cours de préhistoire ou d'ethnographie dans ces conditions perd sa sécheresse analytique; et l'Université pourrait alors prier des savants danois, suédois, suisses, espagnols, etc., de venir exposer leurs découvertes. Ainsi Toulouse prendrait rang davantage parmi les grands centres d'attraction intellectuelle et artistique. Car aucun animalier n'a jamais dépassé, ni même acquis, la maîtrise des peintres pyrénéens et des sculpteurs magdaléniens.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Gaston Castel et Jean Ballard: *Marseille-Métropole,* Les Cahiers du Sud, Marseille. — Raymond Lestonnat: *Coureurs d'océans,* Eugène Figuière.

Les Cahiers du Sud de l'ancienne Phocée publient de MM. Gaston Castel et Jean Ballard un volume qui retiendra l'attention sur **Marseille-Métropole.** Le pays est déjà fameux par ses galéjades; la réputation de Marius et d'Olive est universelle, on peut le dire. Il est tout de même dommage que des événements récents nous aient montré la contre-partie de cette organisation bon enfant avec les indésirables qui présentement semblent tenir la ville sous leur coupe. Marseille ne cesse de croître; son port, ou plutôt ses ports, ont depuis beau temps accaparé toute l'âme de l'Estaque, et le bon vieux port où aboutit la Canebière est entièrement délaissé par les grands courriers. C'est une des plus vieilles villes de France et qui compte aujourd'hui 800.000 habitants. Ceux qui la dirigent ne cessent d'étudier de nouveaux projets de développement vers l'étang de Berre et la Camargue. La crise de l'habitation y sévit avec intensité; il faut donc à tout prix construire de nouveaux logements, car il en manque au moins

25.000. Sans compter que le quartier du vieux port gagnerait beaucoup à être assaini et aéré. D'autres embellissements sont en projet, mais (et ce n'est pas particulier à Marseille) le manque de capitaux gêne l'activité en général. L'assainissement de la plage fait partie des projets urbains et sera réalisé incessamment. La question de l'Hôtel de Ville est souvent agitée; il est évident que malgré le charme de cette vieille construction, elle ne répond plus aux besoins actuels. De plus, sa situation en ce quartier interlope peut faire souhaiter son déplacement. Un des nombreux projets présentés prévoit son transfert derrière la Bourse. Les auteurs préféreraient qu'on lui réserve un emplacement entre l'Hôtel-Dieu et le port et qu'on y enchâsse la maison de Pujet. On lira avec attention les pages consacrées aux terrains derrière la Bourse.

La ville offre aux visiteurs deux principaux jardins, Longchamp et le parc Borelli; du Pharo on jouit d'un très beau coup d'œil sur l'ensemble du panorama. Il faut également aller bouleverd Périer, au Roucas Blanc, au fort Saint-Nicolas, etc.

L'artère principale, celle qui draine presque toute l'activité de Marseille, c'est la si célèbre Canebière et si les rues qui y aboutissent sont si fréquentées, c'est à ce voisinage qu'elles le doivent. Une exposition coloniale aura lieu dans la cité en 1938; il n'est point besoin de dire quel enthousiasme cette décision a soulevée et le succès de celle de 1931 à Paris persuade les Marseillais du succès de la leur, car le ciel de Marseille est évidemment beaucoup plus propice que celui de la capitale pour une telle manifestation. Le volume donne même un schéma de la future exposition. Il est de même question d'un monument aux morts de la dernière guerre; des portes de Marseille; du futur visage du Vieux-Port, de la création d'un marché central; de la future gare Saint-Charles qu'il n'est plus question de désaffecter, mais de transformer. Un chapitre fort important parle encore de la poussée vers l'étang de Berre, des énormes chantiers et usines de cette région; de Port-de-Boue, tête du canal de Rove, qui vient déboucher sur la mer à l'ouest de l'Estaque; des nombreux travaux qui intéressent toute la région, etc. Le volume se termine par des

considérations sur le beau pont suspendu de Cavaillon et le château Renaissance de Lourmalin. Il est agrémenté d'illustrations.

Avec le livre de M. Raymond Lestonnat, **Coureurs d'Océans,** nous allons, comme le titre l'indique, parcourir des mers diverses et connaître la vie des équipages dans la lutte sans cesse renouvelée qu'ils doivent soutenir contre les éléments. Nous faisons d'abord connaissance avec le quatre-mâts *le Gers,* dont l'équipage n'est pas du tout satisfait de la route prise par le capitaine « qui s'amuse à descendre en base de la carte dans l'Antarctique pour faire sa longitude, sous prétexte d'arc de grand cercle ». Le temps est très brumeux et la mer si grosse que le pont est sans arrêt submergé par les vagues. Pour comble, un iceberg énorme vient frôler le bâtiment, par chance sans mal. Un second récit nous conduit de Liverpool au Japon, à bord d'un trois-mâts barque de neuf cents tonneaux. Partis seize, douze hommes seulement arrivent au terme du voyage, l'un emporté par une vague, l'autre tué en tombant de la mâture, et deux autres grièvement blessés. Avant de parvenir au Japon, un typhon extrêmement violent rejeta le bateau vers le sud. C'est ensuite sur un navire chargé de sucre, allant des Philippines à Falmouth, que nous embarquons. Avant le détroit de la Sonde, le bâtiment se trouve pris dans une éruption volcanique; le Krakatoa avait sauté avec son île entière, et Angir avait disparu, entraînant quarante mille âmes dans l'abîme. Sur un voilier, nous assistons à des funérailles, sur un autre à un appareillage de retour et à une joyeuse arrivée. Puis c'est la plaisante et typique réception d'un pilotin; un engagement au temps des marchands d'hommes, un paquebot de passagers dans la tempête et un jour de l'an agité, etc. Nous faisons la connaissance d'un capitaine extraordinaire dont les jugements ne le sont pas moins; d'une passagère d'un type curieux, et qui se dépense beaucoup, d'un chimpanzé qui devient le favori de l'équipage; des cancrelats qui, sur les bateaux, remplacent avantageusement le cafard terrien. Trafalgar nous vaut un rappel de la fameuse bataille et un moment d'intense émotion. Nous assistons de loin à des expériences bien curieuses, dont un voilier eut

fort à se plaindre. Ce serait avec un vif plaisir que nous continuerions à égrener les chapitres de ce livre, mais ils sont trop nombreux pour la place qui nous est réservée. Nous ne pouvons que le recommander à nos lecteurs, qui y trouveront des récits d'un genre plutôt inédit, remplis d'humour et racontés par M. Raymond Lestonnat, ce qui est tout dire.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

La Grande Revue: M. Julien Vocance propose une nouvelle explication de l'origine du sonnet des voyelles de Rimbaud. — *Revue des Deux Mondes:* quand M. Benito Mussolini était simple soldat combattant. — *Corymbe:* le caractère physique et la voix d'une famille révélés par le film sonore. — Mémento.

Depuis qu'à cette place nous avons rendu compte de l'explication de M. Henri Hérault sur le sonnet des *Voyelles* de Rimbaud, et fait état de remarques qui nous avaient été directement adressées, plusieurs correspondants ont écrit au *Mercure* sur la question. Elle a été l'objet des réflexions d'un poète de grand mérite et qui édifie son œuvre dans une atmosphère de discrétion bien rare aujourd'hui: M. Julien Vocance. Elles constituent une lettre à M. Hérault et qu'a publiée **La Grande Revue** (décembre).

« Vous m'aviez annoncé votre trouvaille. » Ainsi débute M. Vocance. « Explication « visuelle », m'aviez-vous dit, et ce mot fut pour moi un trait de lumière », déclare-t-il ensuite.

Aussitôt l'A majuscule qui, sous sa forme schématique, et dans sa position debout, figure si bien le corps et les ailes d'une mouche au repos, se détacha de l'alphabet et se mit à tourbillonner devant moi comme ces gros insectes noirs, communément appelés mouches à viande, qui font, autour des puanteurs cruelles, un si redoutable « éclat ».

Alain — rappelle M. Vocance — avait enseigné:

Rimbaud a cherché à retrouver sous le hiéroglyphe que constitue chaque voyelle l'objet même qui a primitivement servi à le représenter ou dont, tout au moins, la forme se rapproche le plus du caractère tracé; puis, il a donné à la lettre figurante la couleur de la chose figurée.

Le poète ayant reconnu sa dette envers l'essayiste, continue:

Ainsi l'A majuscule a été pour lui [Rimbaud] l'emblème, le symbole, le signe même de la mouche, et il l'a vu noir parce qu'il a pensé à la mouche noire qui bourdonne autour des chairs faisandées.

Dans son *Système des Beaux-Arts,* M. Alain remarquait:

Notre A ressemble encore à l'alpha des Grecs qui n'était que l'image simplifiée d'une tête de bœuf (1).

« E blanc... golfe d'ombre... etc. », dit le sonnet.

M. Julien Vocance explique:

L'E majuscule de notre alphabet et, mieux encore l'ε grec n'est-il pas le simple graphique d'un golfe, ou d'un double golfe qui, entouré, comme sur la côte méditerranéenne, de hautes montagnes, devient golfe d'ombre?

Ingénieux, M. Vocance explique par « les trois branches parallèles de l'E », les « plans superposés de la brume, des vapeurs montantes du matin ». Une légère divergence de ces branches évoque « les rais blancs du soleil », « les frissons d'ombelles ».

Notre guide continue:

Avec le poète, renversons cet E (car Rimbaud, comme Alain, a certainement manipulé en tous sens les lettres de son alphabet); et voici trois aiguilles de glace, trois glaçons des sommets neigeux, ш. Dressé sur ces pattes, il devient le profil même de la tente du chef, en forme de parasol avec son piquet central et les cordes qui font « frissonner » la toile, m.

D'après M. Julien Vocance, l' « I rouge » de Rimbaud c'est: vertical, « le flot de sang que rend, avec son âme, le guerrier d'Homère »; horizontal, « le pur dessin de la bouche féminine « belle dans le rire comme dans la colère et le remords heureux ». Rimbaud écrit:

...rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes.

Pour la suite, l'analyse de M. Julien Vocance aboutit à ces observations :

(1) Ce qui doit s'entendre de l'A majuscule posé sur sa pointe **A.** Quant à l'α de l'alphabet grec, il faut le coucher ∝ pour obtenir cette même image. (Note de M. Julien Vocance.)

La forme de la lettre U n'éveille-t-elle pas l'idée de l'abîme des mers, de leur surface et de leur profondeur cycliques, de leur mouvement giratoire? L'U, c'est la cuvette marine, la fosse qui recèle l'élément salé, le glauque océan... Couché, ⊂ c'est le profil même de la ride creusée au front du penseur.

Enfin, l'examen de l'O apporte, semble-t-il, à notre thèse une confirmation, éclatante elle aussi. Le clairon de Rimbaud, n'est-ce pas, sans qu'il soit besoin de recourir à l'orgue, et depuis l'embouchure jusqu'au pavillon, en passant par l'étroit conduit d'où naît la stridence, une série ininterrompue d'O de différentes grosseurs? Mais cet O représente également l'univers traversé par les mondes créés et par les anges porteurs de la Pensée divine, cet univers qui, pour le vulgaire et selon l'apparence, est bleu.

Pour M. Julien Vocance, Rimbaud a joué « non pas même avec des images coloriées, mais avec des bâtonnets ». En ce cas, M. Vocance a repris le jeu et avec une adresse méritoire. On ne saurait dire encore s'il a « mis un point final au problème des Voyelles ». Il apporte assurément une solution très élégante. M. Héraut l'achemina. M. Alain aussi. Leur devancier demeure M. Ernest Gaubert.

§

Nos revues n'ont guère publié de souvenirs d'anciens combattants italiens. En étrennes à ses lecteurs, la **Revue des Deux Mondes** (1er janvier) offre le début de « Mon Journal de guerre » par M. Benito Mussolini. Si c'est là « un document d'importance capitale où il est d'un haut intérêt de voir déjà le *Duce* percer sous le combattant de la grande guerre », cela est imparfaitement prouvé par les pages que nous avons sous les yeux.

Le futur dictateur mobilisé le 31 août 1915 fut incorporé au 11e bersaglieri. Il était connu alors comme directeur du *Popolo romano*. Ces mots désignaient à cette époque un journal seulement. Leur sens s'est largement étendu depuis.

Le 14 septembre 1915, le bersagliere de la classe 1883 note, après une revue passée par le colonel et un discours du lieutenant-colonel:

Discours terre à terre. Il faut trouver d'autres accents lorsqu'on est devant des hommes de plus de trente ans. Il faut considérer les soldats comme des hommes et non pas comme des matricules.

Pour les gradés, il y a un supplément de morale exposé par le lieutenant Izzo. Etant simple soldat, je sors.

Du 11e régiment, le « simple soldat » passe au 12e. Le 17 septembre, « vers le soir — écrit-il — nous atteignons la zone battue par l'artillerie autrichienne ». Les obus sont « formidables ». Le chasseur en mentionne trois.

Le 19, discours du capitaine blessé peu grièvement pendant la nuit. En réponse à ses « paroles franches et émues », les hommes, invités par le lieutenant, poussent un triple hourrah. « La plus cordiale camaraderie règne entre les officiers et les soldats », note M. Mussolini, avant ces lignes :

Nos officiers nous semblent des frères bien plus que des chefs. C'est beau. Tout le formalisme réglementaire de la caserne est supprimé... Ceux qui parlent de renforcement du militarisme après l'inévitable victoire italienne, s'amusent à poursuivre d'irréalisables chimères. Le militarisme *made in Germany* n'a pas de prise en Italie. D'ailleurs, cette guerre, faite par les peuples et non par les armées de métier, marque la fin du militarisme de caste, la fin du militarisme professionnel.

En 1915, le bersagliere Mussolini avait des impressions de socialiste socialisant. Où voit-on, dans ce qui précède, percer le dictateur actuel qui a enrégimenté toute l'Italie?

Voici un bref dialogue et le geste qui le suivit:

— Le bersagliere Mussolini est-il ici? dit une voix.
— C'est moi.
— Viens, je veux t'embrasser.
Nous nous sommes donné l'accolade. C'est le capitaine Festa...

Le chasseur Mussolini est appelé « avec son équipement au P. C. du régiment ». Il lui en coûta « une heure de marche ».

— Avant tout, me dit le colonel, j'ai le plaisir de vous serrer la main et suis heureux de vous avoir dans mon régiment. Vous devriez rester avec moi. Vous êtes toujours en première ligne, exposé au feu de l'artillerie. Vous devriez soulager le lieutenant Palazzeschi d'une partie de son travail administratif, et vous devriez écrire, dans vos heures de liberté, l'histoire du régiment pendant cette guerre. Bien entendu, je vous fais une proposition, je ne vous donne pas un ordre.

Le colonel Barbieri est de la Romagne, de Ravenne. Il a en effet le type du Romagnol.

Je lui réponds:

— Je préfère rester dans les tranchées avec mes camarades...

— Alors, n'en parlons plus. Acceptez un verre de vin.

Le vin du colonel n'est pas fameux, mais faute de mieux...

A la date du 29 septembre, le journal porte:

Deux jours et deux nuits de pluie. Tempête.

Cette tempête venait du Mont Noir. Je suis, nous sommes trempés jusqu'aux os. Les bersaglieri préfèrent le feu à l'eau. Feu de poudre et projectiles, bien entendu.

Le 15 octobre, il note des « prises de bec » entre soldats et caporaux à l'occasion de la distribution du café. D'où cette dissertation:

Lorsque les rations ne sont pas égales pour tous, on crie:

— *Camorra!* Pas de *camorra!*

Hélas! la camorra, dans le sens militaire du mot, existe. Au soldat qui est en première ligne, et qui devrait être « sacré », n'arrive que la plus minime partie de ce qui lui est dû d'après les règlements militaires. Chocolat, café, vin, grappa, passent par trop de mains: conducteurs, caporaux, plantons. La camorra semble être un fait normal, mais elle irrite grandement les soldats, surtout en temps de guerre. C'est alors qu'on les entend s'écrier: « Gouvernement de voleurs! »

Le 17 octobre, un obus éclate à moins de 3 mètres de M. Mussolini, coupe la bretelle de son fusil, crible de projectiles sa gamelle et sa giberne. Le lendemain, il écrit — non sans quelque jolie candeur par endroits:

Si le tonnerre de l'artillerie ennemie nous déprime, celui de la nôtre est réconfortant. Lorsque nos canons sont en action, les bersaglieri s'en donnent à cœur joie. Ils vont d'un abri à l'autre, ils sifflent, ils chantent. Ils accompagnent chaque obus d'acclamations et de souhaits.

Le fantassin n'a qu'un désir, c'est d'entendre toujours la voix de nos canons, toujours, de jour et de nuit. Lorsque ce sont les canons autrichiens qui tirent et que les nôtres se taisent, les bersaglieri, impatientés, protestent contre notre artillerie à laquelle ils reprochent de trop économiser les munitions...

Nous voyons passer des hommes de corvée chargés de munitions. Il y a là des caisses de grenades, portant en français les noms de: « Haut, Bas, Eviter les chocs. » L'offensive paraît imminente. Détail significatif! les bersaglieri ne disent pas: combat, action, bataille; ils disent: en avant! On dirait que, pour eux, une bataille engagée par nous doit nécessairement finir par une avance. Il n'en est pas toujours ainsi. Mais l'emploi généralisé et exclusif de ces mots est un indice de l'esprit d'initiative qui anime les soldats italiens et de leur certitude de vaincre.

Du 26 février 1916:

Les nouvelles venues de Verdun nous ont grandement intéressés. Vers quatre heures, on a entendu crier à notre gauche:

— Aux armes! Aux armes!

Nous sommes sortis immédiatement de nos trous, — quatre pour toute la tranchée, — et nous nous sommes alignés. Tout cela a été exécuté avec la rapidité de l'éclair.

— Les grenades! les grenades!

A ce moment, la neige nous fouette violemment la figure. Voilà les grenades. C'est notre escouade qui avait la garde du sac de grenades.

— Feu!

J'ai usé trois chargeurs. Après, je me suis réchauffé les mains sur le canon brûlant de mon fusil. Les Autrichiens n'ont pas tiré un seul coup de feu.

La qualité évidente de ce journal de guerre est sa sincérité. On peut y lire: « Comme d'habitude, douze heures de tranchée. » Douze heures!!!

§

Le fascicule de Noël de **Corymbe** contient un article de M. Jean Epstein, auteur de films d'avant-garde, sur la « Photogénie de l'impondérable » d'où ceci est extrait:

J'ai vu trois, j'ai entendu à l'écran deux générations d'une famille dans un raccourci qu'avait voulu le tendre orgueil du grand-père pour commémorer, depuis vingt ans et presque mois par mois, toutes sortes de petits événements dynastiques. Alors que j'étais résigné, par politesse, à une heure d'ennui, je fus surpris de voir et d'entendre se former peu à peu un fantôme imposant et une étrange voix. Il me souvint soudain de cette voix d'une ombre qu'entendit POE, qui n'était la voix d'aucun vivant, mais

d'une multitude de vivants, et qui, variant de rythme, de syllabe en syllabe, insinuait dans l'oreille les intonations bien aimées de beaucoup d'amis perdus. De l'aïeul au benjamin, toutes les ressemblances, toutes les différences tissaient un seul caractère. La famille m'apparaissait comme un individu dont même les membres dissemblables ne rompaient pas l'unité, s'avéraient au contraire nécessaires pour l'équilibrer. Dans le hall où bavardaient tant des visages qui venaient de s'éteindre et de se taire à l'écran, la conversation oiseuse trouva en moi une résonance inaccoutumée, car ce bourdonnement était exactement à l'unisson des voix délivrées à l'instant par le haut-parleur; ce chœur était la voix de la famille. Non, personne de cette assemblée qui me parût libre ni dans ce qu'il avait été, ni dans ce qu'il était, ni dans ce qu'il serait. Et que ce fût par une bouche ou par une autre, c'était elle, la famille, qui me répondait avec sa voix unique, selon son caractère unique, avec sa pensée bien fixe qui se poursuivait à travers beaucoup de corps passés, présents et futurs.

Quand le cinématographe comptera un siècle d'existence, si l'on a dès maintenant les moyens d'installer les expériences et de préserver la pellicule, il aura pu capter du monstre familial des apparences saisissantes et pleines d'enseignements.

Mémento. — *La N.R.F.* (1er janv.): Pages inconnues de Baudelaire, sur les « mystères galans des Théâtres de Paris », publiées par leur découvreur, M. Jacques Crépet. — « Questions de poésie », par M. Paul Valéry. — « Le marchand de cercueils » de Pouchkine.

L'Ordre nouveau (15 déc.): « De la propriété », thème général traité par MM. Ardouint et Marc, E. Minkowski, C. Chevalley, E. Hélisse, R. Dupuis et E. Pillias.

L'Idée libre (décemb.): « La création », par M. le Dr E. Spehl.

La Revue de France (1er janv.): beau début de « Clarisse », roman nouveau de M. Marcel Prévost. — Une gerbe de poèmes de M. Henri de Régnier: six sonnets.

La Revue de Paris (1er janv.): « La dame », par M. Henri Fauconnier. — M. Ch. Diehl: « Le palais impérial et la cour à Byzance ». — « Edmond de Rothschild », par M. Jean Perrin.

Eurydice (Noël): « Prélibation », poème de M. Ch. Maurras. — Un fragment de « Nemrod » de M. R. Schwab. — M. Pierre Pascal: « Ode au chapiteau corinthien du jardin de Ch. Maurras ». — M. H. Vaganay: « La chanson: au bois de Dueil et ses imitations religieuses ».

La Revue hebdomadaire (29 décemb.): De M. Marcel Brion: « La folie Céladon », roman. — « Charles Lamb », par M. John Charpentier. — M. A. Métérié: « Lettre à L. G. Gros sur la Poésie ».

Chalom (n° daté par anticipation: décembre 1935): « La paix des consciences », par M. A. Pallière. — « L'homme juif et l'enfant d'Israël », par M. G. Zerapha.

L'homme réel (n° 12): « L'unité syndicale et l'avenir de la C.G.T. », par M. Henri Boville. — De M. P. Ganivet: « Les entretiens de Pontigny ».

Commune (décemb.): M. G. Plékhanov: « Les jugements de Lanson sur Balzac et Corneille ». — Mme Ch. Despierre: « En marche ». — Poèmes de M. P. Unik.

La Renaissance (décemb.), fascicule consacré à l'Exposition universelle de 1937 à Paris.

La Revue Mondiale (1er janv.): suite et conclusions de l'enquête: « Pourra-t-on éviter la Révolution? » Celle-ci est en cours selon les uns; elle n'est pas imminente, assurent les autres. — Une jeune femme, Mme H. de C..., patronnée pour sa clairvoyance par M. G. Trarieux, annonce que 1935 nous amènera des troubles, un retour de M. Doumergue, des arrestations sensationnelles, la réforme de l'Etat, une dictature, l'intensification de l'esprit national et une diminution du chauvinisme.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Œuvres nouvelles. — Maurice Ravel, trois mélodies: *Don Quichotte à Dulcinée*. — Henri Martelli: *Concerto*. — Jean Françaix: *Concertino*. — Robert Casadesus: *Concerto à deux pianos*. — Concerts divers; le centenaire de Charles Lamoureux. — La deux-millième représentation de *Faust* à l'Opéra.

Trois chansons de **Maurice Ravel,** sur des paroles de Paul Morand, trois chansons variées, toutes trois charmantes, et qui, certainement, vont connaître la même fortune que les trois parties de *Shéhérazade*, nous ont été données au Châtelet en décembre. La première a pour titre *Chanson romantique;* elle est construite sur un rythme de *quajira*, danse espagnole vraisemblablement issue de l'Amérique du Sud, nous dit la notice, le mot *quajiros* désignant les populations indiennes de la presqu'île de Goajire. Complétons la notice et ajoutons que la presqu'île de Goajire est au nord de la Colombie et ferme le golfe de Maracaïbo. Je n'en savais rien avant de le chercher à l'instant dans le Larousse, et je ne résiste point à la joie de vous faire part de ma fraîche science. Il est d'ailleurs excellent et même équitable qu'un peu d'Amérique latine se mêle à Don Quichotte. Comme le dit en effet mon ami Ven-

tura Garcia Calderon, ce sont les Quichotte qui ont conquis le Nouveau Monde tandis que les Sancho restaient tranquillement les pieds dans leurs *chinelas* (ce qui dans la langue de Cervantès signifie pantoufles). Cette *quajira*, donc, est faite de mesures à 6/8 et 3/4 alternées. Et ce rythme est fort expressif. La seconde, une *Chanson épique*, est une danse basque en cinq temps, un *zorstico*, sorte de gigue; la troisième, enfin, *Chanson à boire*, est une *jota aragonese*, où le rythme est marqué par les castagnettes et où huit mesures d'un chant de guitares font la ritournelle. Ces trois chansons vont tenir dans l'œuvre de Maurice Ravel une place très haute. En leur brièveté si pleine, elles évoquent magnifiquement l'Espagne qui, toujours, hanta le compositeur, né à Ciboure. Son art que ceux qui ne l'aimaient point disaient « intellectuel », n'a pas cessé d'être volontaire et réfléchi, savant plus qu'aucun autre; son goût n'a fait jamais nulle concession; il est allé s'affinant et, lui si concis et si net, renonçant encore à des agréments qu'il jugeait inutiles. Mais ce renoncement était pourtant un enrichissement puisqu'il nous révélait davantage la personnalité de Maurice Ravel, tout le lyrisme pudiquement voilé de ce maître que d'aucuns avaient dit insensible et qui apparaît si profondément, si délicatement humain.

M. Paul Paray, qui conduisit l'œuvre nouvelle, et M. Martial Singher qui la chanta, lui ont donné l'interprétation qui convient à un chef-d'œuvre.

§

Sous la baguette de M. Pierre Monteux, le *Concerto* de M. **Henri Martelli** a été révélé par l'Orchestre Symphonique de Paris — révélation à Paris, mais la première audition avait été donnée à Boston par M. Serge Koussevitzky, il y a deux ans. Ce Concerto est austère et si l'esprit, si la raison trouvent une sorte de joie mathématique dans cet implacable contrepoint, l'apparente sécheresse de cette musique volontaire a dérouté la plupart des auditeurs, qui n'y ont vu qu'un exercice de virtuosité agressive, et d'autant plus que cet « objectivisme » et cette sécheresse, hier encore à la mode, et qui faisaient pâmer les snobs, ne sont plus au goût du jour. Mais il y a bien autre chose dans ce *Concerto* et, pré-

cisément, les qualités que je signalais récemment dans le *Qualuor* et qui font d'Henri Martelli, même quand il dédaigne la grâce, un vrai musicien.

Le *Concertino* de M. **Jean Françaix** est, comme l'indique son titre, une œuvre brève, mais qui tient plus que ses promesses; ses quatre mouvements sont d'une élégance et d'un esprit charmants. Evidemment cela est sans grande prétention, mais l'adresse de l'auteur fait regretter sa concision. M. Morel, conduisant l'orchestre Lamoureux, en a traduit exactement la grâce.

§

C'est un magnifique succès que M. **Robert Casadesus** a remporté à la Société des Concerts du Conservatoire avec son *Double Concerto*, succès de compositeur d'abord, et succès de virtuose auquel fut associée Mme Robert Casadesus qui tenait une des deux parties de piano; et l'œuvre comme les exécutants, tout mérita ce triomphe fort rare et qui rappelle ceux de Chopin et de Liszt dans le passé, de Serge Prokokieff à l'heure présente.

Ce qui distingue l'œuvre nouvelle de M. Robert Casadesus et la met, à mon sens, à très haut rang, c'est l'abondance, la diversité et l'originalité des idées, c'est la liberté avec laquelle l'auteur les a développées, et c'est l'indépendance de son art, l'aisance avec laquelle il domine son sujet. Il est un virtuose de l'écriture comme il est un virtuose du clavier; mais il n'est pas seulement cela, car chez lui, la solidité de la technique et la perfection du métier (du double métier, celui de compositeur aussi bien que celui de pianiste) ne font que servir une pensée qui reste l'essentiel de son art. La forme est magnifique, mais le fond ne l'est pas moins; rien de vide, rien de creux, et il nous plaît autant, à la réflexion, par ses qualités profondes qu'au premier abord par son brio. La place me manque pour analyser comme je le voudrais ce *Double Concerto*, dont les trois mouvements (*allegro giocoso*, *intermezzo* et *finale*, l'épisode central apparaissant comme une détente, avec un curieux thème de bourrée) sont également réussis.

Il faut ajouter que Mme Robert Casadesus, avec autant de

grâce que de force et de sûreté, a tenu l'une des parties de piano, et que l'orchestre, conduit par M. Philippe Gaubert, a été merveilleusement souple et brillant.

Ne quittons point la Société des Concerts, sans rendre hommage à l'effort accompli par elle depuis le début de la saison; la doyenne de nos associations porte allègrement ses cent ans passés et fait preuve d'une activité exemplaire. Des exécutions comme celles de la *Passion selon Saint Jean* (avec la Chorale Pesnaud, remarquable, avec Mmes Lina Falk, Malnory-Marseillac, MM. Planel et Hazard), des concerts comme ceux où nous entendîmes le *Concerto pour flûte et harpe* de Mozart (avec Mlle Lili Laskine et M. Moyse, merveilleux virtuoses), Mme Solange Delmas (qui possède une des voix de « coloratura » les plus pures qui soient et qui vient de chanter Rosine à l'Opéra d'une manière inoubliable, mais dont on a fort peu parlé, car elle remplaçait au pied levé Mlle Fanny Heldy), des séances comme celles que nous avons eues depuis le début de la saison exigent bien du labeur. Nous sommes profondément injustes envers les chefs d'orchestre de chez nous: nous oublions qu'ils ne disposent point des moyens exceptionnels mis à la disposition de leurs confrères étrangers en tournée et que les répétitions ordinaires doivent leur suffire, bien qu'ils ne se contentent pas d'inscrire à leurs programmes des ouvrages archi-connus des intrumentistes. Philippe Gaubert et l'orchestre de la Société des Concerts doivent être hautement félicités.

§

C'est à M. Eugène Bigot — un excellent chef lui aussi, précis, solide, et qui a le sens exact de la musique qu'il dirige — qu'incomba le soin de célébrer le **centenaire de Charles Lamoureux,** fondateur et président de l'Association pendant vingt ans. Et ce sont les principales œuvres données en première audition par Lamoureux que M. Eugène Bigot inscrivit aux programmes des deux concerts les 29 et 30 décembre. Les noms de Chabrier, César Franck, Lalo, Fauré, P. Dukas, Vincent d'Indy, C. Chevillard, G. Charpentier, pour les Français, Wagner, Grieg, Richard Strauss, Borodine et Rimsky-Korsakow pour les étrangers illustraient ces pages

où s'assemblaient, comme en un palmarès, les plus célèbres des ouvrages symphoniques créés à Paris de 1881 à 1899.

§

Il était juste et même naturel que l'Opéra fêtât la **deux-millième représentation du Faust de Gounod.** Mais M. Jacques Rouché a voulu donner à cette fête un exceptionnel éclat, y faire participer toute la troupe, tout le personnel du théâtre. Tout Paris y est venu, deux soirs de suite, car le monument de Garnier, si vaste cependant, fut trop petit pour contenir d'un seul coup la foule désireuse d'assister à cet hommage.

Il fut magnifique et il reste inoubliable. Ce qui en fit la grandeur, ce fut l'élan, la chaleur des artistes, aussi bien ceux qui tinrent les principaux rôles, que ceux qui se mêlèrent aux choristes. Mlle Yvonne Gall dont la voix est fort belle a été une Marguerite admirable, marquant avec les plus justes nuances la grâce pudique, puis la soumission de la jeune fille à l'amour, et enfin son désespoir. M. Pernet, pareillement, interpréta Méphistophélès en très grand artiste; sa voix et son jeu, sa diction, sont la perfection même. Le rôle, galvaudé par tant et tant de basses chantantes, reprenait sa signification réelle, comme s'il s'était agi d'une création. M. Rouard est digne des mêmes éloges en Valentin, et M. Georges Thill, longtemps éloigné de la scène par un accident grave, a pu mesurer la chaleur de la sympathie que lui gardait le public. Quant à Mlle Ferrer en Siebel, elle peut, elle aussi, être proposée pour modèle; son goût, la beauté de sa voix, la simplicité et le naturel de son jeu méritent les meilleurs éloges et elle a montré que pour des artistes de sa valeur il n'y avait pas de « petits » rôles. De même M. Narçon en Wagner et Mme Lapeyrette en Dame Marthe. Le quatuor du jardin, en particulier, n'a certainement jamais été chanté d'une manière aussi remarquable.

Mais les plus vifs éloges doivent aller à M. Philippe Gaubert qui a tenu cette gageure de « remettre à neuf » — c'est-à-dire de lui rendre son lustre — une partition dont le succès même avait terni l'éclat. On imagine difficilement le nombre de traditions parasites, d'erreurs de mouvement, de complai-

sances de toutes sortes introduites par un long usage dans une œuvre que tout le monde au théâtre et dans le public croit savoir — prétexte à se contenter de ce que l'on sait, en effet, et sans se soucier de contrôler ce savoir. L'œuvre orginale disparaissait en vérité sous une couche de poussières. On l'en a débarrassée et c'est un travail plus difficile, plus délicat qu'une création. Le public a montré qu'il en comprenait l'importance et l'opportunité.

RENÉ DUMESNIL.

ARCHÉOLOGIE

ORIENTALISME. — A. Poidebard : *La trace de Rome dans le désert de Syrie. Le Limes, de Trajan à la conquête arabe. Recherches aériennes* (1925-1932) ; Geuthner 1934. 1 vol. de texte, un portefeuille de planches. — Du Mesnil du Buisson : *La technique des fouilles archéologiques. Les principes généraux;* Geuthner, 1934. — Steven Runciman : *La Civilisation byzantine;* Payot, 1934. — La restauration des mosaïques de Sainte-Sophie, par M. Whittemore. — Dr F. Brunet : *Œuvres médicales d'Alexandre de Tralles. I. Alexandre de Tralles et la médecine byzantine;* Geuthner, 1933. — Le millénaire de Firdousi et sa célébration en Perse.

Une conquête aussi étendue que le fut celle des Romains exigea un esprit de méthode, sachant choisir la meilleure solution possible pour la défense des territoires annexés, selon la nature du terrain à défendre et celle des populations antagonistes. La fortification des frontières syriennes, du **limes,** d'abord contre les Parthes, ensuite contre les Sassanides, si elle ne répond pas à ce que fut la fortification romaine en tous pays, est du moins un des travaux qui fait le plus d'honneur au génie de Rome et montre l'esprit de ressource des ingénieurs des Césars. Aux Parthes, puis aux Sassanides, dont l'arme principale était une cavalerie, soit légère, aux avancées rapides, soit de choc, Rome opposait la masse de ses légions et, comme auxiliaires, les troupes palmyréniennes, dont la tactique était celle de leurs adversaires. Mais il fallait fermer pratiquement cette étendue de près d'un millier de kilomètres qu'était la frontière de la province de Syrie. La défense se fit en profondeur; des routes parallèles, jalonnées de forts et reliées entre elles, constituèrent un gigantesque réseau de « barbelé », assez résistant pour s'opposer à l'infiltration et au passage des Asiatiques.

On doit au Père Poidebard la restitution de cet ancien

système de défense, grâce au procédé dans lequel il est passé maître au cours de sept années d'investigations, l'observation et la photographie par avion.

Le P. Poidebard appliqua à l'archéologie cette méthode utilisée par les géographes. Elle est basée sur ce fait que l'avion permet de prendre connaissance d'ensembles dont les lignes générales, vues de haut, se détachent, alors que des solutions de continuité les masqueraient à un observateur au sol. Elle tient compte de certaines particularités telles que la teinte de l'herbe, sa densité, selon qu'il y a sous elle de la terre ou des restes de monuments, la différence de coloration du terrain dans les mêmes conditions, lorsqu'il a plu. Enfin, en utilisant le contre-jour, le jour frisant, les ondulations les plus imperceptibles pour qui est au sol prennent du relief et projettent une ombre pour l'observateur en avion.

C'est ainsi qu'on peut relever le tracé de murailles trahies par une ondulation insensible du terrain, ou même de routes et de pistes, reconnaissables au faible relief produit par les éclats de pierres rejetées sur les côtés. Enfin, la photographie, en utilisant des rayons auxquels notre rétine est insensible, peut déceler des objets qui sont situés au delà de notre horizon visible ou même enfouis sous une légère couche de terre.

Telle est, dans ses grandes lignes, l'exploration à laquelle s'est consacré le P. Poidebard, exploration où le risque d'un atterrissage forcé en mauvais terrain se complique de celui du manque d'eau et de la présence de tribus hostiles. En lisant les volumes qu'il publie aujourd'hui, en admirant les magnifiques photographies qu'il nous donne des régions désertiques, le lecteur devra se rappeler au prix de quels efforts ces si remarquables résultats ont été atteints.

L'auteur nous décrit tour à tour les différentes routes du limes avec les camps ou les forts qui les jalonnent; sur des planches d'une netteté saisissante, nous pouvons suivre des yeux le tracé des premières et le plan des secondes. Un ordre se dessine dans ce qui n'était d'abord que confusion; au milieu de cet ensemble de constructions, dans ce lacis qui mérite à juste titre l'épithète de « travail de Romain », on démêle les perfectionnements incessants apportés au cours

des siècles à un système assez puissant pour avoir protégé la Syrie bien longtemps après que les premières brèches y furent pratiquées.

De telles recherches ouvrent un nouveau chapitre de l'histoire du monde ancien.

Le comte du Mesnil du Buisson, qui a acquis une belle expérience des travaux archéologiques en Syrie à Mishrifé-Qatna, et sur l'Euphrate à Doura-Europos, lors des **fouilles** dont nous avons entretenu les lecteurs du *Mercure*, était bien désigné pour exposer les principes généraux qui doivent présider aux recherches sur le terrain. Il décrit tour à tour, et de façon très vivante, la préparation et le plan de la campagne, l'installation matérielle de la mission où différentes spécialités doivent être représentées, les indices qui permettent le choix d'un site; parmi eux sont les sondages qui feront conclure ou non à une installation définitive sur le point exploré. La question des déblaiements et du transport des déblais en un point où ils ne gêneront jamais la suite des travaux est de grande importance, et tout un chapitre lui est consacré. L'auteur, enfin, nous dit la façon de restaurer les monuments recueillis et, au moyen d'un système de fiches, d'en tirer tout le parti possible; des photographies, des estampages, des dessins exécutés aussitôt après la trouvaille obvieront à la destruction toujours possible d'un monument découvert. Volume consciencieux, de lecture agréable, qui ne pourra manquer de susciter des vocations archéologiques, et fera regretter à bien des sédentaires de ne pouvoir participer aux travaux assez rudes, mais pleins d'intérêt, d'une mission.

La **civilisation byzantine** nous est présentée par M. Steven Runciman sous ses différents aspects et d'une façon très complète. On pourrait peut-être reprocher à l'auteur, familier avec le sujet qu'il traite, de procéder parfois par citations brèves qui laissent le lecteur mal renseigné sur l'identité et le rôle des personnages qu'il donne en exemple, car tous ne connaissent pas aussi bien les protagonistes de l'histoire byzantine. Mais ce n'est qu'une ombre bien légère au tableau net et vigoureux qu'il dresse d'une civilisation dont nous avons tendance à surestimer les frivolités pour ne pas apercevoir qu'elle fut, pendant des siècles, le bastion de la

chrétienté contre les invasions. Miraculeusement, peut-on dire, malgré les changements de règnes, les dépositions d'empereurs, les guerres malheureuses même, que nous décrit le premier chapitre, Byzance résiste pendant un millénaire, et cette force semble avoir résulté du bloc solide que constituaient les institutions de l'empire, institutions calquées pour la plupart sur celles de Rome, mais tempérées par ce que cette civilisation avait, par sa position et par ses éléments, d'oriental. Une administration à l'épreuve, où tous, de l'empereur au dernier des commis, avaient leur tâche, constituait un cadre pour les énergies les plus diverses.

Et, des pages que M. Runciman consacre à la religion, il semble qu'on puisse conclure que les Byzantins, à qui la politique était interdite, y ont trouvé un dérivatif à leur besoin d'activité spirituelle, transportant en matière de théologie le goût inné de la discussion qui était en eux, et qu'ils ne pouvaient satisfaire dans la critique des affaires de l'empire. En même temps, la position de l'empereur, supérieure à tout pouvoir religieux, se trouvait accrue de tout ce que les maîtres de Rome perdaient de puissance par la présence d'une autorité spirituelle à côté de la leur.

Les trois forces de l'empire, l'armée, la marine et la diplomatie, car les Byzantins préféraient se servir de cette dernière pour éviter l'emploi de leurs armes, sont décrites dans un long chapitre, ainsi que le commerce qui, jusqu'à l'époque de la grandeur vénitienne, fit de Byzance une capitale inégalée. M .Runciman nous dépeint tour à tour la vie de chaque jour, la richesse de la capitale où nul ne pouvait venir en long séjour sans permission spéciale, la culture générale qui, par l'emploi de la langue grecque, tourna Byzance avant tout vers l'hellénisme, et en sauva davantage que les traducteurs arabes, à qui l'on fait gloire bien souvent d'une telle préservation. Le livre se termine par ce que le monde dut à Byzance, mais auparavant l'auteur, après avoir évoqué l'aspect de la capitale à cette époque, aspect dont le voyageur moderne admire toujours le cadre lorsqu'il arrive par mer à Constantinople, nous décrit en quelques bonnes pages les caractéristiques et les grandes œuvres de l'art byzantin.

Parmi elles, je voudrais insister sur le joyau insigne qu'est Sainte-Sophie et sur le travail discret et diligent qu'y pour-

suit depuis 1931 M. Thomas Whittemore au nom de l'Institut byzantin d'Amérique. On sait que, pour obéir à la loi de l'orthodoxie, **les mosaïques de Sainte Sophie** furent recouvertes de badigeon; en 1847, les frères Fossati, chargés de les consolider avant de les dérober au regard sous une couche de plâtre, purent en prendre des dessins, ainsi que Salzenberg l'avait fait auparavant, pour la composition de la coupole centrale du narthex, mais la copie de ce dernier ne donne qu'une pâle idée de l'original.

Grâce au libéralisme du gouvernement turc, les mosaïques sortent aujourd'hui de la gangue qui les recouvrait, et M. Whittemore préside avec un zèle infatigable à cette résurrection pour laquelle on ne se sert que du grattage au ciseau d'acier, sans emploi d'aucun acide. Les premières mosaïques dégagées, au prix de neuf mois de travail, furent celles du narthex, où neuf travées à coupole sont ornées sur fond d'or de grandes croix byzantines qui datent probablement de Justinien (532). A la coupole centrale du narthex se voit un Christ nimbé sur son trône; il fait le geste de la bénédiction, tandis qu'à ses pieds se prosterne un empereur que le directeur des travaux pense être Léon VI (886-912), plutôt que Basile Ier, comme on l'avait proposé autrefois. Dans deux médaillons, en buste, la Vierge et l'archange Gabriel. Ces mosaïques, comme celles que M. Whittemore rend actuellement à la lumière, sont en général d'une excellente conservation et d'une technique admirable; c'est ainsi qu'environ cinquante teintes y ont été utilisées, en plus des smalts à fond d'or ou d'argent. On ne saurait trop insister sur le travail de patience qu'accomplit à Sainte-Sophie M. Whittemore; nous lui devrons la restitution, partout où le temps n'aura pas accompli ses ravages, de la vraie physionomie du chef-d'œuvre de l'art byzantin.

Le dernier auteur classique des grands médecins grecs de l'antiquité, comme le docteur Brunet nomme **Alexandre de Tralles,** appartenait à une famille que le génie avait visitée. Il était frère d'Anthémius, un des architectes de Sainte-Sophie et constructeur de l'église des Saints-Apôtres. Ses deux autres frères occupèrent une grande situation à Byzance, l'un, Methrodorus, comme grammairien, l'autre, Olympius, comme jurisconsulte. Ayant fait choix de la carrière

militaire et lié d'amitié avec Bélisaire, l'illustre général de Justinien, Alexandre accompagna ce dernier dans ses nombreuses campagnes militaires, en Arménie, Afrique, Italie, Gaule, Espagne et Thrace. Son œuvre est le fruit de son expérience au cours de ses multiples voyages plutôt que la suite d'un enseignement suivi, car on ignore s'il fut professeur de médecine. Ecrits dans un grec élégant et soucieux de clarté, ses ouvrages font aussi connaître les doctrines médicales de prédécesseurs dont nous ne possédons plus rien aujourd'hui. De nombreuses éditions d'Alexandre de Tralles ont été consacrées au texte et à sa traduction en latin; l'ouvrage le plus récent sur le sujet était la traduction allemande du docteur Th. Puschmann. Le docteur Brunet, qui suit le manuscrit 2201 de la Bibliothèque nationale datant du xve siècle, le meilleur que nous possédions, a pu cependant apporter à ce dernier travail des améliorations justifiant une nouvelle édition. L'auteur, après la critique des sources latines (inspirées des Byzantins), arabes (soit alexandrines, soit de l'école de Bagdad) et juives (en petit nombre), établit la liste des ouvrages qu'on peut attribuer à Alexandre de Tralles, parmi tous ceux qu'on crut être de lui. Puis il dépeint l'état de la médecine au vi^{e} siècle, à l'époque du vieux médecin byzantin, et s'étonne du peu d'intérêt qu'elle a suscité sous le prétexte qu'elle est simplement galéniste et ne représente ni une école, ni une doctrine. De vrai, au ve siècle, la tendance des Byzantins est d'accorder moins d'importance aux théories qu'auparavant, comme il se voit dans le formulaire de Jacques le Psychreste, médecin de l'empereur Léon (457-474). On y sent, comme dans les autres œuvres de l'époque, le désir de l'observation, plus prisée que la tradition, surtout dans la thérapeutique. C'est ainsi qu'Alexandre de Tralles, assez indépendant, emprunte à Hippocrate, mais aussi à Gallien; il prend à Aristote la distinction des causes matérielles et des causes agissantes; il tient d'Asclépiades l'importance du régime alimentaire. M .Brunet étudie ensuite, livre à livre, les œuvres d'Alexandre, déduisant de cette analyse les connaissances qu'il possédait.

Le troisième et dernier chapitre est consacré à la thérapeutique byzantine à l'époque de Justinien, thérapeutique qui est, nous l'avons dit, la partie sur laquelle se porte l'effort

de la médecine de l'époque. Là encore Alexandre n'est prisonnier d'aucune secte; ses réactions sont celles que lui inspire l'état du malade; il n'est point polypharmaque et donne un grande place à l'hygiène. Tel est ce premier volume où l'auteur, dépassant son sujet, a écrit non une simple monographie, mais un véritable et solide chapitre d'histoire de la médecine. Dans les volumes qui suivront, et où les linguistes trouveront leur part, le docteur Brunet publiera le texte et la traduction de l'œuvre d'Alexandre de Tralles.

La Perse a tenu à commémorer avec solennité le millénaire de son poète national **Firdousi,** l'auteur du *Livre des Rois* (le *Châh-Nâmeh*), qui naquit à Tûs, à 25 km. au nord de Meshed, au nord-est de la Perse, il y a environ mille ans. Firdousi appartenait à la classe des dehghans (propriétaires fonciers), la plus cultivée, à son époque; sa jeunesse s'écoula alors que la dynastie des Samanides avait délivré la Perse des troubles civils.

Une histoire héroïque de l'Iran avait été écrite en prose par quatre savants sur la demande d'un noble de Tûs; Firdousi reprit l'œuvre en vers, mais, tandis qu'il consacrait des années à cette tâche de longue haleine, sa fortune périclita et il connut la gêne, certains disent la pauvreté. Il semble que son poème, sur lequel il était en droit de compter, selon l'usage des temps, pour obtenir des grands quelques subsides, ne lui fut d'aucun secours; il se plaint à plusieurs reprises, dans ses écrits, de sa misère et de ses déceptions. Il conçut le projet de présenter son œuvre au sultan Gaznévide Mahmoud (998); mais, comme le remarque finement Fatimah Khanum Sayyah, qui a consacré une plaquette au poète, le *Châh Nâmeh,* qui exaltait l'héroïsme des Persans, la régénération de la culture iranienne et son indépendance, ne pouvait plaire à un conquérant turc, et Firdousi n'obtint pas ce qu'il désirait; il mourut, sans doute à Tûs, dans le premier quart du XI[e] siècle, dans un état voisin de la pauvreté.

La Perse qui, depuis le règne de Réza Chah Pahlévi, est entrée résolument dans la voie de la rénovation nationale, ne pouvait choisir meilleur poète pour exprimer par cette commémoration ses propres aspirations. D'autres diront mieux les qualités littéraires du poème où la langue per-

sane trouve déjà sa vraie forme et où le niveau poétique va de pair avec un patriotisme qui, pour l'époque, est quelque chose de tout nouveau. Nous ne signalerons ici que l'effort fait par le gouvernement persan pour donner à ces fêtes une solennité inaccoutumée. Suivant un programme élaboré par S. A. Foroughi, président du Conseil, S. E. Hekmat, gérant du ministère de l'Instruction publique, et le service des Antiquités, que dirige notre compatriote M. A. Godard, les savants étrangers, invités du gouvernement persan pendant toute la durée des fêtes, furent conduits à Téhéran, où se tint un congrès d'orientalisme, et de là à Meshed et à Tûs, où fut inauguré un monument au poète, au milieu de fêtes et de réceptions brillantes. La visite des grandes villes de l'empire, Téhéran, Ispahan entre autres, montre la profonde transformation de la Perse en l'espace de quelques années.

Dans cette modernisation de tout l'Orient, qui ne va pas toujours sans heurt pour l'antiquité, la Perse se place au premier rang; mais elle a joint à son programme de constructions neuves la restauration des œuvres du passé, et c'est ainsi qu'avant peu les bâtiments qui entourent le Meïdan d'Ispahan, cette place unique au monde, reprendront l'aspect qu'ils avaient autrefois, du temps des Abbassides.

D[r] G. CONTENAU.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Voltaire et quelques Russes de son temps. — J'ai reçu dernièrement une plaquette contenant quelques lettres inédites d'André Chouvalof à Voltaire, du célèbre Chouvalof de l'*Epître à Ninon,* qu'on avait pendant longtemps attribuée à Voltaire lui-même. Cette plaquette, précédée d'une introduction et suivie de notes dues à la plume de M. P. Alexeyeff, a été éditée à Odessa par les soins de la Bibliothèque publique de l'Etat.

Dans son introduction, M. Alexeyeff brosse un tableau des plus suggestifs des relations qui avaient existé entre Voltaire et un certain nombre de Russes de son temps appartenant à la haute société de ce pays. Certes, c'est beaucoup par esprit d'imitation, pour plaire à leur souveraine, qui entretenait une correspondance amicale avec Voltaire, correspondance

qui, soit dit en passant, fut rédigée par André Chouvalof, car Catherine se méfiait, avec raison, de son français, que les Russes de son entourage et de la cour montraient un engoûment pour le châtelain de Ferney. Mais il y avait, parmi tous ces hommes d'Etat et ses seigneurs, des gens sincères qui entraient en relations avec Voltaire non seulement pour être bien vus de leur souveraine, mais par conviction et par goût pour la philosophie et les lettres. Et si, parmi les correspondants et les visiteurs russes de Ferney, nous ne rencontrons guère d'écrivains, d'hommes de lettres de profession, sauf Cantémir, célèbre satirique, et peut-être Soumarokof, qui força Voltaire à louer ses tragédies quoiqu'elles n'eussent jamais été lues par ce dernier, c'est que leur nombre était ridiculement petit et que leur instruction et leur connaissance de la langue française étaient à peu près nulles.

Donc, Voltaire avait en Russie beaucoup d'amis et d'admirateurs sincères ou feints. D'aucuns n'entretenaient cette amitié et ne montraient cette admiration que par des lettres ou par l'envoi d'ouvrages ou de traductions des œuvres de l'auteur de *Candide*, mais le plus grand nombre faisait le pèlerinage de Ferney et y séjournaient parfois plusieurs jours de suite. Et si nous devons ranger dans la première catégorie les comtes C.-G. Razoumovsky et A.-R. Voroutsoff, dont la correspondance avec Voltaire fut de longue durée, mais qui, en raison même de leurs hautes charges et occupations multiples, n'avaient point le temps de faire de longs séjours à l'étranger, nous mettrons dans la seconde à peu près tous les autres, et leur nombre est grand. Ce fut le cas du prince B.-M. Saltykof, qui vint à Ferney, chargé par Catherine de remettre à Voltaire les traductions et les extraits des matériaux russes relatifs à l'*Histoire de Pierre le Grand*; du prince Nicolas Youssoupof, chanté par A. Pouchkine, du prince D. Galitzine, du comte Orlof, du prince Kozlovsk, de la princesse Dachkof, du prince Belosselsky, etc.

Ce qui attirait à Ferney tous ces grands personnages et ces porteurs de noms illustres, c'était beaucoup la curiosité et ce que nous appelons aujourd'hui « snobisme ». Mais c'était là aussi la preuve éclatante du grand prestige dont jouissaient en Russie les lettres françaises et de la célébrité personnelle

de Voltaire. Cependant, parmi tous ces visiteurs, le nombre de ceux qui pouvaient intéresser Voltaire par leur savoir ou leur intelligence, indépendamment de leur position mondaine ou officielle, était bien restreint. Mais, comme le remarque fort judicieusement M. Alexeyeff, nous ne saurons jamais « ce que pensait Voltaire en comblant d'éloges l'excellent français de ses visiteurs russes et en prodiguant des compliments pompeux aux autorités de leur pays ».

Il est également difficile de préciser si Voltaire était en effet sincère en louant une capacité dont les Russes sont doués au plus haut degré, celle d'adapter avec une rapidité surprenante les formes extérieures de la culture étrangère, et si cette faculté méritait réellement, à son point de vue, de pareilles louanges.

Les relations qui existaient entre Voltaire et le comte André Chouvalof (1744-1789), avaient un caractère quelque peu différent. Second fils du feld-maréchal Pierre Chouvalof, il fut élevé à la cour de l'impératrice Elisabeth et reçu une éducation toute française: son précepteur fut un certain Pierre-Louis Le Roy qui, poète lui-même, lui inculqua dès l'enfance l'amour des lettres françaises et surtout de la poésie. Aussi, tout jeune encore, André Chouvalof se mit à composer lui-même des vers français qu'il publiait dans la *Revue Encyclopédique* et dans le *Mercure de France*. Ceci le mit bientôt en relations littéraires et amicales avec Marmontel, Laharpe, Chamfort, Levecque et enfin Voltaire.

Chouvalof entreprit son premier voyage en Europe en 1756. Agé de douze ans, il vint à Paris dans le cortège du comte M. P. Bestoujef et fut présenté au roi. Le projet d'inviter Voltaire à écrire l'*Histoire de Pierre le Grand* fut formé précisément à cette époque, et au mois de juillet 1757, Voltaire entre, à ce sujet, en correspondance suivie avec l'oncle d'André, le comte Ivan Chouvalof.

Le jeune André avait l'intention de profiter de ce séjour en France pour faire une visite à Voltaire, mais pour une raison restée inconnue, son désir ne se réalisa pas. Dans une lettre à Ivan Chouvalof, datée du 25 octobre 1760, Voltaire écrivait:

C'est moi, monsieur, qui suis inconsolable de n'avoir pu faire ma cour à monsieur votre neveu; jugez avec quels transports j'aurais reçu un homme de votre nom, et digne d'en être.

Le séjour d'André à Paris fut de courte durée; il était déjà de retour à Pétersbourg au début de l'été 1758.

Son second voyage à l'étranger n'eut lieu que sept ans plus tard. Malgré les liens qui le rattachaient à la cour et sa nomination comme membre de « Commission spéciale pour l'inspection du commerce de l'Empire », sa position officielle n'était pas stable. Il était question de lui attribuer un poste à l'étranger. « Il est naturel de faire voyager monsieur votre neveu, à qui vous tenez lieu de père; vous voyagerez avec lui », écrivait Voltaire à Ivan Chouvalof le 25 juin 1762.

Et en effet, au mois d'avril 1763, Ivan Chouvalof partit pour l'étranger, et, en 1764, le comte André fit son second voyage quoique sans but précis, en compagnie de sa jeune femme, Catherine Pétrovna, née Saltykof (1). Ils arrivèrent à Paris par la Haye et firent une visite à Voltaire au mois de septembre 1765.

C'est de cette année que date la correspondance du comte Chouvalof avec Voltaire et aussi leur amitié. Certes, comme épistolaire, Chouvalof, quoique léger et étourdi, pouvait être brillant, séduisant et plein de ressources, et comme ami, il était sincère et dévoué. Mais ce qui devait surtout plaire à Voltaire dans ses relations avec Chouvalof, c'est qu'il voyait en son jeune ami russe, si ce n'est un disciple, tout au moins un chaud partisan.

Que Chouvalof, comme bon nombre d'autres jeunes Russes de son temps et de son milieu, était sous l'influence de Voltaire et s'imprégnait de ses idées, cela ressort de maints témoignages de l'époque. Ainsi sa fille écrira plus tard:

> Mon père, perverti par les œuvres de Voltaire, n'admettait point la divinité de Jésus, et ma mère, qui ne considérait la religion que comme une série de rites fatigants et superstitieux, s'empressa d'accepter avec ardeur l'opinion de mon père.

Lord Cathcart, ambassadeur d'Angleterre à Pétersbourg, donna à Chouvalof le surnom d' « élève de Voltaire », et

(1) La comtesse Catherine Chouvalof (1743-1797) était la fille du feld-maréchal comte P.-S. Saltykof. Un certain La Coste de Mézières lui dédia une *Epître*, insérée dans la *Gazette Littéraire de Hambourg*, vers l'année 1770. Greuze et Vicenzo Cammuccini firent son portrait, qui se trouve actuellement, de même que ceux de son mari, au musée de l'Ermitage.

l'historien Karamzine, dans ses *Lettres d'un voyageur russe*, raconte que, lors de son entrevue avec Wieland à Weimar, ce dernier lui dit en désignant le buste de Voltaire: « J'ai vu votre Sch [ouvalof], un homme spirituel, mais imprégné des idées de ce vieillard. » Enfin, dans sa lettre datée du 10 septembre 1777, Chouvalof exprime en ces termes ses sentiments pour le châtelain de Ferney:

Je suis votre admirateur et du moins votre disciple pour les sentiments. C'est à vous que je dois et mon amour pour les lettres et cette philosophie qui peut seule nous rendre heureux en purgeant l'âme des préjugés dont on l'entache dès l'enfance. Si j'ai quelque goût, c'est la lecture assidue de vos excellents ouvrages qui me l'a inculqué. Enfin, je n'oublierai jamais les politesses et les bontés que vous m'avez témoignées à Ferney, il y a treize ans.

Mais venons à la fameuse *Epître à Ninon de Lenclos*, la pièce capitale si on peut dire de l'œuvre poétique d'André Chouvalof, qui fit en son temps couler beaucoup d'encre et suscita la plus vive curiosité. Comme nous l'avons dit plus haut, on avait attribué cette poésie tout d'abord à Voltaire, plus tard à Laharpe. Louis-Petit de Bachaumont insinua enfin que Chouvalof recourait à l'aide d'autrui pour composer ses vers français (2). Mais devant les affirmations répétées de Voltaire qu'il n'était pour rien dans la composition de l'épître et les déclarations de Laharpe dans sa lettre au grand-duc Paul, les mauvaises langues se turent et Chouvalof fut reconnu unanimement comme son véritable et unique auteur. Du reste, peu après la publication de l'épître, Voltaire écrivit à M... (Morsan?):

Je chercherai dans mes paperasses l'épître à Ninon du jeune comte de Schouvaloff, chambellan de l'impératrice. Vous serez étonné de n'y pas trouver une faute de langage et d'y voir beaucoup de vers dignes de vous. (Lettre du 12 novembre 1773.)

Et dans sa lettre au marquis de Ximénès, il disait:

Un Russe vient de m'envoyer une épître en vers à Ninon, que je croirais faite par vous si elle ne m'avait pas été envoyée de Pétersbourg.

(2) Bachaumont: *Mémoires secrets*, Londres, 1777, p. 274.

Le même étonnement se lit dans sa lettre au baron C. de Rebecque:

J'avoue que c'est un prodige qu'un tel ouvrage nous vienne du soixante et unième degré.

En réponse à son envoi de l'épître à Ninon, Chouvalof reçut de Voltaire le quatrain suivant:

L'Amour, Epicure, Apollon,
On dicté vos vers que j'adore.
Mes yeux ont vu Ninon,
Mais Chapelle respire encore.

De même quand Chouvalof lui envoya son *Epître à M. de Voltaire*, il lui répondit par les vers suivants:

Puisqu'il faut croire quelque chose,
J'avouerai qu'en lisant vos séduisants écrits,
Je crois à la métempsychose:
Orphée, au bord du Tanaïs,
Expira dans votre pays.

Paroles quelque peu guindées et par trop flatteuses pour être tout à fait sincères, mais qui, à n'en pas douter, durent aller droit au cœur du jeune Chouvalof, ce « poète franco-russe », comme on l'appelait dans certains milieux et incontestablement le premier collaborateur russe du *Mercure de France*.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

La France dans le proche-Orient. Le mandat du nord de la Palestine. — Le 11 novembre 1918, Moloch, enfin rassasié, s'apaisa. Et le monde rasséréné s'éveilla dans un élan unanime de bonté et de justice. Au point qu'on eût pu croire la parole du prophète réalisée : « Le loup habitera avec l'agneau et le léopard avec le chevreau; le veau, le lionceau et le bétail qu'on engraisse seront ensemble et un enfant les conduira » (Isaïe, XI-6).

Pour que l'illusion fût plus complète, Lord Balfour avait déclaré un an auparavant: « Le Gouvernement de Sa Majesté envisage favorablement l'établissement en Palestine d'un

Foyer National pour le peuple juif et emploiera tous ses efforts à la réalisation de ce but. »

Or, à cette date, Sykes et Picot s'étaient déjà engagés à mettre la Palestine en régime international sous l'influence franco-anglo-russe, hormis deux petits ports (Caïffa et Saint-Jean-d'Acre) que la Grande-Bretagne s'était réservés.

La cause sioniste que l'Angleterre embrassait avec tant de feu n'était donc qu'un prétexte à revision du traité récemment contracté, dans le seul but d'établir son hégémonie en Terre Sainte, point stratégique de première importance.

Cette politique était du reste d'autant plus habile que, tout en faisant son profit, elle posait l'Angleterre en champion du droit et de la justice. En prenant sous sa protection le peuple juif persécuté par ailleurs, elle paraissait se sacrifier à une noble cause. En fait, elle ne faisait que rayer d'un trait de plume l'accord Sykes-Picot et s'appropriait les privilèges de son alliée la France.

En ratifiant — la première — la déclaration Balfour, la France, elle, n'envisagea que le retour d'Israël au pays de ses ancêtres et sacrifia sans hésiter les avantages que l'accord S.-P. lui avait conférés, et cela sans compensation ni de l'Angleterre, ni du peuple juif. Pour elle, la création d'un Foyer National paraissait non un avantage, mais une charge, et elle accepta ce sacrifice qui, au point de vue colonial, était condamnable.

Il est à noter que le roi Hussein, chérif de la Mecque, n'avait cessé de réclamer que la Palestine, la Syrie et le Liban fissent partie de l'Empire arabe. Mac-Mahon, ambassadeur de Sa Majesté, s'y était refusé (1), et pour cause! sous prétexte que cela pouvait « porter atteinte aux intérêts de la France »; or, au moment de la déclaration Balfour, l'Angleterre non seulement n'hésita pas à porter atteinte aux intérêts de la France, en ce qui concerne la Palestine — parce qu'elle y trouvait son compte — mais, s'opposant à l'unité arabe, elle fit tous ses efforts pour maintenir la Syrie et le Liban sous l'influence française, en se réservant toutefois la Mésopotamie, au lieu de l'annexer à l'Empire arabe.

(1) Voir les lettres de Mac-Mahon du 24 octobre 1915.

Par contre, ayant mainmise sur la Terre Sainte, elle s'évertua, toujours pour la cause du F. N. J. (Foyer National Juif), à en reculer les frontières. Et ceci, bien entendu, au détriment de la France.

Ainsi, dès 1923, elle ne manqua pas de faire à nouveau appel à la France pour qu'elle cédât la Haute-Galilée au profit de la Palestine, prétendant que cette contrée hébergeait quatre colonies juives et que, dans l'intérêt même du F. N. J., il ne fallait pas que celles-ci pussent en être séparées. La France céda. Toute la Haute-Galilée, y compris la fertile vallée du Houlèh, au bord du lac de Merom, passa sous mandat anglais. Or, non seulement l'Angleterre ne favorisa pas l'extension du F. N. J., mais elle élabora, comme nous le verrons plus loin, une législation nettement défavorable à celle-ci. Et après avoir, sous prétexte d'unité, réclamé l'élargissement du territoire palestinien, elle n'hésita pas, lorsqu'elle crut son intérêt en jeu, à le restreindre de moitié en l'amputant de toute la Transjordanie, soustraite au profit de l'émirat arabe!

Depuis cette époque, la Transjordanie, fermée aux Juifs, subit une crise non seulement profonde, mais réellement atroce. Ne pouvant se suffire à elle-même, et n'ayant pas comme la Palestine l'avantage d'une industrie prospère, elle meurt de faim.

La première conséquence de la politique anglaise fut donc non seulement de diviser le territoire palestinien en deux Etats séparés — l'un abritant le F. N. J., l'autre arabe, — mais, en ayant réduit la superficie du F. N. J., de restreindre *ipso facto* l'immigration juive en Palestine, ce qui était nettement contre le but du Foyer dont, devant plus de 50 Nations, elle s'était instituée la propagatrice!

Autre conséquence: la crise fatale que traverse l'émirat d'Abdallah (fils de Hussein) a forcé plusieurs chefs de tribus à négocier avec les Juifs la vente de vastes terrains dans le seul but de leur rendre une fertilité perdue. Or, ces ventes et le plan d'outillage qui les avait suivies ont été annulées par le gouvernement transjordanien, cédant à l'opposition arabe palestinienne avec l'accord tacite du Foreign Office, lequel s'opposait aussi, une fois de plus, au développement du F.

N. J., tout en lésant la majorité arabe (2). Il est même étonnant que la famine qui décime les masses transjordaines (et ce n'est pas un vain mot) n'ait pas indigné le monde entier. Mais quoi! On s'est bien gardé de nous en parler. La Palestine, pays saint, couvre tout cela de sa sainteté.

Il est à noter cependant que le peuple juif ne veut pas mener une campagne contre la puissance mandataire. Sans doute veut-il construire son foyer, reconnu officiellement par plus de 50 nations; mais il lui faut avant tout se défendre contre la menace allemande, et en même temps il est forcé de chercher asile pour tous ceux que l'Allemagne a expulsés.

Il n'en est pas moins vrai que la Palestine doit — et que ceci soit dit une fois pour toutes! — être le refuge de tous les Juifs qui se tournent vers elle. Elle devrait, surtout en ce moment, être l'asile de ceux-là qui ont fui sous la menace hitlérienne. Or, l'Angleterre entrave toute immigration nouvelle bien que l'expérience sioniste ait prouvé que l'immigration n'est pas préjudiciable au pays. Notons d'ailleurs ceci: tandis que le monde entier souffre de la crise, la Palestine, seule, est en pleine prospérité. Et il n'est pas douteux qu'elle pourrait hospitaliser des millions d'hommes, puisque sa population actuelle se chiffre à un million (dont seulement 250.000 Juifs).

L'histoire rapporte en effet qu'au dixième siècle avant J.-C., David mobilisa 1.300.000 soldats, ce qui tendrait à prouver qu'à cette époque la Palestine comptait pour le moins 6 millions d'habitants. Hypothèse qui se trouve d'ailleurs confirmée par l'historien Flavius.

Le fait d'entraver l'immigration quand le pays manque de main-d'œuvre est d'ailleurs une manœuvre incompréhensible. D'autant plus qu'elle constitue, en fait, une question vitale pour la Palestine. Et notre affirmation prendra toute sa valeur si nous ajoutons qu'à certains moments, on fut forcé de fermer les écoles afin de mobiliser maîtres et élèves pour permettre la récolte des oranges.

D'autre part, en entravant les transactions immobilières, la puissance mandataire freine littéralement l'activité économique. Sans compter qu'elle aggrave la crise dans les pays

(2) L'amputation se concilie mal d'ailleurs avec l'article 25 du mandat. (Voir procès-verbaux du Conseil permanent, 13e session, pp. 42 et s.)

limitrophes (3). De même, alors que partout ailleurs tous les efforts tendent à intensifier le tourisme, l'Angleterre a multiplié les formalités administratives, au point que tout pèlerinage en Terre sainte est quasiment devenu impossible.

Enfin, le récent projet de loi tendant à créer, en Palestine, un impôt sur les revenus est une absurdité dans un pays qui se construit et dont le budget se chiffre par un excédent de plusieurs millions!

§

Ces quelques griefs que nous venons brièvement d'énumérer montrent combien le gouvernement palestinien s'oppose aux intérêts du F. N. J., alors qu'il ne cesse de s'en déclarer le défenseur. Il est donc probant que les Juifs ne peuvent rester solidaires de l'Angleterre; leurs intérêts réciproques divergent entièrement. D'ailleurs, en aucune circonstance, elle n'a prouvé au peuple juif sa volonté de favoriser le F. N. J. Et tout prouve qu'elle a, au contraire, sans cesse agi contre lui. Il est donc permis de se demander pourquoi elle conserve le Nord palestinien, primitivement placé sous mandat de la France et qui, logiquement, aurait dû lui rester. D'autant plus que l'influence de la France en Orient remonte bien loin dans l'histoire et se trouva non seulement fortifiée par 6 années d'administration aussitôt après la guerre, mais s'était déjà implantée lors des massacres de 1860 qui eurent pour conséquence immédiate l'autonomie du Liban, aujourd'hui encore séparé de la Syrie.

Si donc nous préconisons le retour des choses à leur état d'avant 1923, c'est-à-dire à la convention Sykes-Picot, c'est que précisément onze années d'administration anglaise ont mécontenté tout le monde, tant juifs que chrétiens et musulmans. Or, une telle révision ne pourrait susciter la moindre difficulté, puisqu'un retour au *statu quo* est infiniment plus facile que la création *artificielle* de la Transjordanie, telle qu'en 1928 le Foreign Office l'a réussie.

D'ailleurs, en confiant le mandat palestinien à la France et

(3) Un exemple: de nombreux propriétaires syriens possèdent en Palestine d'immenses terrains actuellement incultivés, dont ils auraient tout intérêt à se débarrasser. Les formalités anglaises rendant toute transaction presque impossible, elles empêchent non seulement leur mise en valeur, mais elles immobilisent d'importants capitaux, dont la Syrie aurait un besoin urgent.

à l'Angleterre, la S. D. N. s'est réservé un droit de contrôle. Il suffit donc que la réannexion soit ratifiée par la S. D. N. pour être valable, exactement comme, en 1928, elle ratifia l'indépendance transjordanienne, que l'Angleterre sans raison suffisante arrachait à la Palestine.

Il n'est pas douteux que la France, qui généreusement hospitalisa en Syrie les milliers d'Arméniens et d'Assyriens échappés aux massacres, ne puisse favoriser l'œuvre déjà accomplie par le F. N. J.

Une nouvelle page d'histoire commencera alors pour la France en tant que Puissance mandataire. L'immigration juive, bloquée en Palestine, trouvera une issue en Haute-Galilée. La vallée du Houlèh, presque entièrement marécageuse et donc inexploitée malgré sa fertilité, pourra être asséchée et assainie, de même que le fut la vallée d'Izraël. Car il est à noter que les Arabes n'auront ni les capitaux (et cela non pas par manque de richesse), ni les capacités des Juifs. Et surtout parce qu'ils n'ont pas cette volonté ardente, ou plus exactement cet idéal qui a poussé ceux-ci à assécher d'autres terrains qui constituent aujourd'hui leur merveilleuse colonie.

Ipso facto, l'immigration juive dans un Nord palestinien sous mandat français changerait toute la situation économique du Liban et de la Syrie. Beyrouth, notamment, dont l'activité depuis quelques années a été préjudiciablement amoindrie, atteindrait bientôt l'importance de Caïffa, et les orangeries libanaises se verraient élevées au rang des orangeries palestiniennes.

Ce renouveau d'activité économique aurait pour la France une conséquence non moins heureuse. N'oublions pas en effet, qu'en ce moment elle dépense des millions pour l'entretien de son armée d'Orient, alors que l'Angleterre, bénéficiant de la prospérité palestinienne, a réussi à décharger entièrement le contribuable anglais de ces dépenses. Et ceci pour cette très simple raison que la Palestine entretient à elle seule son budget (comme elle a été le seul pays qui ait payé ses dettes de guerre), tandis que la Syrie, le Liban et la Mésopotamie, dans l'état actuel des choses, éprouvent au contraire les plus grandes difficultés à équilibrer le leur.

D'autre part, la réannexion du Nord de la Palestine réglera en même temps le conflit élevé entre le gouvernement palestinien et celui du Liban. Dans ce sens que la frontière actuellement établie, étant non seulement pas naturelle, mais arbitraire, le pays s'est trouvé, depuis 1923, si maladroitement divisé que de nombreux propriétaires ont vu les domaines qui, depuis des siècles, leur appartenaient, brusquement devenus mi-palestiniens, mi-libanais! Sans compter qu'à la moindre algarade, fût-ce entre officiers, la frontière est aussitôt fermée, non sans dommage pour l'ouvrier libanais qui, travaillant en Palestine, se voit brusquement — et parfois sans raison — expulsé ou interdit! Et ceci le plus souvent à l'époque des récoltes, alors que son concours serait le plus nécessaire.

Résumons donc: la réannexion de la Haute-Galilée au Liban, c'est avant tout le retour aux frontières naturelles et à la subdivision administrative, non seulement d'avant-guerre, mais de toujours. C'est encore la confirmation de la convention Sykes-Picot, appliquée jusqu'en 1923. Et ceci avec d'autant plus de raison que ce retour recevrait d'emblée la ratification de la population libanaise, en majorité maronite, c'est-à-dire chrétienne.

Il est probant en effet que le Liban possède de bien tristes pages d'histoire et n'a pu oublier les massacres de 1860 qui se répétèrent jusqu'en 1921, lors de l'insurrection des Druses. Or, la réannexion veut dire aussi et surtout immigration juive, c'est-à-dire fortification de l'élément civilisé, ne cherchant que le travail et la paix.

Nous ne nous étonnerons donc pas que la sympathie des chrétiens libanais pour les Juifs se soit manifestée en maintes occasions. Tout récemment encore, Mgr Arida, la plus haute autorité chrétienne après le pape, a blâmé dans ses lettres pastorales la barbarie hitlérienne. Et l'on n'oubliera pas par ailleurs que le Patriarche donna lui-même asile aux réfugiés juifs, pour autant que la situation économique du pays le lui permit.

§

Pour en revenir à la situation économique du Liban, il importe de rappeler que la crise atteint désespérément autant

le paysan que le commerçant, alors qu'en Palestine, c'est-à-dire à quelques kilomètres de là, on manque de main-d'œuvre.

Les représentants de la Chambre de commerce de Beyrouth ont du reste signalé cet état de choses à l'attention du Haut-Commissariat. Or, il appert nettement de la réponse des autorités françaises, que l'activité économique de la Palestine doit être attribuée à l'immigration juive. Et c'est pourquoi nous sommes d'avis qu'en favorisant l'immigration juive, la Puissance mandataire ouvrirait en même temps la porte aux capitaux nécessaires. D'autant plus que l'exode des plus riches commerçants tant syriens que libanais, pour la Palestine, aggrave considérablement la crise et n'a pas manqué de préoccuper les milieux économiques de Damas et de Beyrouth.

La gravité de la situation, qui n'échappe à personne, a même porté certains éléments nationalistes à réclamer une loi s'opposant à toute exportation de capitaux, ou du moins frappant d'une taxe élevée la liquidation des entreprises. D'autre part, nous croyons que le Gouvernement se serait décidé à nommer une commission avec objet d'étudier le problème sous son aspect véritable.

En attendant, l'exode continue. Vingt des plus importants négociants syriens ont émigré ces jours-ci en Palestine. Et les journaux viennent, d'autre part, de signaler que le propriétaire de la principale sucrerie de Damas a demandé au gouvernement l'autorisation de transporter son industrie en Terre sainte. Bien entendu, la presse a réclamé des mesures énergiques contre toute tentative de ce genre. Mais qu'il nous soit permis d'ajouter que quelle que soit l'intervention gouvernementale, le mal n'en subsistera pas moins. Ce qu'il faut, c'est donner au pays une vitalité nouvelle, en d'autres termes lui donner les capitaux que l'immigration juive seule peut lui apporter.

Disons pour terminer que la réannexion de la Haute-Galilée au Liban ne changerait en rien les frontières du F.N.J. La seule différence serait qu'il se trouverait placé sous deux puissances mandataires, la France dans le Nord, l'Angleterre dans le Sud. Et nous préconisons cela parce que nous croyons que la France, du fait même qu'elle assume la tutelle du Liban,

peut, seule, doter la Haute-Galilée de la législation nécessaire au développement commun des deux pays.

Qu'on nous entende bien: si nous réclamons le concours de la France, c'est que l'Angleterre n'a pas su donner au F. N. J. l'élan et la protection qu'il avait le droit d'en attendre. Il est en effet illogique de prétendre que la Palestine est le Foyer National des Juifs et de les empêcher en même temps d'y entrer. Et cela dans un moment où un antisémitisme aveugle risque (même ailleurs qu'en Allemagne) de leur créer de nouvelles difficultés (4). Le peuple juif veut vivre en paix. Il est donc tout naturel qu'il se tourne vers le F. N. J.

La France, en faisant valoir ses droits sur la Haute-Galilée, peut — et doit — faciliter la réalisation du désir juif. Or, indépendamment de l'humanité dont elle ferait preuve, son action aurait pour conséquence d'étendre les bienfaits de la civilisation à la péninsule arabe tout entière, actuellement en léthargie; car il est impossible que, rénovant le Liban et la Syrie, l'activité de ces deux pays ne trouve un écho dans les pays voisins (5).

Par le fait même, des territoires immenses, actuellement incultes et quasiment inhabités, deviendraient, en fonction de leur mise en valeur, un facteur important d'une renaissance internationale. Et n'oublions pas que le réveil de l'Asie serait avant tout un bien pour notre vieille Europe si durement, elle aussi, frappée par la crise.

§

Mon article était écrit à la fin de juillet 1934.

C'est à ce moment que j'ai osé déclarer que la vallée du Houléh ne sera jamais drainée et assainie par les Arabes, etc... Et voilà qu'une prévision vient de se réaliser.

La concession avait été transmise à une société syrienne en 1914, qui s'engagea à transformer les marécages en terres cultivées. Vingt ans ont passé!... Les concessionnaires, au lieu de perdre tous leurs droits, ont reçu une prime de deux cent

(4) Voir le discours de M. Bérenger, représentant de la France à la S. D. N., concernant les juifs allemands.

(5) Une commission, composée de membres du corps enseignant de l'Université de Jérusalem, élabore actuellement un vaste projet de reboisement de la Mésopotamie.

mille francs, grâce à l'intervention de la puissance mandataire, qui a jugé qu'une indemnité devait leur être accordée, par la Société Sioniste, comme « récompense » pour avoir laissé durant encore vingt ans la malaria ravager le pays.

Je n'entre pas ici dans les détails, qui demanderaient toute une étude.

J. HA-ROSIN.

LETTRES ITALIENNES

Piero Bargellini : *Giosuè Carducci*, Morcelliana, Brescia. — Corrado Alvaro : *Il Mare*, Mondadori, Milan. — Massimo Bontempelli : *Primi Racconti*, Mondadori, Milan. — Francesco Chiesa : *Scoperte nel mio Mondo*, Mondadori, Milan. — Pietro Pancrazi : *Donne e Buoi de' Paesi tuoi*, Vallecchi, Florence. — Michele Saponaro : *La Città Felice*, Mondadori, Milan. — Arturo Foà : *Uomini in Piedi*, Lattes, Turin. — Arturo Foà : *I Sette Giorni di Uno*, Lattes, Turin. — Guglielmo Lo Curzio : *Religiosità di Villon*, Tradizione, Palerme.

Piero Bargellini, à qui nous devons déjà une biographie très intéressante de S. Bernardin de Sienne, vient de publier un **Giosué Carducci** qui fait montre d'une grande clarté et d'une pleine liberté d'esprit. J'ai déjà dit combien il paraissait étonnant qu'après la guerre et les profondes transformations de toute sorte qui furent, en Italie, ses conséquences, certaines valeurs conventionnelles dont on pourrait s'expliquer la légitimité pendant les luttes du *Risorgimento*, eussent encore aujourd'hui un cours presque forcé. A la vérité, bien qu'elles soient très loin de l'esprit actuel de l'Italie, personne n'osait y toucher, sans doute à cause de la difficulté qu'il y a à se soustraire à des vues auxquelles une longue et pleine adhésion des masses a fini par donner force de dogme. Le *Giosué Carducci* de Bargellini est, historiquement, entièrement libéré. Sans doute apparaît-il moins abondant en développements anecdotiques que la biographie de Chiarini, moins audacieux que la reconstruction psychologique de l'*Uomo Carducci*, d'une critique moins fouillée que celle de Mme Evangelisti; mais il n'en contient pas moins des choses plus neuves et qui n'auraient pu être dites il y a quelques années encore. Cette fois, la révision est totale; et il le fallait pour que le livre fût cohérent.

Carducci ne sort pas amoindri de cette épreuve, il s'en faut. La vérité n'a jamais diminué les hommes véritablement grands. Il semble au contraire qu'en débarrassant l'œuvre

de Carducci de beaucoup d'éléments extrinsèques, Piero Bargellini lui ait rendu sa primitive pureté. Son chapitre sur la *Chiesa di Polenta* est particulièrement riche en aperçus. Il montre jusqu'où se serait élevé Carducci s'il avait su se libérer de certaines oppressions indiscrètes. En tout cas, la sérénité de cet examen nous rassure. Nous avions craint que les récents bouleversements politiques eussent par trop nui à une poésie dont le paysage lyrique était fait de vues sur l'histoire, à vrai dire un peu spéciales. Nous sommes heureux de constater que l'inévitable sélection nous fait bien moins perdre que nous n'avions craint. Pascoli a perdu bien davantage. Nous pouvons juger de la place exacte de Carducci dans la littérature italienne: elle est belle. Il apparaît comme le dernier en date des grands classiques. Ce n'est pas une mince gloire.

Piero Bargellini est d'un optimisme très égal. Il le doit à sa foi positive. Nous devons d'autant plus le remarquer que l'accent pessimiste domine dans la littérature italienne d'aujourd'hui. L'œuvre de Corrado Alvaro en est un exemple caractéristique. Son dernier livre, **Il Mare,** est fait de quatre nouvelles inégales en longueur, sinon en valeur. Elles ont été composées à des dates différentes, et certaines il y a plus de dix ans. Le beau morceau, de l'écriture serrée propre à l'auteur, n'est pas rare en ces pages. La première nouvelle, *La Dernière des Mille et une Nuits,* est une idéologie à couleur cosmopolite et rasta où l'on sent plusieurs influences: du surréalisme peut-être, et sûrement de Paul Morand et de Duhamel. Ces influences sont visibles encore dans *Solitude,* plus fermement conduite que la précédente. Mais la meilleure est *La Mer,* qui donne son titre au livre entier: une esquisse à fond d'idéologie, sensuelle et païenne, assez courante dans la littérature italienne d'aujourd'hui. Le problème de l'amour impossible, de l'incomplète communication entre homme et femme, même charnelle, a toujours sollicité les poètes de l'extrême Midi, et Corrado Alvaro est Calabrais. De même qu'avec l'*Homme dans le Labyrinthe,* dont nous trouvons ici une refonte, nous avons une arabesque d'aventures dont la suite ne peut exister dans le réel, mais qui n'en jettent pas moins quelques lueurs sur le fond de la nature humaine. Ce

pessimisme ne serait-il, en fin de compte que la nostalgie d'une race méridionale qui regrette sa civilisation d'origine et se sent engagée dans la bagarre moderne pour laquelle elle n'est point faite? Peut-être.

Retrouve-t-on ce pessimisme chez Massimo Bontempelli? Plus masqué et plus désinvolte sans doute; mais il y est. En 1919, Massimo Bontempelli avait rejeté en bloc toutes les nouvelles qu'il avait écrites avant la guerre. Scrupule assez rare. Peut-être ne les jugeait-il pas assez XX[e] siècle, assez *novecentesche,* et d'une technique trop discursive. Aujourd'hui, cédant, nous dit-on, à certaines invitations, il laisse publier sous le titre général de **Primi Racconti** quelques-unes des nouvelles du début de sa carrière, et notamment celle du *Socrate Moderne.* Nous devons nous en féliciter. Oserai-je dire que je vois, entre ces premières œuvres et celle de la période du *Novecento,* des différences plus extérieures qu'intrinsèques? Si nous prenons, par exemple, *La Famille du Forgeron,* qui est de 1929, nous n'y trouverons rien d'essentiel, soit dans le ton soit dans la substance, qui ne fût déjà dans *Daria et l'Idéal* ou dans *Macauccio.* Il nous est même permis de préférer la manière bien plus serrée du *Socrate.* Ce Socrate moderne est le professeur qui débute dans les petits collèges de province et qui se voit accusé de corrompre la jeunesse, comme l'ancètre, par la bourgeoisie abêtissante de l'endroit. *Tutto il mondo è paese.* Les élèves sont les seuls à ne pas se plaindre et à goûter la fraîcheur d'esprit de ces jeunes maîtres. Certains impartissent un enseignement de toute première qualité. Ces jeunes gens, encore dans l'idéal de leur culture universitaire, sont d'abord en contraste marqué avec les opinions reçues du pays où le hasard d'une nomination les a envoyés. Il les prennent à la gouaille. Mais la plupart d'entre eux deviennent à leur tour des bourgeois. Ceux qui résistent conservent un tour d'esprit mystificateur et un goût plus ou moins léger pour le paradoxe. C'est, en Italie, Massimo Bontempelli et, en France, Jules Romains.

Francesco Chiesa, universitaire, échappe à la fois et à cette tournure mystificatrice, et au pessimisme. Il est Tessinois, à vrai dire; et surtout, son œuvre exprime la bonté solide et calme du terroir de la Lombardie du Nord. Cependant

Lugano n'est pas tellement éloignée de Côme; et Bontempelli est né à Côme. Mais gardons-nous des classements trop systématiques. **Scoperte nel mio Mondo,** le nouveau livre de Francesco Chiesa, met en scène non des professeurs, mais des jeunes étudiants qui terminent leurs études secondaires et vivent dans une pension de famille en pays tessinois. Leur maître de pension, le signor Dimidio, leur dispense de la cuisine bourgeoise en même temps que sa sagesse de gros bon sens. Alors que l'affabulation littéraire s'appuie presque toujours sur le dualisme du bon et du mauvais, ici, tout est bon et tous sont bons. Toutefois, pas de sentimentalisme larmoyant. L'intérêt vient de ces découvertes que fait au jour le jour un jeune esprit dans le monde où il vit. Et ce monde n'est pas mauvais. Il y règne un ordre auquel il est salutaire de se conformer. C'est le contraire du paradoxe. Ces *Découvertes* méritent de devenir classiques parmi la jeunesse comme certains livres de Töpffer. Elles sont écrites en une langue cordiale, qui paraît familière; mais, à l'analyse, on ne la juge pas si nue.

Pietro Pancrazi a écrit un fort bon livre: **Donne e Buoi de' Paesi tuoi.** C'est l'équivalent du proverbe français: *Chevaux et femmes de ton pays.* Il signifie en l'espèce que les écrivains italiens, dont beaucoup depuis la guerre sont devenus volontiers cosmopolites, exploreraient profitablement leur propre pays. Ne confondons pas avec la couleur des romans du *Strapaese.* Il s'agit ici d'un rendu direct du pays italien. D'aucuns pensent qu'il n'en reste plus rien à dire depuis tantôt trois siècles que les Anglais ont inventé le *Grand Tour* et que les voyageurs ne cessent pas de décrire l'Italie. Au contraire, tout est neuf. Les écrivains étrangers, surtout ceux du siècle dernier, n'ont pour la plupart dépeint qu'une Italie de carton, une Italie d'hôtels, de musées et de paysages à figuration. Quant aux écrivains italiens, ils avaient d'autres préoccupations. Pietro Pancrazi a parcouru en flâneur certains endroits peu connus de l'Italie. Mais c'est un flâneur d'une grande culture, suprêmement sensible; et pour redire ce qu'il a vu, il dispose d'une langue drue, simple, d'un toscanisme sans exagération. La langue de la Toscane ombrienne où il est né. Quelles pages choisir dans ce magnifique ensemble?

Arezzo, les Camaldoli, Todi, Cortone, la Colline des Trois-Frontières? Ou bien la Calabre avec la belle description de la Sila, pays encore vierge de tourisme, ou le chapitre sur les *pacchiane*, qui sont les paysannes en costume traditionnel de cette terre d'extrême Midi? Toutes sont d'une grande saveur.

Michele Saponaro, qui est de Pecce dans les Pouilles, traite, dans sa **Città Felice,** un autre genre en faveur dans les lettres italiennes d'aujourd'hui: le roman allégorique. Cette *Ville Heureuse* nous montre une société nudiste non point tant dans son déshabillé, si j'ose dire, que dans sa philosophie. Les mannequins d'un immense musée du costume s'échappent en abandonnant leurs défroques et ils fondent une ville. Mais dans leur uniforme nudité, ils n'en conservent pas moins toutes leurs différences de conditions, de caractères et de mœurs. Certains épisodes sont ingénieux et amusants. La coquetterie des femmes, qui ne peut aller sans différenciations, tend à réinventer l'habillement par la parure; puis, catastrophe, il se commet un crime sanglant. La ville n'est plus heureuse; les habitants la quittent.

Arturo Foà est un poète et un philosophe. Le poète a toujours une forme claire et précise. Le philosophe est optimiste; il cherche une théorie de l'action. Ce qui n'empêche pas qu'il n'ait quelques moments d'amertume, car il sait que le monde n'est pas simple et qu'il est aussi difficile d'élaborer un plan d'action que de l'exécuter. **Uomini in Piedi** est une suite de dialogues, lesquels, comme genre, sont dans la ligne de ceux de Leopardi: des allégories pittoresques, le plus souvent établies à leur début sur un rapprochement paradoxal, et d'où découle une leçon philosophique très nette. Nous avons ainsi le dialogue du bolcheviste et du fasciste, du théologien hindou et du gros industriel européen, pour finir par celui de l'ange et du diable. Celui-ci est fort beau, et il suffirait à donner la clef de toute la pensée d'Arturo Foà qui repose sur une très sûre disquisition du bien et du mal.

Quant à **I Sette Giorni di Uno,** il s'agit d'une suite de maximes, d'aphorismes, de fables, de courts récits ordonnés en une sorte de gradation philosophique. Et l'on s'aperçoit que tous ces fragments forment un ensemble très cohérent, et d'une grande élévation spiritualiste.

Un tout jeune poète sicilien, Guglielmo Lo Curzio, vient de publier une **Religiosità di Villon,** où il montre une très profonde connaissance de l'esprit du grand poète. Qu'il en comprenne aussi la lettre, nous n'en doutons en lisant la traduction qu'il donne des passages les plus importants du *Testament*. C'est presque un tour de force.

PAUL GUITON.

LETTRES ESPAGNOLES

E. de Champourcin: *En Silencio*, Calpe. — Julio Romero: *Pedro Antonio Alarcon*, Vidas Españolas e Hispano-Americanas, coleccion Calpe. — A. Capdevila: *La Santa Furia del Padre Castanada*, Calpe. — Antonio Botin : *Logaritmo*, Calpe. — Andrès Gimenez Soler : *La Edad Media en la Corona de Aragon*, Biblioteca de Iniciacion Cultural, Ediciones Labor, Barcelona. — Manuel B. Cossio et Jose Pijoan: *Summa Artis*, tome I: *El Arte de los Pueblos Aborigenes*, Calpe. — Revues: *Religion y Cultura*, El Escorial: *La Revista de Occidente*. Calpe; *Arte*, « revista de la sociedad de artistas ibericos », Madrid; *Valencia Atracción*, Valencia.

Ernestina de Champourcin place ses poèmes sous le titre de **En Silencio.** Le plus poète des illustrateurs, Carlos A. Castellanos, donne à ce livre un au-delà plastique. Son trait vigoureux et gras s'accorde avec les inscriptions poétiques d'une sonorité définitive de la jeune poétesse, qui dit: « J'effeuillerai mes rimes au triste jardin des âmes. » Poétesse plutôt insensible au steppe castillan, elle cherche à concentrer tout ce qui touche à l'intimité de la maison, le silence de la neige qui favorise le recueillement, la pluie de mars qui dispense des promenades, et, désireuse de concentration, elle se demande s'il ne faut pas mourir pour arriver à la vie. Comme chez beaucoup d'Espagnols, l'amour naît de cette solitude volontaire et, sous son influence, la poésie redevient plus primitive, plus libre aussi, non sans conserver une richesse de rimes qu'un rythme irrégulier protège de toute redondance. Peut-être verra-t-on dans le cas de cette poétesse un essai d'accompagnement entre le passé et le présent de la sensibilité espagnole.

Le romantisme a beaucoup occupé les auteurs espagnols ces derniers temps. M. Julio Romano consacre tout un volume à **Pedro Antonio de Alarcon** qui, au siècle dernier, auteur ainsi qu'on le sait du délicieux roman *Le Tricorne*, échoua comme poète à Madrid, se fit éditeur de journaux, participa au mouvement révolutionnaire provincial d'Espagne, au point

d'être appelé un Robespierre de province et, après être venu à Paris et avoir visité la Suisse et l'Italie, regagna son pays où il ajouta à sa gloire par ses romans fameux, *El Niño de la Bola, Le Capitaine Poison,* qui l'amenèrent à soutenir des polémiques de presse au temps où le Naturalisme pénétrait en Espagne. On retient de cette biographie ce double besoin si castillan de ne jamais séparer l'action de la littérature, et, comme cette vie romancée ne trouvera probablement pas d'éditeur en France, sa lecture facile intéressera tous ceux qui voudraient rechercher chez Alcaron la survivance du guerrier-romancier, tel qu'il devint après avoir participé à la guerre du Maroc.

Ce besoin de bataille est visible, même chez les ecclésiastiques. M. Arturo Capdevila le fait bien sentir dans son livre: **La Santa Furia del Padre Castanada,** qui, dans l'Espagne américaine, mena une vie de réformateur combattif. A ce point de vue la lecture de la biographie de ce Père qui montra tant de « sainte furie » voici cent ans, dans l'église coloniale espagnole, servira à comprendre la mentalité de ceux qui firent les révolutions hispano-américaines.

Le roman nous offre avec **Logaritmo,** d'Antonio Botin Polanco, peu d'intrigue et beaucoup de poésie. Le sujet n'est rien: un amour de jeune homme pour une jeune fille, leur rencontre à Paris, leur heureux retour en Espagne. L'auteur ressemble terriblement, dans son style, à ses deux protagonistes, qui souriaient parce qu'ils avaient des dents, « en partie pour mordre, en partie pour les montrer ». Roman mondain, avec ce que les concessions aux restaurants où l'on croit qu'il est indispensable de se montrer offrent d'agaçant. Les observations sur les êtres et les paysages citadins sont d'ailleurs légères, et si l'on se réjouit que l'esprit de l'auteur nous évite le déjà vu dans les passages un peu trop attendus, l'on voudrait qu'il fût presque moins spirituel par ailleurs. L'auteur a lu et compris Paul Morand. Mais il a des images originales.

En histoire, une réédition de **La Edad Media en la Corona de Aragon,** par Andrès Gimenez Soler, demeure indispensable à lire pour toute personne préoccupée de mesurer à l'étalon des documents indubitables la pénétration arabe, et

dans l'architecture et dans les mœurs et dans les institutions sur la terre aragonaise. L'auteur n'hésite pas à prendre parti dans le fameux compromis de Caspe, sur l'illégalité prétendue duquel tant de revendications catalanistes ont été bâties. Lui nie la coaction. Par contre, M. Andrès Gimenez Soler montre la similitude dans laquelle se trouvaient la langue catalane et la langue aragonaise au moyen-âge. Il restitue aux dialectes pyrénéens le parler du nord de l'Aragon: Jaca, Huesca, Ainsa et Barbastro, alors que Tarazona, Catalayud et Teruel avaient une phonétique aussi castillane qu'à Burgos. Sur l'influence du latin en Aragon, l'auteur écrit les choses les plus pertinentes, montrant que le bilan de culture des Ibères était aussi grand que celui des Romains, et la pratique de la liberté aussi intense que chez ceux-ci. Quant à l'état d'esprit et l'activité politique des Juifs pendant le moyen âge en Aragon, on peut arriver à se faire une idée exacte du problème en lisant les quelques pages consacrées ici à cette question. D'après l'auteur, les malédictions de la Renaissance contre les Juifs auraient eu pour cause un besoin capitaliste de rentrer en possession de richesses plutôt qu'un ressentiment religieux. L'historien ne paraît pas avoir aperçu le côté d'internationalisme dangereux des Templiers. Et il accable de critiques les rois de France et le Pape qui les condamnèrent. La pénétration toulousaine en Aragon manque de développement. Ses appréciations sur le traité de Corbeil sont aussi sujettes à revision. Un bon livre d'une collection à suivre.

Une monumentale édition vient de paraître en Espagne : **Summa Artis,** ou Histoire de l'Art, par MM. Manuel B. Cossio et José Pijoan. Le premier volume: *L'Art des peuples aborigènes,* est des plus intéressants. M. Pijoan a déjà vu son œuvre précédente sur l'Histoire de l'Art traduite en anglais et en sanscrit. Il cherche dans le présent ouvrage à mettre au point les dernières fouilles de Grèce, d'Egypte et de Mésopotamie, en même temps que les travaux de l'archéologie américaine au Yucatan et au Pérou. Le plan de cette Histoire de l'Art est vraiment original. Avant de passer à l'étude des arts aborigènes, les auteurs comparent les dessins d'enfant avec les manifestations les plus reculées de l'art antique. Ils commencent par l'art primitif océanique: Aus-

tralasie, Papouasie, les Iles Salomon, la Polynésie. Vient ensuite une étude sur les primitifs africains, les sculpteurs de l'Afrique Equatoriale, et les fondeurs du Benin et du Dahomey. La question de l'Atlantide y est discutée longuement. Presque la moitié du tome premier est consacrée aux premiers arts américains. Le peuplement du continent, l'étude des œuvres d'art des Esquimaux, en relation avec les manifestations asiatiques des Indiens d'Amérique, posent le problème des origines, d'une tout autre façon que la science officielle, surtout française, l'a comprise. Il faut redire la même chose à propos du chapitre sur les sculpteurs de mâts du Nord Amérique, de la longue étude relative aux peintres de cuir des plaines et aux céramistes du sud-ouest des Etats-Unis. La conception géographique de l'Amérique se fait, ici, suivant les zones d'activité différentes des artistes. L'isthme, par exemple, montre toute sa personnalité par le fait du travail de l'or, autant chez les Indiens pré-colombiens de la mer Caraïbe que dans l'art pré-colombien continental. L'Amérique du Sud apparaît à M. Pijoan comme la terre par excellence des décorateurs. Aucun raisonnement n'est ici présenté sans être appuyé par une profusion de reproductions de documents des deux mondes, fort bien reproduits et qui prennent toute leur valeur démonstrative. En même temps que l'Histoire de l'Art, c'est une histoire des conceptions différentes de la Foi, et l'on voit bien que les balbutiements de l'art furent avant tout les prolégomènes des codifications religieuses. Ce premier tome est d'une importance capitale et fait le plus grand honneur à la science espagnole, tout en révélant une souplesse de style et une clarté dans l'exposition auxquelles des ouvrages du même genre ne nous avaient pas toujours habitués en Espagne. Qu'y a-t-il, nous demandera-t-on, de purement espagnol en un ouvrage aussi universel? C'est d'abord la qualité de curiosité. Lorsque la fantaisie ibérique daigne s'appuyer sur des arguments, elle gagne dans l'érudition je ne sais quelle universalité unique, sans doute parce que — et ce livre le prouve — l'auteur œuvre plus par besoin de comparer un vieux fond de foi idolâtre à ce que crurent d'autres peuples d'une ingénuité égale et possédant autant que l'Espagne le besoin du symbole et la fidélité à la légende. Je ne veux point aller jusqu'à dire qu'il s'agit d'une

histoire ésotérique de l'art, mais cette tendance a inspiré l'écrivain, même à son insu. Cette caractéristique est spécifiquement espagnole et c'est pourquoi, si nous la retrouvons dans les tomes suivants de ce monument, nous le signalerons comme faisant partie intégrante des Lettres Hispaniques.

La revue **Religion y Cultura** publie dans son n° 80 une longue étude de M. Benito Garnelo sur l'énigmatique Maragateria. — M. J. Llamas donne dans le n° 82 une chronologie de Jésus-Christ d'après les Evangiles, exposant plusieurs théories et discutant l'apport de l'astronomie. M. Arturo Garcia de la Fuente étudie le manuscrit des « Castigos et Documentos del Rey Don Sancho IV ».

Dans la **Revista de Occidente,** signalons un extrait d'un livre à paraître sur le roman contemporain par Antonio Marichalar, et l'interrogation que se pose Maria Zambrano: pour qui écrit-on?

La revue **Arte** a publié un intéressant article sur le *Paradis perdu* et l'art moderne de Manuel Abril, tandis que Guillermo de Torre a donné une définition de la peinture de Torres Garcia. José Bergamin opine : « Ni plus ni moins que la peinture. » Les illustrations de *Arte* ont trait à la fois aux œuvres d'art proprement dites et à des photographies de paysages. Parmi les premières, les plâtres taillés d'Angel Ferrant montrent ce désir de l'Espagne présente, à la fois d'orner d'œuvres d'art les écoles et de traduire dans la plastique l'effort scolaire. Parmi les paysages figurent de pittoresques types campagnards pris en Espagne et... le portrait de Francis Jammes à côté de sa mère.

Un simple tableau climatique, publié dans **Valencia Atracciòn,** indique qu'il y a, à Valence d'Espagne, 3.500 heures de soleil par an et 242 jours de calme pour quinze jours de vent. Cette statistique pourrait servir de préface aux livres dont Valence a inspiré le roman, la poésie, voire le théâtre, car elle situe l'optimisme et la luminosité de la littérature valencienne. Ce sont là petits détails capitaux pour la compréhension de bien des textes littéraires. Dans la livraison de janvier, M. José Llorca trace l'histoire de la région valencienne, confinant avec l'Aragon et les Castilles.

qui fut le domaine des Emirs cordouans. Cette fin de la meseta ibérique au-dessus des approches de la mer est certainement une des plus curieuses zones de la région valencienne, au point de vue historique : terre de résistance et de confrontation et, au point de vue linguistique ou folklorique, terre d'oppositions.

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Léon Mirman : *La Route nationale*, Fayard. — Antonin de Mun : *Dictature ou Parlement?* Alcan. — Troubat Le Houx : *L'Europe et la Paix*. Montluçon, Société générale des cires françaises.

M. Mirman, dans un livre intitulé **La Route nationale** expose les raisons de sa conversion à la Monarchie. Fils d'un vieux républicain qui, après avoir combattu Louis-Philippe et Napoléon III, avait eu des accointances avec les Communards, M. Mirman, agrégé des sciences, débuta très jeune dans la vie politique comme député socialiste de Reims. Il perdit ainsi le bénéfice de l'exemption du service militaire, dont il avait joui comme professeur, et devint fameux en siégeant pendant trois ans à la Chambre en tenue de chasseur à pied. Deux fois réélu, il abandonna en 1905, la carrière parlementaire pour devenir Directeur de l'Assistance et de l'Hygiène au ministère de l'intérieur; en août 1914, il devint préfet de la Meurthe et termina sa carrière comme Commissaire de la République à Metz. Mais depuis août 1914, des doutes avaient surgi en lui au sujet des qualités du régime républicain. Ils aboutirent à sa conversion à la Monarchie. Son livre s'adresse aux républicains, « dont si longtemps il partagea les erreurs »; pour ce qui est des monarchistes, « Charles Maurras, avec une puissance de dialectique, une connaissance de l'histoire et une richesse de style incomparable, leur a tout dit ».

Le livre de M. Mirman n'est donc pas une apologie de la royauté: il n'a pas trouvé le moyen d'éviter que le roi ne soit un fou comme Charles VI, un étourdi comme Charles VIII ou Charles IX, un indifférent comme Louis XVI, un sceptique égoïste comme Louis XVIII, un cagot mené par sa femme comme le comte de Chambord, etc., etc... M. Mirman se borne à énumérer les faiblesses et les erreurs de la République et

de son gouvernement: il reproche les fautes commises pendant la guerre et ne sait pas qu'en Russie (qui n'était pourtant pas une République!), on en commit de plus graves; il fait remarquer que, de 1877 à 1927, le nombre des écoles n'a augmenté que de 61.800 à 71.000 et celui des écoliers de 5 %, mais que le personnel a augmenté dans le même temps de 54 % et les dépenses de 600 %. Il critique la tendance vers l'école unique, la multiplication excessive des étudiants (30.370 en 1902 contre 78.634 en 1931) et l'insuffisance de dotation des recherches scientifiques; il montre que l'hygiène publique est chez nous en arrière de ce qu'elle est dans les pays voisins (mortalité de 15,6 pour 1.000 en France, 11,1 en Allemagne); il fait les mêmes constatations dans les autres domaines. La cause de tout cela, il la trouve dans les abus du parlementarisme. Pour « redresser dans tous les domaines la morale publique », il faut abolir le régime responsable de son abaissement. Le roi sera le « mainteneur des libertés »; « diverses assemblées compétentes remplaceront une assemblée unique incompétente; plus de profession parlementaire », etc. M. Mirman au cours de son livre s'appuie souvent sur les travaux du Cercle Fustel de Coulanges. Que ne se souvient-il de la *Cité Antique:* aux monarchies grecques succéda partout le régime municipal (la forme du parlementarisme à cette époque), mais au régime municipal succédèrent souvent des dictatures, forme de despotisme *plus vigoureuse* que la monarchie. C'est une transformation du même genre que nous observons aujourd'hui: je persiste à croire que ce n'est pas pour le bonheur des peuples.

Dans un livre fortement pensé où il fait preuve d'une connaissance profonde du mécanisme de notre organisation économique, M. de Mun, petit-fils de l'illustre orateur, se demande comment doit être gouvernée la France, par la **Dictature** ou par le **Parlement.** Le procédé qu'il a employé pour obtenir la réponse a été l'étude des « problèmes vitaux du pays: le Travail, le Capital, la Prévoyance sociale, l'Economie générale, la Fortune publique et l'Administration de l'Etat »; pour chacun de ces problèmes il compare les méthodes appliquées dans d'autres pays aux nôtres et conclut presque toujours à l'infériorité des nôtres; le seul pays où il relève un

désordre et une incohérence semblables est les Etats-Unis. Il attribue cet état de choses à l'absence de collaboration du gouvernement et du Parlement :

S'ils sont en opposition, dit-il, le gouvernement ne peut avoir l'autorité nécessaire à l'administration de l'Etat... Pour lui donner cette autorité indispensable, il faut que le régime permette l'accord du gouvernement et du Parlement, sinon, il faut supprimer le Parlement... Les Etats-Unis ont voulu conjuguer la dictature avec le régime de la République. Cette tentative paraissait pouvoir réussir dans un pays où le chef de l'Etat est en même temps le chef du gouvernement. En fait, ce pays a abouti aujourd'hui à une double dictature, celle du président et celle des syndicats ouvriers. Cependant, le Parlement n'a pas abdiqué ses droits; non seulement la collaboration du gouvernement et du Parlement n'est pas réalisée, mais la menace d'un conflit entre ces deux puissances pèse en permanence sur l'administration de l'Etat. Aussi, malgré le renforcement de l'autorité du président Roosevelt, le redressement économique n'a répondu jusqu'ici ni aux efforts, ni aux espérances. Hitler... a apporté la preuve que la dictature et la République sont irréconciliables... En Italie, Mussolini a compris qu'il devait s'appuyer sur la continuité du régime monarchique... La Belgique, et l'Angleterre plus encore, sont aujourd'hui... les deux pays où la situation générale s'est le mieux rétablie... N'est-on pas en droit de conclure que la collaboration nécessaire du gouvernement et du Parlement n'est réalisée que dans la Monarchie?

L'erreur de ces conclusions est évidente: le rôle du roi en Angleterre et en Belgique est le même que celui du président en France, et la monarchie n'existe plus que de nom en Italie. Mais la fausseté des conclusions de M. de Mun ne doit pas empêcher de reconnaître tout ce qu'a de remarquable son analyse de notre situation économique et de notre organisation.

La brochure de M. Troubat Le Houx sur **L'Europe et la Paix** est un intéressant recueil de notes sur les efforts de l'Italie fasciste et de l'Allemagne hitlérienne pour amener la guerre. Elle est envoyée gratuitement à ceux qui en font la demande.

EMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Lieutenant-colonel Ch. Bugnet : *Mangin;* Plon. — Mémento. — G. Clemenceau : *Pour la patrie;* Plon. — Philippe Amiguet : *La Vie du prince Sixte de Bourbon;* les Editions de France. — Maurice Chapuis : *Journal d'un médecin de bataillon*, Neuchâtel. — L. Mitsitch : *Etre ou ne pas être;* Paris, aux Arènes de Lutèce, 1933.

L'étude du lieutenant-colonel Bugnet sur le général **Mangin** met enfin en pleine lumière, en le plaçant dans le cadre de sa vie mouvementée et si riche d'expériences, la véritable physionomie de ce soldat incomparable, qui, aux qualités les plus rares du chef de guerre, joignait, d'une manière assez inattendue, la séduction d'un lettré, amateur d'art, passionné de musique, à la curiosité d'esprit toujours éveillée, et lorsqu'il devint nécessaire, d'un diplomate avisé, souple, plein de finesse et d'un prestige indéniable. Ajoutons qu'il fut toujours compréhensif, humain et d'un désintéressement total. Ses ennemis ne pouvaient lui reprocher que son ironie méprisante, dont il usa avec prodigalité, quoique toujours à bon escient. Il a eu l'ambition passionnée d'assurer le salut de son pays, uniquement parce qu'il avait la conviction d'en posséder les moyens. Il en a fourni la justification aux heures les plus critiques. Parvenu au sommet, après de rudes épreuves, le jour où tout lui fut enlevé, brusquement, il resta sans amertume, aussi attirant, aussi captivant qu'on l'avait connu jusque-là.

On ne lui connaît aucune compromission, ni dans l'ordre militaire, où il avait joué souvent sa situation pour faire entendre la vérité, ni dans l'ordre politique, ni dans sa vie privée. Un homme aussi complet est rare. Cependant, il n'en est pas, au cours de cette guerre, dont le caractère ait été plus déformé par des légendes odieuses, dépourvues de fondements. Il est triste de constater, mais la grandeur militaire n'est pas plus que les autres exempte de petitesses, que les jalousies et les attaques sournoises, qui donnèrent l'essor à ces légendes, vinrent de ceux-là mêmes qui auraient dû lui apporter la caution de leur estime, sinon de leur admiration. Les parlementaires, et avec eux, le funeste ministère Ribot qui prit à son compte toutes leurs calomnies, ne vinrent qu'en second lieu.

Sans doute, n'était-il pas possible de révéler impunément, comme l'avait fait Mangin, qu'on « s'était installé dans la guerre », mot terrible qui souleva de tenaces rancunes; qu'au surplus, le grignotage, les attaques au « compte-gouttes », la stagnation dans les tranchées, en assurant au pilonnage son plein rendement, étaient des méthodes aussi inopérantes que meurtrières. Il en apportait la démonstration le 24 octobre 1916, en reprenant « en quatre heures le fort de Douaumont et le terrain que les Allemands avaient mis quatre mois et demi à conquérir ». Il renouvelait le 15 décembre la démonstration de l'efficacité de ses méthodes, en reprenant, d'un seul bond, presque tout le terrain perdu depuis le 21 février, tout cela au prix de pertes moindres que celles exigées par sa défense pied à pied, en reculant sans cesse ou en s'immobilisant dans les tranchées. Son biographe a pu justement lui appliquer ce que Bossuet disait du Prince de Condé:

On croit qu'il expose ses troupes, il les ménage en abrégeant le temps des périls par la vigueur des attaques.

Il semble qu'après de telles démonstrations, la valeur de Mangin ait dû recevoir une consécration éclatante. Ce serait mal connaître les hommes, surtout quand ils se trouvent, par leur état, investis d'une autorité presque sans limites. Il leur arrive alors, trop souvent, de trouver insupportable qu'un autre se trouve sur le point de les déborder. C'est ce que le lieutenant-colonel Bugnet traduit en écrivant:

Chaque fois que les circonstances permirent à Mangin de rendre des services éminents, aussitôt, au lieu de le pousser, de l'utiliser, on l'avait arrêté, on lui avait mis des bâtons dans les roues.

Il nous est impossible d'analyser un tel livre, aussi riche de faits et d'idées, aussi émouvant par le débat tragique qui y est retracé. Ce serait une erreur de le considérer comme une réhabilitation, dont il n'est aucun besoin. C'est simplement une première mise au point, d'une réelle force éducative et tout à fait réussie. L'exposé de la vérité complète exigerait plusieurs volumes.

Disons simplement un mot, pour finir, du chapitre « Sur le Rhin », exposé trop rapide, mais très heureusement brossé

de ce qu'on a appelé son Proconsulat. Avec sa souplesse d'intelligence, sa merveilleuse faculté d'adaptation, son sentiment de la grandeur, dépouillée de toute vanité mesquine, Mangin réussit à montrer « le vrai visage de la France ». On a dit que ce coin de la Rhénanie était le seul endroit où le Français avait conservé une mentalité de vainqueur. Oui, certes, mais de vainqueur qui possède d'autres moyens d'assurer son autorité que le recours à la violence, en travaillant simplement, sans se départir d'une fermeté digne, à faire oublier au vaincu son humiliation de la veille.

MÉMENTO. — Capit. La Chaussée : *De Charleroi à Verdun dans l'Infanterie* (Figuière). L'auteur appartient à la D. Mangin (5ᵉ). Récit d'une grande simplicité, gage de sincérité. — Général Magnin : *Les Vertus de la Race* (Figuière). Hommage à des héros. Le dernier chapitre est consacré au lieutenant Mangin, fils aîné du général, tué au Maroc en 1933. — Général Mordacq : *Pourquoi Arras ne fut pas pris en* 1914 (Plon). Grâce à la ténacité de la 77ᵉ D. Barbot et de l'auteur, colonel du 159ᵉ régiment alpin, qui en faisait partie. Récit manquant d'objectivité. — A. Garandeau: *Histoire d'une guerre* (Figuière). Ecrit en 1905; mais, sauf la guerre, les événements qui y sont rapportés ne se sont pas réalisés. Alors ? Il est permis de penser qu'il était, dans ces conditions, préférable pour l'auteur de garder le silence, à moins qu'il n'ait voulu montrer ce que les intéressés devront faire à la prochaine. Nous n'y sommes pas encore.

JEAN NOREL.

§

Le volume intitulé **Pour la Patrie** (1914-1918), est composé de pages extraites des articles et des discours de Clemenceau pendant cette période; il y excite inlassablement la France à se défendre, les citoyens à se dévouer, le gouvernement à agir judicieusement et énergiquement. Leur lecture est réconfortante. De plus, le livre est imprimé avec élégance et orné de 16 phototypies fort réussies.

Avec une pieuse émotion, M. Amiguet raconte **la Vie du prince Sixte de Bourbon.** Il était fils du duc Robert de Parme et naquit le 1ᵉʳ août 1886, au château de Wartegg. Sa famille ayant hérité du comte de Chambord le château de Frohsdorf, il y passait ses vacances pendant sa jeunesse. Il

était alors sans patrie; en lisant l'histoire, en entendant causer l'ancien entourage du comte de Chambord, il se sentit Français. Sa première lutte fut contre le traité d'Utrecht; dans la thèse qu'il lui consacra, il prouva que les renonciations qui y avaient été imposées à Philippe V et à ses descendants étaient nulles. Ce travail lui valut, en mai 1914, le titre de docteur de la Faculté de droit de Paris. La guerre ayant éclaté, Sixte (qui était, écrit M. Amiguet, « d'un caractère emporté et courageux »), essaya d'obtenir de servir dans l'armée française: il dut entrer dans l'armée belge.

Le 2 janvier 1915, pour « remplir son devoir de Bourbon à l'égard de la France, et aussi celui de frère et d'ami de l'empereur Charles, il sollicita le pape d'intervenir pour le rétablissement de la paix ». Ce fut l'origine de son rôle entre Charles et le gouvernement français en 1917. M. Amiguet le raconte en détail, ainsi que la polémique à laquelle « le mensonge de Czernin » donna lieu. A la paix, Sixte, « ne pouvant régner, choisit la carrière la plus adaptée à ses goûts: celle d'explorateur; bien mieux, celle d'Africain ; » il parcourut le Sahara, alla en Ethiopie, devint aviateur. Il mourut à Paris, le 12 mars 1934, d'une endocardite septicémique (streptococcique). M. Amiguet a su raconter d'une façon intéressante la vie de ce prince si actif et à qui il fut si pénible d'être exclu des fonctions publiques.

Le **Journal d'un médecin de bataillon,** de Maurice Chapuis, nous fait connaître la vie des troupes suisses mobilisées pendant la guerre de 1914-1918. Cette mobilisation comportait d'ailleurs des intervalles. Le bataillon 20, par exemple, resta dans ses foyers du 7 décembre 1914 au 2 mars 1915, puis du 24 juin au 28 février 1916. L'auteur, qui est de Neuchâtel, représentait à l'état-major du bataillon « la cause allemande » ; le 28 octobre, il nota que jadis « il aurait bondi » en entendant des troupes suisses jouer Sambre-et-Meuse, comme le fit ce jour-là la musique du 1er de carabiniers, mais, petit à petit, il se sentit saisi comme les autres par l'antagonisme franco-allemand. En général, il eut du loisir pendant que les hommes étaient occupés à creuser des tranchées du côté de Porrentruy. Plus tard, quand le bataillon occupa le Tessin, une épidémie de grippe, qui causa un millier de morts, imposa un

dur et dangereux surmenage au corps médical débordé. La dernière mobilisation en 1918 eut lieu contre des Suisses: les bolcheviks qui avaient organisé la grève générale sur l'ordre du soviet d'Olten.

Le *Journal* du Dr Chapuis, écrit dans un style concis et varié dans ses notations, est d'une lecture intéressante.

ÉMILE LALOY.

§

L. Mitsitch est un Serbe mobilisé lors de la grande guerre dans les rangs autrichiens. Un timbre humide nous avertit que l'auteur, invalide, regrette de ne pouvoir signer son livre. Récit très vivant, très coloré, qui nous éclaire sur l'état d'esprit des Slaves du sud incorporés sous les étendards noirs-jaunes. Les traitements auxquels sa qualité de « cochon de Serbe », selon l'aimable et coutumière apostrophe de ses officiers, le mit en butte sont l'illustration, dans un cas individuel, de l'état d'esprit qui a perdu la Double Monarchie. Il est bon de dire que l'auteur est ce qu'on peut appeler une mauvaise tête. Et un poète par surcroît. Ses aventures galantes et ses démêlés avec les autorités militaires de tout poil ne manquent ni de saveur ni de crudité. Il nous montre l'admiration béate qu'avaient les soldats de François-Joseph pour les troupes allemandes, la pusillanimité raisonneuse de certains Croates, le désarroi de la campagne de Galicie, la prise de Lemberg, les mœurs étonnantes de cette armée k. und k., dans laquelle un camarade de combat pouvait être un étranger, voire un ennemi. Il nous montre aussi la fidélité des Serbes à leur patrie lointaine, leurs héroïques connivences sous un uniforme abhorré, bref un côté peu connu en France de ce peuple rude, simple et sentimental.

ALBERT MOUSSET.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

John Gibbons : *Le Vagabond de Notre-Dame*, ou récit des aventures de John Gibbons, de Hornsey, Middlesex, au cours d'un pèlerinage à pied

à travers l'Anjou et l'Auvergne, le Quercy, le Béarn, le Bigorre et autres lieux, jusqu'à Lourdes, en la 47e année de son âge et l'an de grâce 1928, traduit de l'anglais par Charles Grolleau; Desclée De Brouwer. 15 »

Art

Charles Diehl : *La peinture byzantine*. Avec de nombr. reproductions; Edit. G. Van Oest. » »

Jean Ebersolt : *Monuments d'architecture byzantine;*. Avec de nombr. reproductions; Editions d'art et d'histoire. » »

Jacques Levron : *Le diable dans l'art*. Avec des reproductions; Auguste Picard. » »

Victor de Meyere : *L'art populaire flamand*, meubles, faïences et porcelaines, travaux en fer, en cuivre et en étain, verrerie, vannerie, art pictural, etc., etc. Nombreuses illustrations; Leroux. » »

Criminologie

Jo La Terreur : *Mémoires*, adapés par Maurice-Ivan Sicard; Nouv. Editions latines. 10 »

Esotérisme et sciences psychiques

Dom Nécroman : *La vérité sur l'horoscope;* chez l'auteur, 95, rue de la Pompe, Paris. 3 »

Histoire

Jean Jacoby : *Raspoutine*. Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,75

Littérature

Georges Bonneau : *Le Haiku*, traduction de poèmes japonais ; Geuthner. » »

Georges Bonneau : *Le Kokinshu*. Préface chinoise de Ki No Yoshimochi; Geuthner. » »

Georges Bonneau : *Lyrisme du temps présent*, traduction de poèmes japonais; Libr. Geuthner.

Edouard Champion : *La poésie de Carco*, communication faite à l'Académie de la Coupole devant les « Amis de 1914 » le 9 novembre 1934. Avec un poème de Tristan Derème; Libr. Marceau, 32, avenue Marceau, Paris.

Adrien Jans : *Clairs-obscurs*. Avec 3 dessins de Maurice van Essche; Henriquez, Bruxelles.

Pierre Jourda : *Stendhal, l'homme et l'œuvre*. Avec des illust.; Desclée De Brouwer. 20 »

Paul Léautaud : *Amour*. Avec un portrait de l'auteur, lithographie originale par Edouard Vuillard. Editions Spirala. S'adresser à l'auteur, au Mercure de France.
Tirage à 150 ex., savoir :
5 ex. sur chine 200 »
(*épuisés*)
20 ex. sur Montval 150 »
125 ex. sur Vidalon 45 »
Les exemplaires de 1 à 25 sont signés par l'auteur et il y est joint une épreuve sur papier Vidalon de la lithographie d'Edouard Vuillard.

Ziay Ed Ain Nakhchabi : *Touti-Nameh ou les Contes du perroquet*, d'après la rédaction de Mohammed Qaderi, traduits de l'original persan par Henri Muller; Belles-Lettres.

Comte Pierre de Zurich : *Une femme heureuse : Madame de La Briche, 1755-1844. Sa famille, son salon, le château du Marais, d'après ses Mémoires, sa correspondance et d'autres documents inédits*. Avec 13 planches h. t.; E. de Boccard. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Général H. Mordacq : *La vérité sur le commandement unique*, récit d'un témoin; Edit. Albert, 4, square Henri-Delormel, Paris.

Lieutenant-général de Selliers de Moranville : *Contribution à l'histoire de la guerre mondiale 1914-1918. I : L'état-major général belge de 1830 à 1914. II : Le G. Q. G. et l'armée belges en août et septembre 1914;* Lavauzelle. 50 »

Poésie

Paul Eluard : *La rose publique;* Nouv. Revue franç. 12 »
Jean Gacon : *Epiméthée;* Corti. » »
E. Sage : *La symphonie des pleurs;* Edit. René Debresse. 10 »
Louis Viau : *L'heure des Dieux;* Edit. René Debresse. 13,50

Politique

Jules Romains : *Le couple France-Allemagne;* Flammarion. 5 »
Troubat Le Houx : *L'Europe et la paix;* Soc. gén. des cires françaises, Montluçon. » »

Questions coloniales

Plan de réformes marocaines élaboré et présenté à S. M. le Sultan, au gouvernement de la République française et à la Résidence générale au Maroc par le Comité d'Action marocaine; S. n. d'édit. » »

Questions médicales

Auguste Lumière : *La renaissance de la médecine humorale;* Imp. Sézanne, Lyon. 20 »

Questions militaires et maritimes

Commandant Levrog : *Ce pauvre Monsieur l'Intendant;* Figuière. 6 »

Questions religieuses

F. Charmot S. J. : *L'humanisme et l'humain;* Edit. Spes. 30 »

Roman

Constantin : *Les Dieux sans âme. III : Liquidation du monde ;* Emile-Paul. 15 »
Courths-Mahler : *Avec toi jusqu'à la mort;* Flammarion. 12 »
Clément Dave : *Un tableau de ce néant du monde;* Edit. René Debresse. 10 »
Louis Ferrier : *Le pont du gouffre;* Figuière. 12 »
Georges Hoffmann : *Six-trente-cinq.* (Coll. *Détective*); Nouv. Revue franç. 6 »
Georgette Huguet : *Cœur ardent;* Figuière. » »
Edouard Letailleur : *La demeure de Satan.* (Coll. *Détective*); Nouv. Revue franç. 6 »
Albert Marchon : *Trésor en Espagne;* Grasset. » »

Sociologie

Eugène Mathon : *La corporation base de l'organisation économique;* Berger-Levrault. 2,50
Antoine Scheikevitch : *Problèmes d'hier et d'aujourd'hui.* Préface de M. Charles Reibel; Alliance démocratique. » »
Edward Westermarck : *Histoire du mariage. L'attraction sexuelle. La Jalousie masculine* (*Etudes de Sociologie sexuelle*, II), traduit de l'anglais par A. Van Gennep; « Mercure de France ». 24 »

Théâtre

Thomas Mureçay : *La fin du monde*, pièce en 3 actes et 4 tableaux; Figuière. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Les anniversaires de 1935. — Jules Vallès et le « Journal de Sainte-Pélagie ». — Le sacre de Louis XV. — Sur un tableau représentant Mme de Maintenon. — La chanson de Rou-Piou-Piou. — La chanson du « brav' général ». — A propos du revisionnisme juif. — Bigand-Katre et le « Journal » d'Edmond de Goncourt. — Les imprécisions de la langue française. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Les anniversaires de 1935. — Elle est exceptionnellement

riche en anniversaires dignes d'être célébrés, l'année 1935. Que de naissances, que de décès, que d'événements à commémorer! Nous allons tenter d'en dresser la liste, même incomplète.

En janvier, nous avons eu, le 7, centenaire de la mort de la poétesse Elisa Mercœur; le 11, cinquantenaire de la mort du graveur Rodolphe Bresdin (le *Chien-Caillou* de Champfleury); le 16, cinquantenaire de la mort d'Edmond About; le 29, troisième centenaire de la fondation de l'Académie française.

En février, nous aurons, le 14, cinquantenaire de la mort de Jules Vallès.

En mars, le 12, cinquantenaire de la mort du docteur Camuset, l'auteur des *Sonnets du Docteur;* le 13, centenaire de la naissance de Léon Cladel; le 16, troisième centenaire de la naissance de Boileau; troisième centenaire de la mort de Jacques Callot.

En mai, le 1er, cinquantenaire de la mort du dessinateur André Gill; le 22, cinquantenaire de la mort de Victor Hugo; le 24, centenaire de la mort de Picqué, « l'ermite des Pyrénées ».

En juin, le 26, centenaire du suicide du peintre Gros.

En juillet, le 24, centenaire de la mort du romancier Pigault-Lebrun.

En août, le 18, centenaire de la mort de Dulaure, l'historien de Paris; le 26, troisième centenaire de la mort de Lope de Vega.

En septembre, le 23, centenaire de la mort du musicien Bellini.

En octobre, le 3, centenaire de la naissance de Camille Saint-Saëns.

En novembre, le 27, troisième centenaire de la naissance de Mme de Maintenon; le 30, centenaire de la naissance de Mark Twain.

En décembre, le 6, cinquantenaire de la mort du romancier naturaliste Louis Desprez, l'auteur, avec Henry Fèvre, d'*Autour d'un Clocher;* le 25, troisième centenaire de la mort de Champlain.

D'autre part: il y a cent ans, Hugo publiait les *Chants du Crépuscule* et faisait jouer *Angelo, tyran de Padoue;* Balzac publiait *le Père Goriot;* Théophile Gautier publiait *Mademoiselle de Maupin;* Alfred de Vigny publiait *Servitude et grandeur militaires* et faisait jouer *Chatterton;* Emile de Girardin fondait *La Presse* et Charles Havas l'*Agence* d'informations qui porte son nom.

Il y a cinquante ans, Edmond de Goncourt publiait, au *Figaro illustré,* les premiers extraits de son *Journal;* Zola publiait *Germinal;* Guy de Maupassant, *Bel Ami;* Alphonse Daudet, *Tartarin sur les Alpes;* Paul Adam, *Chair molle,* roman qui lui valut une condamnation à 15 jours de prison et 500 francs d'amende par les Assises de la Seine.

Mais, encore une fois, il y a sans doute bien des omissions dans l'énumération ci-dessus. — L. DX.

§

Jules Vallès et le « Journal de Sainte-Pélagie ». — Jules Vallès, fondateur et rédacteur en chef du *Journal de Sainte-Pélagie:* c'est, dans la vie de l'écrivain, une anecdote que nous n'avons pas vu citer lorsqu'on célébra, voilà trois ans, le centenaire de sa naissance. Rappelons-la donc pour le cinquantième anniversaire — tout prochain — de sa mort (14 février 1885).

A la fin de l'année 1868, Henry de Pène, ancien rédacteur en chef de la *Gazette des Etrangers* et qui venait de lancer le quotidien *Paris,* donnait à son nouveau journal, sur la proposition de Jules Vallès, un supplément hebdomadaire peu banal.

Vallès purgeait alors à Sainte-Pélagie une peine de deux mois de prison pour un de ses articles du *Courrier de l'Intérieur.* Avec lui, dans le préau des détenus politiques, se trouvaient une dizaine de condamnés plus ou moins publicistes, Joseph Turfin, Auguste Passedouët, Henri Chouteau, Adolphe Wampse, Julien Lemer, Gustave Gaillard fils, Jean Martinaud, Emile Oudet, Abel Peyrouton, etc. De ce petit groupe naquit l'idée de rédiger un *Journal de Sainte-Pélagie,* feuille entièrement autographiée, d'un genre à peu près inconnu, où chacun promit de noter ce qu'il croyait avoir d'original à dire et qu'Henry de Pène accepta de publier.

Le premier numéro parut, en supplément du *Paris,* le 28 décembre 1868. De l'article-préface de Jules Vallès se détachait cette phrase formant un parfait alexandrin:

On entre ici Monsieur, on en sort citoyen.

Le fondateur de *la Sylphide,* Julien Lemer, condamné pour introduction en France des *Lanternes* de Rochefort, commentait les menus de Sainte-Pélagie. Dans le numéro 2 (daté du 3 janvier 1869) il donnait même ces précisions:

Bouillon, bœuf, cinq fois par semaine; — haricots, lentilles, pommes de terre, œufs, un demi-litre de vin par jour... Ajoutez le fromage, l'huile, le vinaigre et le beurre de la cantine. Tout cela bien administré nous occasionne 1 fr. 10 de dépense supplémentaire. Heureusement les visiteurs! Le jour du Réveillon, nous avons eu trois oies!!! Palmipède oublieux! Jadis il avait su sauver la Républ!ique... romaine!

La « Chronique religieuse » était tenue par Martinaud, qui signait « prêtre athée » et était entré dans les ordres, disait-il, « comme on se ferait raser, dans le but de déclarer honnêtement qu'il ne croyait pas en Dieu ». Il avait été condamné à 19 mois de prison pour outrage à un culte établi et affichage de placards révo-

lutionnaires. Sous les explications de Martinaud, un imprimeur, nommé Turfin, ajoutait:

« Et moi, pour avoir imprimé ce prêtre athée, j'ai un mois de prison; et pourtant, je crois en Dieu. »

Au-dessus, une trentaine de lignes de Passedouët, intitulées: *Plus de Pères!* développaient un projet tendant à assurer l'indépendance de l'enfant et de la mère par rapport au père. Pourquoi? Parce que, « si la maternité est certaine, la paternité est anonyme ». Et comment donner aux mères les moyens d'élever leurs enfants? Grâce à la création d'une caisse commune, alimentée par les hommes, célibataires ou non, caisse dont le montant serait distribué à toutes les mères en affectant à chacun de leurs enfants une prime égale...

Dans le même numéro, en travers de la page, à droite, on lit: « Je sens mieux l'éloquence de Cambronne à Waterloo que celle de Bonaparte aux Pyramides. »

Cette phrase n'est pas signée, mais l'écriture ressemble beaucoup à celle de Vallès, dont le nom figure en tête du journal avec la qualité de « rédacteur en chef élu » et se retrouve également sous une violente lettre « à MM. Jules Favre et Pelletan », ainsi que sous des souhaits de bonne année « aux exilés, aux prisonniers, — à tous ceux qui souffrent pour la liberté, — n'importe où... » — L. DX.

§

Le Sacre de Louis XV. — Au nombre des trois ouvrages que M. Pierre Laval, ministre des Affaires étrangères, a offerts au pape Pie XI, ancien conservateur de la bibliothèque ambrosienne, figure le *Sacre de Louis XV*.

Le titre exact de cet in-*plano* magnifique de 62 sur 47, est celui-ci: *Le Sacre de Louis XV, roi de France et de Navarre, dans l'Eglise de Reims, le Dimanche XXV octobre MDCCXXII.*

C'est le premier livre de ce genre établi en France. Il fut composé « pour contenter non seulement la curiosité des Français, mais encore des nations étrangères »; et les auteurs s'étonnaient qu'au cours des siècles, il n'ait paru aucun ouvrage donnant la vue d'une solennité aussi pompeuse que le sacre d'un roi de France, réservée au petit nombre.

Il y avait eu, à vrai dire, une tentative de cet ordre sous Henri III. Dans le garde-meuble de la couronne, plusieurs tapisseries représentaient des scènes du sacre de ce souverain. De même, après le sacre de Louis XIV, Le Pautre avait gravé trois estampes, dont l'une figurait l'attente de la sainte Ampoule, l'autre

le Couronnement, la troisième, la cérémonie des Offrandes. Le Brun, de son côté, avait peint un Couronnement du roi, exécuté plus tard, en tapisserie.

L'initiative de l'œuvre entreprise paraît revenir au premier gentilhomme de la chambre: de Villequier, duc d'Aumont, chargé des principaux détails de la cérémonie, secondé par Ferrant de Saint-Disant, intendant des menus plaisirs. Ce dernier mena à Reims d'Ulin, membre de l'Académie royale de peinture, qui leva des plans, profils et élévations des différents lieux, et prit des croquis pendant la cérémonie.

La plupart des dessins étaient gravés quand mourut le duc de Villequier. Son successeur, le duc de Gesvres, fit terminer l'ouvrage qu'il enrichit de nombreux ornements, encadrements, allégories, lettres ornées, représentant des détails de cette pompe royale expliqués dans le texte.

Le volume comprend un Frontispice, une Dédicace par la France à la Religion, un Avertissement, et, alternant, des descriptions et des tableaux, en tout, 72 planches.

D'Ulin, chargé de la partie la plus considérable de l'ouvrage, composa le frontispice, toutes les scènes historiques, les allégories, les bordures, les cartouches, les devises et les lettres ornées, aidé dans certaines compositions par Perrot.

Cochin grava les culs-de-lampe, les lettres ornées, divers tabeaux et une belle figure de garde écossais.

Parmi les autres graveurs employés à ce travail, on relève les noms de Larmessin, Du Change, Tardieu, Beauvais, Desplaces, Dupuis, Edelinck, Chereau, Audrand, Petit, Haussard, Jaurat, Claude Drevet et Simonneau.

De Berey, Baillieul, Puthau gravèrent le texte.

Pasdeloup le jeune relia nombre d'exemplaires.

L'un des plus beaux, à notre connaissance, est celui qui appartient à la bibliothèque de la ville de Versailles, conservée par M. Pichard du Page. Il doit provenir, si nos souvenirs sont exacts, de la bibliothèque de Mme Adélaïde, fille de Louis XV, et la reliure en maroquin comporte des pièces de diverses couleurs. Le regretté M. Hirchauer, le précédent conservateur, l'avait extrait un instant de son coffre-fort pour nous le faire admirer.

Un autre exemplaire, moins riche, mais tout de même relié en plein maroquin, aux armes de Louis XV, se trouve à la bibliothèque de l'Ecole supérieure de Guerre.

Il provient de la bibliothèque des Invalides, alimentée pendant la Révolution par le dépôt littéraire de Versailles, constitué avec des saisies de biens d'émigrés. — ROBERT LAULAN.

§

Sur un tableau représentant Mme de Maintenon.

Le 4 janvier 1935.

Terre de Villarceaux
Bray-Lû (S.-et-O.)

Monsieur le Directeur du *Mercure de France*,

Dans votre numéro du 15 juillet 1934, page 378, il est dit:

...Jean Bernard rapporte que l'austère Mme de Maintenon, elle-même, s'est fait peindre toute nue pour plaire à son amant, le Marquis de Villarceaux, le tableau se trouvant au château de Villarceaux.

Mais non. D'abord cette toile n'est plus en ce château mais tout simplement au Musée des Colonies où chacun a pu la voir lors de la dernière Exposition Coloniale...

Signé: SAINT-ALBAN.

Je me permets de contredire M. Saint-Alban en ce qui concerne le lieu où se trouve le tableau en question, celui-ci étant bien en place au château de Villarceaux, n'ayant quitté ce lieu que pour avoir été prêté à l'exposition Coloniale de Vincennes où il figura au Pavillon de l'Exposition rétrospective.

Espérant que vous voudrez bien rectifier cette erreur, je vous prie, monsieur, etc...

M[is] DE VILLEFRANCHE.

§

La chanson de Rou-Piou-Piou.

Boulogne-sur-Mer, le 28 décembre 1934.

Monsieur le Directeur,

Dans les savoureuses *scènes normandes* que publie le *Mercure de France* du 15 novembre 1934, René Dumesnil cite une chanson paysanne:

J'avais une belle cravate...

Etc...

Elle n'est pas particulière à la Normandie; sous une forme un peu différente et sous le nom de chanson de *Rou-piou-piou,* elle s'est chantée, autrefois, en pays boulonnais.

Nous pensons qu'elle peut intéresser les folkloristes, nombreux parmi les lecteurs du *Mercure:*

Ch'étoit la fêt' ed no village.
Qu' j'étiom' content (*bis*)!
J'étois à la fleur ed' men âge
A quatorre ans.
Rou-piou-piou! (*Bis.*)

J'avions eune belle perruque
En piau d' pourchiau (*bis*).
Je l' démêlois tous les dimenches
Aveu l' ratiau.
Rou-piou-piou! (*Bis.*)

J'avions un biau capiau de paille
Carré, pointu (*bis*).
Qu'avoit coûté chinquante neuf sous
Moins un écu.
Rou-piou-piou. (*Bis.*)

J'avions eun' belle cravate
En fin can'vas (*bis*).
J' l'attachions à no tourgoule
Aveu l' cadenas.
Rou-piou-piou. (*Bis.*)

J'avions eune bell' culotte
Treuée par l' c... (*bis*).
J' l'avions treuvée à la potence
D'un homme pendu.
Rou-piou-piou. (*Bis.*)

Et voilà détaillé tout l'équipage d'un villageois qui s'est fait beau pour aller à la ducasse!

Nous transcrivons cette chanson telle que la donnait, en 1906, le savant anthropologue Ernest Hamy au milieu d'une petite étude *sur la vie rurale au XVIIIe siècle* d'après les papiers d'un fermier de Saint-Tricat, commune agricole aux abords de Calais.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, etc.

Dr M. COIGNON.

§

La chanson du « brav' général ». — Au sujet de l'écho publié sur cette chanson dans le *Mercure* du 15 janvier (pp. 442-443), M. A. Barthélemy nous écrit:

1° Qu'il n'avait pas donné comme une révélation le « petit détail d'histoire » publié par lui dans l'*Alsace française*;

2° Qu'il n'a eu besoin de faire aucun emprunt au livre de M. Alexandre Zévaès, *Au temps du boulangisme*, et que la genèse de la chanson du « brav' général » figure dans le livre de Vizetelly, *Republican France*, qui a paru en 1912, c'est-à-dire dix-huit ans avant l'ouvrage de M. Zévaès.

§

A propos du revisionnisme juif.

Paris, le 21 janvier 1935.

Mon cher Directeur,

J'ignorais que mon étude, sympathique mais objective, du revisionnisme juif comportait une « réponse ». Puisqu'il en est ainsi, c'est que vraisemblablement je n'ai pas été suffisamment clair. Voici, en toute simplicité, ma mise au point.

Personne ne conteste aux Israélites français, anglais, allemands, etc. le droit de penser, de sentir de se comporter en Français, en Anglais, en Allemands. Personne ne force non plus ces Israélites d'adhérer, sous une forme ou sous une autre, au mouvement de la renaissance nationale juive. Mais participer des deux est une équivoque qui justifie et explique l'antisémitisme. Si dure qu'apparaisse une option, je ne vois aucun moyen, à la fois probe et digne, pour y échapper.

Je vous prie de croire, mon cher Directeur, etc...

KADMI-COHEN.

§

Bigand-Kaire et le « Journal » d'Edmond de Goncourt. — J'ai publié, il y a deux ans, en un article du *Mercure de France,* une biographie du capitaine Bigand-Kaire, amateur d'art et de lettres, auquel Léon Bloy dédia *La Femme pauvre.* En écrivant que le capitaine avait fréquenté le grenier de Goncourt, j'ignorais encore qu'il figurait dans le *Journal,* où l'auteur le traite avec une sympathie qui mérite d'être signalée. Voici le passage du *Journal,* t. IX (1892-1895), p. 302 :

Vendredi 1er février. — Je reçois ce matin une aimable lettre de M. Bigand-Kaire, capitaine au long cours, me témoignant son regret de ne pouvoir assister à mon banquet, sous la menace de reprendre la mer au premier jour et m'offrant, « en remerciement de sa respectueuse gratitude pour les joies intellectuelles que mes œuvres, compagnes fidèles de tous ses voyages, lui ont procurées »..., m'offrant un dessin de Pouthier, l'Anatole de *Manette Salomon.* Et le dessin est curieux et je me rappelle que Pouthier m'en parla beaucoup dans le temps. C'est un dessin dédié à Eugène Sue et qui porte au revers la note suivante : « Portrait de Mlle XXX, qui a servi pour la création de la Mazeux dans *Les Mystères de Paris.* »

Et M. Bigand-Kaire ajoute qu'il ne serait pas impossible que, lorsque je me suis trouvé à Croisset, j'aie aperçu un trois-mâts saluant trois fois, avec son pavillon amené bas, très bas, comme on salue un souverain l'excellent maître Gustave Flaubert, que cette petite manœuvre étonna d'abord, puis ravit...

Le marin rendant à Flaubert les honneurs dus à un souverain,

c'est là du pur Bigand. L'anecdote, pour qui s'est intéressé à ce curieux personnage, est très touchante. — RENÉ MARTINEAU.

§

Les imprécisions de la langue française. — Un de nos lecteurs nous a signalé, en la proposant pour le Sottisier, cette formule qu'on trouve de temps à autre sur des lettres de faire-part : *Selon la volonté expresse du défunt* (la suite, variable, sera si l'on veut : *on est prié de n'apporter ni fleurs ni couronnes*).

Notre correspondant, homme de goût qui aime la précision, trouve évidemment qu'attribuer à un *défunt* une *volonté expresse* qui n'a pu être manifestée que par un être vivant, c'est écrire sans exactitude et confondre deux temps et deux états fort différents. Il est vrai, et il ne l'est pas moins qu'on trouverait de nombreuses inexactitudes de ce genre dans la langue courante, et de plus typiques encore en littérature, sous des plumes illustres. Cela nous rappelle le vers d'André Chénier sur Marat poignardé, vers sur lequel ont discuté, assez récemment, les amateurs de pur langage :

Un scélérat de moins rampe dans cette fange.

Quelqu'un ou quelque chose de moins, c'est une unité qui manque à un nombre. Et cependant, c'est ce personnage *de moins* que le poète voit qui rampe. C'est que sa pensée évoque et rassemble dans le même instant des images successives, la vision de Marat assassin mêlée à celle de Marat assassiné. Mais il va sans dire que le langage de la poésie et des passions peut se permettre des effets qui ne sembleraient pas à leur place dans les lettres de faire-part. Question de goût !

§

Le Sottisier universel.

Beaucoup de mots ont disparu, vieux mots dialectaux, mots pris du latin — on ne dit plus comme l'écolier limousin, raillé par Rabelais, qu'on « transfrète la Séquane au dilucule », pour dire qu'on traverse la Seine à la fin du jour. — Académie française, séance du 20 décembre 1934, *Rapport sur les concours littéraires.*

Tels sont les travaux de l'illustre savant [le duc Maurice de Broglie] qui a succédé au duc de la Force à l'Académie française, le 24 mai 1934. — *Larousse mensuel illustré,* décembre 1934, p. 860.

A Paris, toutes les nationalités ont augmenté leur chiffre, à l'exception des Belges et des Anglais, mais le record appartient ici, non plus aux Africains et aux Asiatiques, mais aux Balkaniques, dont voici les augmentations: Polonais 145 %, Tchécoslovaques 245 %, Turcs-Arméniens 900 %, Autrichiens 1500 %, Hongrois 1700 %. — *Revue de France,* « Paris, capitale étrangère? », 15 novembre 1934.

Ce petit volume contient l'histoire des rapports de Stendhal avec une

jeune Italienne d'origine siennoise et de famille patricienne, Giulia Rinieri de Rocchi... **Stendhal était âgé de quarante-sept ans** [p. 119]... **Et**, quoique s'expliquant mal l'emballement d'une demoiselle plus jeune que lui de trente-sept ans, il finit par admettre qu'il n'était pas le jouet d'une illusion. — *Mercure de France*, 15 novembre 1934.

A qui attribuer le cornichon d'argent? A M. Joseph Delteil, dont un journal cite avec indignation ce couplet sur Paris, dicté à un interviewer sud-américain, des environs de Cuba probablement. — *Je suis partout*, 12 janvier.

Parmi les morts de ces jours derniers: l'ancien médecin principal de la marine, J. B. Landouar, qui se trouvait sur le *Bayard* lors de l'expédition de Chine, au moment où l'amiral Courbet fut mortellement blessé. — *L'Illustration*, 12 janvier, p. 60.

MORT DU DOCTEUR LANDOUAR... — Le défunt, affecté à l'escadre de Chine peu après sa sortie de l'école de santé navale de Bordeaux, se trouvait sur le *Bayard*, au côté de l'amiral Courbet, lorsque celui-ci fut tué. — *Petit Parisien*, 7 janvier.

Le duc d'Aumale mourut à 75 ans, miné par le chagrin provoqué par la mort de sa mère, la duchesse d'Alençon, victime de l'incendie du bazar de la Charité. — Supplément à *Message royal*, 10 janvier.

DRAMES D'EMPEREURS... — De Mayerling à Sainte-Croix, la distance est de quatre kilomètres; ils mirent presque trois heures à la faire; les chevaux glissaient, le cocher dut descendre et les prendre par la main. — *Intransigeant*, 24 décembre.

C'est pourquoi la seconde partie de *Faust*, trop souvent négligée chez nous, est d'une grande importance pour comprendre la pensée secrète de Gœthe. C'est que ni l'amour, ni la science n'ont pu sauver Faust. Son œuvre magique, l'enfant Hyperion, s'envole aussitôt créé. — *Dépêche* de Toulouse, 8 janvier.

L'œuvre de Pierre Deroy, médaillée par l'Académie d'Arras, est un recueil de sonnets. Il comprend six pièces de 15, 20 ou 30 vers. La plus longue est de 20 vers. — *Télégramme du Nord et du Pas-de-Calais*, 24 décembre.

§

Publications du « Mercure de France ».

HISTOIRE DU MARIAGE (*Etudes de Sociologie sexuelle, II, L'Attraction sexuelle, La Jalousie masculine*), par Edward Westermarck, professeur de sociologie à l'Université de Londres, traduit de l'anglais par A. Van Gennep. Volume in-8 carré, 24 fr.

LES CARACTÈRES SEXUELS PSYCHIQUES SECONDAIRES ET TERTIAIRES (*Etudes de Psychologie sexuelle, XVIII*), par Havelock Ellis, membre d'honneur de l'Association royale médico-psychologique de Grande-Bretagne, édition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. Van Gennep. Volume in-8 carré, 20 fr.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCLVII

—

CCLVII N° 877. — 1er JANVIER

CCLVII N° 878. — 15 JANVIER

CCLVII N° 879. — 1er FÉVRIER

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris — 1935

BULLETIN FINANCIER

Décembre n'aura pas été marqué par une reprise des affaires boursières malgré le uccès considérable de l'emprunt de la Ville de Paris dont la souscription fut couverte n quelques heures. Plusieurs faits ont entravé le redressement de la Cote. Le plus mportant fut le débat sur le blé au cours duquel se révéla l'insuffisance de l'autorité gouvernementale en face d'un Parlement qui confond trop souvent avec l'intérêt général les intérêts particuliers de quelques grands groupements économiques. Aussi os rentes n'ont point bénéficié comme on aurait pu le croire de l'assainissement de otre situation financière, mis en évidence par les déclarations de M. Germain Martin. ne autre cause de l'indécision du marché financier fut la faible ampleur des négociations. Plusieurs groupes de valeurs françaises à revenu variable ont pâti de la pénurie les demandes.

Dans le compartiment des banques, la suppression, attendue pourtant, de l'acompte de la Banque de Paris a pesé sur les cours d'autres établissements financiers. Des titres de premier plan comme le Crédit Foncier de France et le Crédit Lyonnais sont restés à des niveaux peu satisfaisants.

Nos chemins de fer se sont bornés à suivre une fois de plus les fluctuations des fonds publics. Le déficit du fonds commun des grands réseaux est d'environ 4 milliards pour 1934; il ne permet pas d'envisager une augmentation des dividendes, même en tenant compte des revenus du domaine particulier des compagnies.

Le Suez reste instable malgré l'amélioration indéniable de son trafic; le mouvement maritime du canal a été, en octobre dernier, sensiblement égal à celui du mois correspondant de 1930.

La situation de notre industrie charbonnière est toujours difficile en dépit des mesures de protection établies depuis un an; toutefois les résultats annoncés par plusieurs grandes compagnies — l'Escarpelle et Béthune, notamment — sont réconfortants.

Les valeurs d'eaux et de gaz n'enregistrent que de modestes variations depuis plusieurs semaines. Au contraire, les affaires d'électricité restent faibles, nonobstant l'augmentation — 3,82 % — de la production française d'énergie pendant les dix premiers mois de 1934. Il y a lieu d'observer à ce sujet que si la production des usines hydrauliques est en progrès avec un accroissement appréciable de 8,85 %, celle des usines thermiques marque un fléchissement de 3,57 %. La situation des sociétés hydroélectriques tend donc à s'améliorer tandis que celle des sociétés thermiques, établies surtout dans le Nord et l'Ouest de la France, laisse à désirer.

La spéculation professionnelle s'est agitée autour des valeurs minières. Une tentative de hausse a été notée dans le groupe des valeurs de cuivre, les producteurs ayant projeté de resserrer leurs ententes. L'annonce des dividendes semestriels par les mines d'or n'a pas réveillé le groupe sud-africain; beaucoup comptaient sur des répartitions plus élevées.

Le groupe métallurgique est inerte et la publication du programme de constructions de matériel roulant neuf par le Conseil supérieur des chemins de fer n'a nullement ranimé les titres intéressés.

Des statistiques montrent que la consommation mondiale de pétrole ne fut jamais importante qu'en ce moment. Néanmoins, les valeurs pétrolières sont délaissées.

Une augmentation de la production de caoutchouc est la raison principale de la épression persistante des affaires de plantations.

La suppression des dividendes du Printemps et des Galeries Lafayette n'a pas affecté utrement les affaires de magasins.

Le Masque d'Or.